Agatha Christie

LE CRIME DE L'ORIENT-EXPRESS

Le Livre de Poche

Agatha Christie

Le crime de l'Orient-Express
(Murder on the Orient-Express)

1933

Approved - Approved - Approved - Approved - Approved - Approved -
eBook diffusé en DOC, HTML, PDF, EPUB et MOBI
Team AlexandriZ
teamalexandriz.org

PREMIÈRE PARTIE
LES FAITS

I

UN VOYAGEUR DE MARQUE SUR LE « TAURUS-EXPRESS »

À cinq heures du matin, en gare d'Alep, stationnait le train désigné sous le nom pompeux de « Taurus-Express ». Il comprenait un wagon-restaurant, un sleeping-car et deux autres voitures.

Devant le marchepied du sleeping-car, un jeune lieutenant français, en uniforme élégant, couvert d'un épais manteau, conversait avec un petit homme emmitouflé jusqu'aux oreilles et dont on n'apercevait que le bout du nez rouge et deux fortes moustaches relevées en croc.

Par ce froid glacial, accompagner au train un étranger d'importance n'offrait rien d'enviable, mais le lieutenant Dubosc s'acquittait de cette corvée avec une bonne grâce parfaite et prodiguait au voyageur des amabilités en un langage des plus châtiés. Le jeune officier ne savait pas au juste de quoi il s'agissait. De vagues rumeurs avaient circulé dans la garnison. Le général – son général – s'était montré pendant quelques jours d'humeur massacrante, jusqu'à l'arrivée de ce Belge qui, paraît-il, avait fait tout exprès pour cette occasion – quelle occasion !… – le voyage d'Angleterre en Syrie. Après une semaine écoulée dans une atmosphère des plus tendues, les événements s'étaient précipités : un officier avait démissionné, un personnage occupant des fonctions civiles avait été rappelé par son gouvernement. Puis les visages anxieux s'étaient rassérénés et certains règlements rigoureux s'étaient peu à peu relâchés ; enfin, le général – le général du lieutenant Dubosc – avait retrouvé sa bonne humeur.

Dubosc avait surpris quelques bribes de conversation entre son chef et l'étranger.

— Mon cher, disait le vieux général d'une voix émue, vous avez éclairci une affaire pénible et évité de graves complications ! Comment vous remercier de votre empressement à répondre à mon appel ?

À quoi l'étranger (M. Hercule Poirot, pour l'appeler par son nom) avait fait une réponse adéquate où entrait cette phrase :

— Je ne saurais oublier, mon général, qu'un jour vous m'avez sauvé la vie.

Le général, ne voulant pas être en reste de cordialité avec son interlocuteur, avait désavoué le mérite de ce lointain service. Après de

nouvelles phrases imprécises où revenaient à tour de rôle les mots « France, Belgique, gloire, honneur » et autres vocables de la même famille, ils s'étaient donné l'accolade et s'étaient séparés.

En ce qui concernait le fond même de l'histoire, le lieutenant Dubosc demeurait dans une ignorance complète. La mission lui était échue d'accompagner M. Poirot au train et il s'en acquittait avec tout le zèle et le tact d'un jeune officier digne de la brillante carrière qui s'ouvrait devant lui.

— C'est aujourd'hui dimanche, dit le lieutenant Dubosc. Demain soir, lundi, vous arriverez à Stamboul.

Ce n'était pas la première fois qu'il faisait cette observation. Les mêmes propos sur le quai des gares à l'heure du départ d'un train se répètent souvent.

— En effet, acquiesça M. Poirot.

— Et vous avez l'intention d'y rester quelques jours ?

— Oui. Ne connaissant pas Stamboul, je ne voudrais pas y passer sans m'arrêter. Rien ne me presse. Je visiterai la ville en touriste.

— L'église Sainte-Sophie est une merveille, déclara le lieutenant Dubosc, qui ne l'avait jamais vue.

Un vent coupant balaya soudain le quai. Les deux hommes furent pris d'un frisson. Le lieutenant jeta un coup d'œil furtif à sa montre-bracelet. Cinq heures moins cinq… Encore cinq minutes !

S'imaginant que l'autre avait remarqué son geste, il se hâta de reprendre la conversation.

— Peu de gens voyagent à cette époque de l'année, observa-t-il en levant les yeux vers les fenêtres du sleeping-car.

— En effet.

— Espérons que le « Taurus » ne sera pas bloqué par les neiges !

— Cet accident arrive quelquefois ?

— Oui, mais il ne s'est pas encore produit cette année.

— Conservons toujours l'espoir, dit M. Poirot. Mais les renseignements atmosphériques venant d'Europe n'annoncent rien de bon.

— On prévoit d'abondantes chutes de neige dans les Balkans.

— Et de même en Allemagne.

— Alors, s'empressa de poursuivre le lieutenant Dubosc, prévoyant une nouvelle pause dans la conversation, demain soir, à sept heures quarante, vous arriverez à Constantinople.

— Oui.

Et M. Poirot ajouta :

— L'église Sainte-Sophie est très belle, m'assure-t-on.

— Il paraît qu'elle est magnifique.

Au-dessus de leurs têtes, le store d'un des compartiments du wagon-lit se releva et une jeune femme mit son visage à la vitre.

Mary Debenham n'avait guère dormi depuis son départ de Bagdad, le jeudi précédent, pas plus dans le train de Kirkuk que dans l'hôtel de Mossoul ou la nuit dernière dans le wagon. Aussi, lasse de demeurer immobile et les yeux ouverts dans la chaleur étouffante de son compartiment, elle s'était levée et regardait par la portière.

Alep. Rien de sensationnel à voir : quai interminable, mal éclairé, d'où montaient des altercations bruyantes en arabe.

Sous la portière du compartiment de la jeune femme, deux hommes s'entretenaient en français, l'un d'eux un officier français, l'autre, un petit bonhomme à longues moustaches. Elle sourit en voyant ce dernier tout emmitouflé. Il devait faire très froid dehors, voilà pourquoi le train était surchauffé. Elle essaya d'abaisser la vitre, mais elle n'y parvint pas.

Le conducteur du wagon-lit s'approcha des deux hommes et leur annonça que le train allait partir. « Monsieur ferait bien de monter. » Le petit bonhomme souleva son chapeau. Malgré ses préoccupations, Mary Debenham ne put réprimer un sourire en voyant son crâne chauve. « Comment prendre au sérieux un personnage à l'aspect aussi ridicule ! » songea-t-elle.

Le lieutenant Dubosc débitait son discours d'adieu. Il le tenait tout prêt pour le servir à la dernière minute.

Pour ne point se laisser dépasser en éloquence, Poirot répondit dans le même style cérémonieux.

— En voiture, monsieur ! insista le conducteur du wagon-lit.

Comme à regret, M. Poirot monta dans le train, et le conducteur après lui. M. Poirot agita la main et le lieutenant Dubosc répondit à ce salut. Le train, avec une formidable secousse, démarra.

— Enfin !… murmura M. Hercule Poirot.

— Brrr…, fit le lieutenant Dubosc, constatant qu'il était gelé…

— Voilà, monsieur.

D'un grand geste, le conducteur fit valoir aux yeux de Poirot le luxe de son compartiment et le superbe arrangement de ses bagages.

— La petite valise de monsieur se trouve ici.

La main se tendait de façon discrète mais significative et Poirot y glissa un pourboire.

« Merci, Monsieur. »

Le conducteur prit un air affairé.

— J'ai les billets de monsieur. Il me faudrait aussi le passeport, s'il vous plaît. Monsieur s'arrête à Stamboul ?

— Oui. D'après ce que je vois, il n'y a pas beaucoup de voyageurs dans le sleeping ?

— Non, monsieur. Seulement deux autres personnes : deux Anglais. Un colonel, retour des Indes et une jeune dame qui vient de Bagdad. Monsieur désire-t-il quelque chose ?

« Monsieur » demanda une petite bouteille d'eau minérale.

Cinq heures du matin en hiver est une heure vraiment détestable pour monter dans un train. Le jour ne paraît pas avant deux autres heures. Après une mission délicate conduite avec succès, et un sommeil écourté, Poirot, fatigué, se recroquevilla dans son coin et s'endormit.

Dès son réveil, vers neuf heures et demie, il se dirigea vers le wagon-restaurant pour avaler un café chaud.

À ce moment, il n'y avait dans le wagon-restaurant qu'une seule personne : de toute évidence, la jeune Anglaise annoncée par le conducteur. Grande, mince, brune, elle approchait de la trentaine. D'un air calme, elle prenait son déjeuner ; la manière dont elle commanda au garçon une seconde tasse de café dénotait l'usage du monde et l'habitude de voyager. Elle portait une toilette sombre et de tissu léger, qui convenait parfaitement, étant donné l'atmosphère suffocante des wagons.

M. Hercule Poirot, n'ayant rien de mieux à faire, s'amusa à la détailler, sans en laisser rien paraître.

Cette inconnue, estima-t-il, appartenait au genre de femmes qui savent se débrouiller partout et en toutes circonstances. Etait-elle jolie ? Il appréciait la régularité austère de ses traits et la pâleur délicate de son teint, ses cheveux noirs aux ondulations nettes et ses yeux gris au regard froid et impersonnel… Décidément, il lui trouvait l'air un peu trop grave pour la qualifier de « jolie femme ».

Bientôt, un autre personnage entra dans le wagon-restaurant, un homme de quarante à cinquante ans, de haute taille, au visage maigre, à la peau hâlée et aux tempes grisonnantes.

« Le colonel, retour des Indes », se dit Poirot à lui-même.

Le nouvel arrivant salua la jeune fille.

— Bonjour, mademoiselle Debenham.

— Bonjour, colonel Arbuthnot.

L'officier restait debout, une main posée sur le dossier de la chaise en face de la jeune fille.

— Je ne vous dérange pas ?

— Pas le moins du monde. Asseyez-vous.

— On n'est pas toujours disposé à bavarder au petit déjeuner.

— Non, mais tranquillisez-vous, je ne mords pas.

Le colonel s'assit.

— Garçon ! appela-t-il d'une voix autoritaire.

Il commanda des œufs et du café.

Les yeux du colonel se posèrent un instant sur Hercule Poirot, puis se détournèrent, indifférents. Poirot devina que l'Anglais songeait en lui-même : « Bah ! ce n'est qu'un simple étranger. »

Fidèles à leur tempérament, les deux Anglais se montrèrent peu

loquaces. Ils échangèrent quelques brèves remarques et, au bout d'un moment, la jeune femme se leva et regagna son compartiment.

Au déjeuner, tous deux se retrouvèrent à la même table et feignirent d'ignorer la présence du troisième voyageur. Leur conversation fut cependant un peu plus animée. Le colonel parla de Punjah et posa à sa compagne plusieurs questions sur Bagdad où elle avait occupé un poste de gouvernante. Au cours de la conversation, ils se découvrirent des amis communs et peu à peu devinrent plus familiers l'un envers l'autre. Le colonel s'informa si elle allait directement en Angleterre ou si elle comptait s'arrêter à Constantinople.

— Non, je vais tout droit à Londres.

— Quel dommage de ne pas visiter Stamboul en passant !

— J'ai déjà fait le voyage il y a deux ans et j'ai passé trois jours à Stamboul.

— En ce cas, je suis heureux que vous ne vous arrêtiez point, puisque moi aussi je continue tout droit.

Il esquissa un salut et rougit légèrement.

« Notre colonel est pincé, songea Poirot. Le train est aussi dangereux que le paquebot ! »

Miss Debenham, d'un ton calme, reconnut que le voyage semblerait en effet moins long.

Hercule Poirot remarqua que le colonel accompagnait la jeune fille jusqu'à son compartiment. Un peu plus tard, le train passa devant la chaîne de montagnes du Taurus. Debout dans le corridor, Miss Debenham et l'officier anglais contemplaient le paysage farouche et magnifique. Poirot qui se trouvait non loin d'eux, entendit la jeune fille soupirer :

— Oh ! que c'est beau ! Je voudrais… je voudrais…

— Quoi donc ?

— Pouvoir regarder davantage ce spectacle !

Arbuthnot ne répondit pas. Son profil parut plus grave.

— Je souhaiterais vous voir en dehors de tout cela ! murmura-t-il.

— Chut ! Taisez-vous !

— Ah ! oui, vous avez raison.

Il lança un coup d'œil du côté de Poirot, puis continua :

— Si vous saviez à quel point je souffre de vous savoir dans cette situation de gouvernante à la merci des mères tyranniques et de leurs insupportables gamines !

— Détrompez-vous ! dit-elle avec un petit rire nerveux. La gouvernante opprimée n'est plus qu'un mythe. Je vous assure que ce sont plutôt les parents qui me craignent.

Il y eut un silence. Peut-être Arbuthnot était-il confus de son

indiscrétion.

« Ces deux-là m'ont l'air de jouer la comédie », se dit Poirot.

Plus tard, il devait se souvenir de cette réflexion.

Le train entra en gare de Konya vers onze heures et demie du soir. Les deux Anglais descendirent sur le quai pour se dégourdir les jambes.

M. Poirot se contenta d'abord d'observer à travers une fenêtre le va-et-vient de la station. Au bout d'une dizaine de minutes, il pensa qu'après tout un peu d'air frais lui ferait du bien. Il se livra à divers préparatifs : s'enveloppa de son manteau et de son cache-nez et enfonça ses souliers dans des caoutchoucs. Ainsi attifé, il posa le pied avec précaution sur l'asphalte couvert de neige et marcha jusqu'à ce qu'il eût dépassé la locomotive.

Un bruit de voix attira son attention vers deux formes indistinctes, debout dans l'ombre d'un wagon de marchandises. Arbuthnot parlait :

— Mary…

La jeune fille l'interrompit.

— Pas maintenant ! Pas maintenant ! Quand l'affaire sera finie. Tout à fait terminée… Alors…

Discrètement, Poirot s'éloigna, intrigué.

Il avait eu peine à reconnaître la voix habituellement calme et autoritaire de Miss Debenham. « Voilà qui est bien curieux », se dit-il.

Le lendemain, quand il revit les deux voyageurs, il se demanda si ceux-ci s'étaient querellés. Ils se parlaient peu et la jeune fille, pâle et les yeux cernés, semblait très inquiète.

L'après-midi, à deux heures et demie, le train s'arrêta. Des têtes parurent aux portières. Un petit groupe d'hommes assemblés le long de la ligne regardaient et se montraient des flammes sous le wagon-restaurant.

Poirot, penché à la portière, questionna le conducteur du wagon-lit qui accourait. L'homme lui ayant répondu, il retira sa tête et, en se retournant il entra en collision avec Mary Debenham debout derrière lui.

— Que se passe-t-il ? demanda-t-elle. Pourquoi cet arrêt ?

— Ce n'est rien, mademoiselle. Simplement quelque chose qui a pris feu sous le wagon-restaurant. Rien de grave. C'est déjà éteint et on procède à une légère réparation. Il n'y a aucun danger.

Elle fit un petit geste brusque comme pour chasser l'idée de danger, sans importance à ses yeux.

— Oui, je comprends, mais le temps !

— Le temps ?

— Cet accident va nous occasionner du retard ?

— C'est possible, mademoiselle.

— Mais nous ne pouvons nous permettre ce luxe ! Ce train doit arriver à 6 h 55, et nous devons traverser le Bosphore pour attraper le Simplon-Orient-Express sur l'autre rive à 9 heures. S'il y a trop de retard, nous manquerons la correspondance.

— C'est possible, mademoiselle, répéta Poirot.

Il s'aperçut que les lèvres de la jeune fille, ainsi que sa main appuyée sur la barre de la fenêtre, tremblaient un peu.

— Est-ce donc si important, mademoiselle ? lui demanda-t-il.

— Oui. Il faut absolument que j'attrape ce train.

Elle quitta Poirot pour rejoindre Arbuthnot à quelques pas plus loin dans le corridor.

Elle s'était inquiétée sans raison. Dix minutes plus tard, le train reprenait sa marche. À Haydar-pasa, il n'avait déjà plus que cinq minutes de retard.

Le Bosphore était houleux et M. Poirot goûta fort peu la traversée. Sur le bateau, il fut séparé de ses compagnons de voyage.

Arrivé au pont de Galata, il se fit conduire à l'hôtel Tokatlian.

II

L'HÔTEL TOKATLIAN

À l'hôtel Tokatlian, Hercule Poirot demanda une chambre avec salle de bains. Ensuite, au bureau du concierge, il s'informa s'il était arrivé de la correspondance à son nom.

Trois lettres étaient venues pour lui, ainsi qu'un câble. À la vue de cette dépêche qu'il n'attendait pas, il leva les sourcils.

Il l'ouvrit sans se presser, comme à l'ordinaire, et lut :

Affaire Kassner progresse suivant vos prévisions. Prière revenir immédiatement.

— Voilà qui est assommant ! murmura Poirot en jetant un coup d'œil sur la pendule.

— Je dois m'en aller dès ce soir, dit-il au concierge. À quelle heure part le Simplon-Orient-Express ?

— A neuf heures, monsieur.

— Pouvez-vous me retenir une place de wagon-lit ?

— Certainement, monsieur. Rien de plus facile à cette époque de l'année. Les trains roulent à moitié vides. En première ou en seconde ?

— En première.

— Très bien, monsieur. Pour quel endroit ?

— Pour Londres.

— Bien, monsieur. Je vais vous prendre un billet pour Londres et vous retenir un sleeping dans la voiture Stamboul-Calais.

De nouveau, Poirot consulta la pendule.

— Huit heures moins dix. Ai-je le temps de dîner ?

— Mais oui, monsieur.

Le petit Belge traversa le vestibule pour se rendre au restaurant.

Comme il commandait son repas au garçon, il sentit une main se poser sur son épaule.

— Ah ! mon vieux ! Quelle heureuse rencontre ! disait une voix derrière lui.

Poirot se retourna et vit un homme trapu, d'âge moyen, qui lui souriait gaiement.

— Tiens ! Monsieur Bouc !

— Monsieur Poirot !

Belge lui aussi, M. Bouc était un des directeurs de la Compagnie internationale des Wagons-Lits et ses relations avec l'as de la police

belge remontaient à plusieurs années.

— Vous voyagez loin du pays, mon cher ami ?

— Peuh… une petite affaire en Syrie.

— Ah ! Et quand repartez-vous ?

— Ce soir même !

— A la bonne heure ! Moi aussi je pars ce soir !… Je vais jusqu'à Lausanne. Vous prenez sans doute le Simplon-Orient-Express ?

— Oui. Je viens de faire retenir ma couchette. Je pensais demeurer ici quelques jours, mais je reçois à l'instant un câble me rappelant à Londres de toute urgence.

— Ah ! soupira M. Bouc. Les affaires… les affaires… Vous voilà au sommet de la gloire, à présent !

— Ma foi, j'ai remporté quelques petits succès, prononça Hercule Poirot, essayant vainement de paraître modeste.

Bouc esquissa un sourire.

— Nous nous retrouverons tout à l'heure, dit-il.

Hercule Poirot mit toute son application à ne point mouiller ses moustaches dans le potage.

Ayant réussi ce tour de force, il promena son regard, autour de lui en attendant le service suivant. Il n'y avait qu'une demi-douzaine de personnes dans la salle, et parmi elles deux hommes seulement éveillèrent l'attention d'Hercule Poirot.

Ces deux hommes étaient assis à une table voisine de la sienne. Le plus jeune, de toute évidence un Américain, était un charmant garçon d'une trentaine d'années. Ce n'était pas lui, mais plutôt son compagnon qui suscitait l'intérêt du petit détective.

Il paraissait âgé de soixante à soixante-cinq ans, et, à distance, offrait l'aspect bienveillant d'un philanthrope. Sa légère calvitie, son front proéminent, son sourire (qui découvrait un râtelier de dents fausses, éclatantes de blancheur), tout en lui laissait supposer un homme foncièrement bon. Seuls les petits yeux rusés démentaient ce jugement. En outre, lorsque le personnage, parlant à son jeune compagnon, lança un coup d'œil autour de la salle, son regard se posa un instant sur Poirot, un regard étrangement dur.

Il se leva.

— Réglez la note, Hector, je vous prie, dit-il d'un ton un peu rauque.

Quand Poirot rejoignit M. Bouc dans le vestibule, les deux autres quittaient l'hôtel. On apportait les bagages sous l'œil vigilant du jeune homme. Bientôt celui-ci ouvrit la porte vitrée et annonça :

— Tout est prêt, monsieur Ratchett.

Le vieillard acquiesça d'un grognement et sortit.

— Eh bien ? demanda Poirot. Que pensez-vous de ces deux-là ?

— Deux Américains, dit M. Bouc.

— Cela saute aux yeux. Je veux parler de leur aspect.

— Le jeune homme me paraît agréable.

— Et le vieux ?

— A vrai dire, mon cher, il ne me plaît pas du tout. Il m'a produit une fâcheuse impression. Et à vous ?

Hercule Poirot répondit au bout d'un instant :

— Quand il a passé devant ma table, au restaurant, il m'a semblé qu'un animal sauvage… une brute féroce, venait de me frôler.

— Ce respectable gentleman américain ?

— Oui, ce respectable gentleman américain.

— Peut-être avez-vous raison, acquiesça M. Bouc. Il y a tant de mauvaises gens sur terre !

À ce moment, la porte s'ouvrit et le concierge s'avança vers eux, l'air ennuyé.

— Je n'y comprends rien, monsieur, dit-il à Poirot, mais il n'y a plus un wagon-lit de première classe de libre dans le train.

— Comment ! s'exclama M. Bouc. À cette époque de l'année ? Il s'agit sans doute d'un groupe de journalistes ou de politiciens.

— Je ne sais pas, lui expliqua le concierge, se tournant respectueusement vers lui, mais voilà ce qu'on m'a répondu.

— Bien, bien, dit M. Bouc à Poirot. Nous allons régler cette question. Il y a toujours un wagon-lit de libre… le n°16. Le conducteur le réserve jusqu'à la dernière minute.

Il jeta un coup d'œil à la pendule.

— Venez, il est temps.

À la gare, M. Bouc fut accueilli avec un respectueux empressement par le conducteur du wagon-lit, en uniforme marron.

— Bonsoir, monsieur. Vous avez le compartiment numéro 1.

Il appela les porteurs qui enlevèrent leurs bagages et les amenèrent devant la voiture, où une plaque métallique annonçait l'itinéraire :

CONSTANTINOPLE – TRIESTE – CALAIS

— Il paraît que c'est complet ?

— C'est incroyable, monsieur ! On jurerait, ma parole, que tout le monde s'est donné rendez-vous pour voyager cette nuit.

— Il faudra tout de même trouver une place pour ce monsieur qui est un ami à moi. Donnez-lui le numéro 16.

— C'est pris, monsieur.

— Comment ? Le numéro 16 ?

L'employé, un homme grand, au teint blême et d'âge moyen, eut un mouvement d'épaules et dit à son chef :

— Oui, monsieur. Comme je vous l'ai dit, c'est complet…

partout.

— Que se passe-t-il donc ? demanda M. Bouc. Tient-on une conférence quelque part ?

— Non, monsieur. C'est par hasard que tous ces gens voyagent cette nuit même.

M. Bouc fut très ennuyé de ce contretemps.

— A Belgrade, remarqua-t-il, on attelle la voiture venant d'Athènes et à Vincovci celle de Bucarest… Mais nous n'atteindrons Belgrade que demain soir. Que faire pour cette nuit ? N'y a-t-il pas de couchettes libres en seconde classe ?

— Si, monsieur, il m'en reste une…

— Eh bien…

— Mais une femme occupe déjà le compartiment… la femme de chambre d'une des voyageuses.

— C'est bien fâcheux, déclara M. Bouc.

— Ne vous tracassez pas davantage, mon ami, dit Poirot. Je m'accommoderai aux circonstances.

— Pas du tout, pas du tout !

M. Bouc se tourna vers le conducteur :

— Tout le monde est-il arrivé ?

— Ma foi, un voyageur manque à l'appel.

Il parlait lentement, avec hésitation.

— Allons ! dites vite !

— La couchette numéro *7,* seconde classe. Le monsieur n'est pas là et le train part dans quelques minutes.

— Qui est-ce, ce monsieur ?

— Un Anglais. (L'employé consulta sa liste.)… Mr. Harris.

— C'est de bon augure, déclara Poirot. J'ai lu Dickens. Mr. Harris ne viendra pas.

— Portez les bagages de monsieur au numéro 7. Si Mr. Harris se présente, nous lui dirons que la place était déjà louée et nous réglerons la difficulté de façon ou d'autre. Tant pis pour Mr. Harris !

— Comme vous voudrez, monsieur, acquiesça le conducteur.

Puis, s'adressant au porteur, il lui indiqua où mettre les bagages de M. Poirot. Il se recula pour permettre à Poirot de monter dans le train.

— Au bout de la voiture, monsieur, lui dit-il, l'avant-dernier compartiment.

Poirot avança tant bien que mal le long du couloir, car tous les voyageurs étaient sortis de leurs compartiments.

Avec la régularité d'un mouvement d'horlogerie, il débitait poliment des « pardon, pardon…» et enfin atteignit le compartiment désigné. À l'intérieur, les bras tendus vers une valise, se trouvait le jeune Américain de l'hôtel Tokatlian.

Il fronça les sourcils à la vue de Poirot.

— Excusez-moi, mais vous devez vous tromper. Il y a sans doute erreur, dit-il en un français médiocre.

Poirot lui demanda en anglais :

— Vous êtes Mr. Harris ?

— Non, je m'appelle MacQueen. Je…

À cet instant, le contrôleur du wagon-lit annonça d'une voix timide, par-dessus l'épaule de M. Poirot :

— Il ne reste pas d'autre couchette libre dans tout le train, monsieur. Je suis obligé de donner celle-ci à monsieur.

Puis il rangea les bagages de Poirot.

Avec quelque amusement, Poirot avait remarqué le ton obséquieux du conducteur. Sans doute avait-il reçu un fort pourboire pour ne point placer un second voyageur dans le compartiment. Mais les pourboires les plus mirifiques perdent leur efficacité quand un directeur de la Compagnie voyage dans le train et donne des ordres.

Le conducteur sortit du compartiment après avoir déposé les valises sur le porte-bagages.

— Voilà, monsieur. Tout est rangé, annonça-t-il. Vous avez la couchette du haut, le numéro 7. Nous partons dans une minute.

Il s'éloigna dans le couloir et Poirot pénétra dans le compartiment.

— Un oiseau rare ! déclara-t-il gaiement. Un conducteur des wagons-lits qui range vos bagages… cela ne s'est jamais vu !

Son compagnon sourit. Revenu probablement de sa déception, il jugeait préférable de se montrer philosophe.

— Le train est bondé, remarqua-t-il.

Le sifflet retentit, la locomotive poussa un long cri mélancolique, et les deux hommes sortirent dans le couloir.

Sur le quai, une voix se fit entendre :

— En voiture !

— Nous partons, dit MacQueen.

Le train ne démarrait pas encore. Le sifflet déchira l'air une seconde fois.

— Monsieur, dit soudain le jeune homme, si vous préférez la couchette inférieure, ne vous gênez pas, prenez-la.

« Ce jeune homme est vraiment sympathique », se dit Poirot.

— Non, non, protesta-t-il. Je ne voudrais pas vous en priver.

— Cela m'est tout à fait égal.

— Vous êtes vraiment trop aimable… Mais ce ne serait que pour une nuit. À Belgrade…

— Ah ! vous descendez à Belgrade ?

— Pas précisément. Voici…

Une secousse. Les deux hommes se tournèrent vers la vitre. Ils

virent le long quai éclairé glisser sous leurs yeux.

L'Orient-Express commençait son voyage de trois jours à travers l'Europe.

III

POIROT REFUSE UNE AFFAIRE

Levé de bon matin, M. Hercule Poirot avait déjeuné à peu près seul au wagon-restaurant et passé la matinée à compulser ses notes sur l'affaire qui le rappelait d'urgence à Londres. Il avait à peine vu son compagnon de voyage.

Comme il arrivait légèrement en retard pour le lunch au wagon-restaurant, M. Bouc, qui l'attendait, déjà attablé, l'accueillit avec force gestes et le pria de s'asseoir à la place inoccupée en face de lui.

Poirot s'installa et constata avec plaisir que leur table était servie la première et que la chère était excellente.

Lorsqu'on en fut au délicieux fromage à la crème, M. Bouc détourna ses pensées des choses de la table. Il arrivait à ce moment du repas où l'on devient philosophe.

— Ah ! soupira-t-il. Que n'ai-je la plume de Balzac pour décrire cette scène !

— Ça, c'est une idée, dit Poirot encourageant.

— Vous trouvez ? Je crois que personne n'y a encore songé. Et pourtant… il y a là matière à un roman, mon cher. Voici réunis des gens de toutes classes, de toutes nationalités et de tous âges. Pendant trois jours, ces personnes, étrangères les unes aux autres, vont dormir et manger sous le même toit. Elles mèneront une vie commune, et au bout de ces trois jours, elles se sépareront pour ne se revoir peut-être jamais.

— A moins qu'une catastrophe…

— Ah ! non, mon ami…

— Evidemment, de votre point de vue, ce serait regrettable. Mais supposons un instant qu'un accident se produise. En ce cas, tout ce monde se trouvera uni… dans la mort.

— Encore un doigt de vin, dit M. Bouc. Vous êtes sinistre, mon cher. C'est, sans doute, l'effet de la digestion.

— J'avoue qu'en Syrie la nourriture ne convenait guère à mon estomac.

Il but lentement une gorgée de vin. Puis, se rejetant en arrière, il fit des yeux le tour du wagon. Il compta dix-sept convives, de toutes classes et de toutes nationalités, ainsi que l'avait annoncé M. Bouc. Il se mit à les observer.

À la table en face de la leur étaient assis trois hommes qui

voyageaient seuls et avaient été placés là suivant le flair infaillible du maître d'hôtel : un gros Italien bronzé qui se curait les dents avec satisfaction ; vis-à-vis de lui, un Anglais réservé et correct, aux traits impassibles et dédaigneux du serviteur britannique bien stylé, et, près de celui-ci, un Américain de forte carrure, vêtu d'un complet de ton criard… probablement un représentant de commerce.

— Il faut en jeter plein la vue ! disait ce dernier d'une voix nasillarde.

L'Italien retira son cure-dent de sa bouche et le brandit en déclarant :

— Pour sûr ! C'est bien, ce que j'ai toujours dit !

L'Anglais regarda par la fenêtre et toussota.

Poirot dirigea ensuite son regard vers une petite table occupée par une vieille femme, très laide, mais d'une laideur distinguée, plutôt fascinante que repoussante. Cette femme se tenait très droite. Elle portait un collier de grosses perles qui, si peu croyable que cela paraisse, étaient vraies. De ses mains chargées de bagues, elle rejeta sur ses épaules le col de son manteau de zibeline. La petite toque noire très coûteuse posée sur le côté de sa tête ne seyait guère à sa figure jaune de crapaud.

En ce moment, cette vieille dame parlait au maître d'hôtel d'un ton poli, mais hautain :

— Vous aurez la complaisance de porter dans mon compartiment une bouteille d'eau minérale et un verre d'orangeade. Veillez à ce que j'aie du poulet froid ce soir à dîner…

Respectueux, le maître d'hôtel lui répondit qu'elle pouvait y compter.

Elle inclina la tête et se leva. Son regard croisa celui de Poirot, et elle se détourna avec l'indifférence d'une grande dame.

— C'est la princesse Dragomiroff, expliqua M. Bouc à voix basse. Une Russe. Son mari avait placé tout son argent à l'étranger avant la révolution et elle est extrêmement riche.

Poirot avait déjà entendu parler de cette personnalité cosmopolite.

— Laide comme les sept péchés capitaux, ajouta M. Bouc, mais vous avouerez qu'elle a de l'allure.

À une autre table, Mary Debenham était assise, ainsi que deux autres femmes. L'une d'elles, de trente-cinq à quarante ans et très grande, portait un corsage écossais et une jupe de tweed. Son épaisse chevelure, d'un jaune fade, formait un chignon plat et disgracieux. Une paire de lunettes ornait son profil de mouton aux traits doux et bienveillants. Elle écoutait avec attention les propos d'une femme d'âge mûr, au visage agréable et aux formes replètes, qui parlait d'une voix lente et monotone et semblait ne devoir jamais s'arrêter, même

pour reprendre haleine.

— … Alors ma fille disait : « Inutile de songer à appliquer les méthodes américaines dans ce pays. Ici, les gens sont indolents par nature et manquent totalement d'énergie. » Cependant, vous seriez étonnée des résultats obtenus par notre collège, dont le personnel est composé de professeurs compétents. Pour moi, il n'y a rien au-dessus de l'instruction. Ma fille disait…

Comme le train plongeait dans un tunnel, la voix se perdit…

À la petite table suivante, le colonel Arbuthnot déjeunait… solitaire, le regard rivé sur la nuque de Mary Debenham. Ils n'étaient pas assis à la même table, alors que cela paraissait si facile. Pourquoi ?

Sans doute Mary Debenham avait-elle hésité, par prudence. Une gouvernante ne doit pas se compromettre.

Poirot continua son étude. De l'autre côté du wagon, appuyée à la cloison, il remarqua une femme vêtue de noir, à la figure large et dénuée d'expression. Une Allemande ou une Scandinave, songea Poirot… probablement une femme de chambre.

Ensuite venait un couple : penchés l'un vers l'autre, les deux jeunes gens conversaient avec animation. L'homme portait un costume de cheviotte venu directement de Londres, mais il n'était pas Anglais ; la forme de sa tête et de ses épaules suffit pour renseigner Poirot sur ce point. Soudain il se tourna et Poirot put l'observer de profil. C'était un très bel homme, d'une trentaine d'années, aux fines moustaches blondes.

La jeune femme assise en face de lui devait compter vingt ans. Vêtue d'un élégant tailleur noir sur une blouse de satin blanc, un minuscule chapeau noir incliné sur le côté de la tête suivant la dernière mode, elle avait la peau très blanche, de grands yeux sombres et des cheveux d'un noir de jais. Elle fumait une cigarette au bout d'un long tube d'ambré ; sur sa main soignée aux ongles rouges, Poirot distingua une énorme émeraude montée sur platine. Il y avait beaucoup de coquetterie dans sa voix et dans son regard.

— Elle est jolie… et elle a du chic ! murmura Poirot. Sans doute le mari et la femme ?

— Oui. Lui, appartient à l'ambassade de Hongrie, je crois. Un couple bien assorti.

Il ne restait que deux autres convives : le compagnon de voyage de Poirot, MacQueen, et son patron, Mr. Ratchett. Pour la seconde fois, Poirot scruta le visage peu engageant du vieillard, compara la fausse bienveillance du reste de la face avec la cruauté des yeux petits et enfoncés.

M. Bouc dut s'apercevoir d'un changement dans l'expression de son ami, car il lui demanda :

— Vous regardez votre animal sauvage ?

— Oui, répondit Poirot.

Comme on apportait le café à Poirot, M. Bouc se leva. Il avait commencé à déjeuner avant son ami et avait fini depuis un moment.

— Je retourne dans mon compartiment, lui dit-il. Venez m'y rejoindre. Nous bavarderons un peu.

— Avec plaisir.

Poirot dégusta son café et commanda un petit verre de liqueur. Le maître d'hôtel passait d'une table à l'autre sa caisse portative pour recueillir le montant des additions. La voix de la forte dame américaine se fit entendre :

— Ma fille me disait : « Prends un carnet de tickets de repas et tu seras tranquille. » Mais elle n'y connait rien. Il faut donner dix pour cent de pourboire, et puis… leur eau minérale a un drôle de goût. On ne peut se procurer ni eau d'Evian ni eau de Vichy, c'est très désagréable.

— Ils doivent… comment dirais-je… servir l'eau du pays, expliqua la dame au profil de mouton.

— Je trouve cette pratique stupide, déclara l'Américaine en regardant d'un air dégoûté le tas de menue monnaie posée sur la table devant elle. Voyez ce que le garçon m'a rendu… des *dinars ! À* quoi cela ressemble-t-il ? Ma fille me disait…

Mary Debenham recula sa chaise et s'en alla en adressant un léger salut aux deux autres dames. Le colonel Arbuthnot se leva et la suivit. Ramassant la monnaie dédaignée, l'Américaine sortit et, après elle, la dame au masque ovin. Le couple hongrois avait déjà quitté le wagon-restaurant, et il n'y restait plus que Poirot, Ratchett et MacQueen.

Ratchett glissa un mot à son compagnon qui se leva et sortit. Ensuite lui-même se leva, mais, au lieu de suivre MacQueen, il vint s'asseoir à la table de Poirot.

— Voulez-vous avoir l'obligeance de me donner du feu ? lui demanda-t-il d'une voix douce, un peu nasillarde. Je me nomme Ratchett.

Poirot s'inclina, plongea sa main dans sa poche et tendit à l'autre une boîte d'allumettes.

— Ai-je bien le plaisir de parler à M. Hercule Poirot ?

De nouveau, Poirot s'inclina.

— On ne vous a pas trompé, monsieur. Je suis Hercule Poirot.

Avant de poursuivre, Ratchett observa longuement le détective.

— Chez nous, dit-il enfin, on va droit au but. Monsieur Poirot, je voudrais que vous travailliez pour mon compte.

Hercule Poirot leva légèrement les sourcils.

— Monsieur, pour le moment ma clientèle est limitée. Je ne m'occupe que d'un très petit nombre d'affaires criminelles.

— Je le comprends, monsieur Poirot, mais vous n'y perdrez pas, je vous le promets, dit l'autre d'une voix persuasive.

Hercule Poirot, après une minute ou deux de réflexion, lui demanda :

— Eh bien, que désirez-vous de moi, monsieur… euh… Ratchett ?

— Voici. Monsieur Poirot, je suis riche… fabuleusement riche, et tous les gens dans ma situation sont assiégés d'ennemis. J'en ai un.

— Un seul ?

— Pourquoi cette question ?

— Monsieur, quand on se trouve dans une situation qui, selon vos dires, vous crée des ennemis, généralement ceux-ci ne se réduisent pas à un seul.

Cette réponse parut soulager Ratchett. Il se hâta de poursuivre :

— Evidemment, je saisis votre point de vue. Mais un ennemi… ou plusieurs… c'est pareil ! Ce qui compte avant tout, c'est ma sécurité.

— Votre sécurité ?

— Oui. Ma vie a été menacée, monsieur Poirot. Je suis capable de me défendre.

De la poche de son veston, sa main sortit, une seconde, un petit revolver.

— On ne m'aura pas facilement. Néanmoins, on ne s'entoure jamais de trop de précautions, et vous êtes l'homme qu'il me faut, monsieur Poirot. Comme je vous l'ai déjà laissé entendre, je vous rétribuerai généreusement.

Quelques secondes durant, Poirot garda un mutisme et une impassibilité absolus. Son interlocuteur n'aurait pu deviner ce qui se passait dans son esprit.

— Je regrette infiniment, monsieur, de ne pouvoir vous obliger.

L'autre le dévisagea un instant.

— Fixez-moi votre prix.

Poirot secoua la tête.

— Vous semblez ne pas comprendre, monsieur. J'ai admirablement réussi dans ma carrière et je possède de quoi satisfaire mes besoins et mes caprices. Je me charge seulement des affaires… que j'estime intéressantes.

— Vous vous montrez difficile. Vingt mille dollars vous tenteraient ?

— Pas le moins du monde.

— Si vous espérez davantage de moi par vos réticences, vous perdez votre temps. Je connais la valeur des choses.

— Moi aussi… monsieur Ratchett.

— Eh bien alors… qu'est-ce qui vous déplaît dans ma

proposition ?

Poirot se leva.

— Puisque vous insistez, permettez-moi de vous dire que… votre tête ne me revient pas, monsieur Ratchett.

Sur ce, il quitta le wagon-restaurant.

IV

UN CRI DANS LA NUIT

Le Simplon-Orient-Express arriva en gare de Belgrade à neuf heures moins le quart du soir. Il ne devait repartir qu'à neuf heures et quart ; aussi Poirot descendit-il sur le quai. Mais il n'y resta pas longtemps. Il faisait très froid et une neige épaisse tombait au-delà du quai couvert.

Poirot regagna donc son compartiment. Le conducteur, qui se réchauffait sur le quai en battant la semelle, lui annonça :

— Monsieur, vos valises ont été transportées dans le compartiment numéro 1, le compartiment de M. Bouc.

— Où est donc allé M. Bouc ?

— Dans la voiture venant d'Athènes qu'on vient d'atteler à notre train.

Poirot se mit à la recherche de son ami. M. Bouc ne voulut pas entendre ses protestations.

— Ce n'est rien ! Ce n'est rien ! Puisque vous vous rendez directement en Angleterre, mieux vaut que vous restiez dans la voiture de Calais. Quant à moi, je me trouve très bien ici. Sauf un petit médecin grec et moi, cette voiture est vide. Ah ! mon ami, quelle nuit nous allons passer ! Voilà des années qu'on n'a vu tomber tant de neige. Espérons que nous ne serons pas bloqués. Je vous assure que cette perspective ne me réjouit pas.

À 9 h 15 précises, le train démarra. Peu après, Poirot souhaita une bonne nuit à son compatriote et suivit le long couloir pour revenir en avant, dans sa propre voiture, près du wagon-restaurant.

Déjà, les barrières se brisaient entre les voyageurs ; le colonel Arbuthnot, debout devant son compartiment, causait avec MacQueen.

MacQueen s'arrêta net de parler en voyant Poirot. Il parut très surpris.

— Tiens ? je croyais que vous nous aviez quittés. N'aviez-vous pas dit que vous descendiez à Belgrade ?

— Vous ne m'avez pas compris, répondit Poirot en souriant.

— On a enlevé vos bagages… ils ont disparu.

— Mais non ! On les a simplement transportés dans un autre compartiment.

— Ah ! bon !

MacQueen reprit son entretien avec Arbuthnot, et Poirot

s'éloigna.

Avant d'arriver à son compartiment, il vit la vieille Américaine, Mrs. Hubbard, en conversation avec la dame au profil de mouton, une Suédoise. Mrs. Hubbard la pressait d'accepter un magazine.

— Prenez-le, je vous en prie, j'ai un tas d'autres revues à lire. Mon Dieu ! quelle affreuse température !

Elle adressa un petit salut aimable à Poirot.

— Je vous remercie infiniment, dit la Suédoise.

— Dormez bien et votre migraine disparaîtra. Demain vous n'y penserez plus.

— Ce n'est que le froid. Je vais me préparer une tasse de thé bien chaud.

— Voulez-vous de l'aspirine ? Ah ! vous en avez. Alors, bonne nuit !

Comme son interlocutrice s'éloignait, Mrs Hubbard, encline à bavarder, se tourna vers Poirot et lui dit :

— C'est une Suédoise… une sorte de missionnaire… une institutrice, à l'entendre parler. Elle est très sympathique, mais elle s'exprime très mal en anglais. Ce que je lui ai raconté au sujet de ma fille l'a beaucoup intéressée.

Bientôt Poirot, et tous ceux qui comprenaient l'anglais dans le train, connurent la fille de Mrs. Hubbard. La fille et le gendre de Mrs. Hubbard étaient professeurs au grand collège américain de Smyrne. Mrs. Hubbard venait d'accomplir son premier voyage en Orient et racontait à qui voulait l'entendre ce qu'elle pensait des Turcs, de leur indolence et de l'état de leurs routes.

La porte du plus proche compartiment s'ouvrit, et le domestique anglais en sortit. À l'intérieur, Poirot aperçut Mr. Ratchett assis sur sa couchette. À la vue de Poirot, le millionnaire changea d'expression et son visage se crispa de colère. Puis la porte se referma.

Mrs. Hubbard attira Poirot un peu à l'écart.

— Cet homme me fait une peur bleue. Pas le valet de chambre… l'autre, son maître. Il y a quelque chose de faux dans son regard. Ma fille dit toujours que mon intuition ne me trompe jamais sur les gens. Et mon opinion est faite sur cet individu. L'idée qu'il occupe le compartiment contigu au mien n'est pas rassurante du tout. La nuit dernière, j'ai entassé mes valises contre la porte de communication. Il m'a semblé entendre bouger la poignée. Je ne serais nullement surprise d'apprendre que c'est un bandit, un de ces dévaliseurs de trains dont on parle tant. Je sais bien que c'est stupide ce que je dis là, mais qu'y faire ? Cet homme m'effraie, voilà tout. Ma fille me disait que le voyage serait agréable. Eh bien non !… je tremble de me sentir en pareil voisinage. Le pire peut arriver. Comment ce charmant jeune homme peut-il être le secrétaire de ce sinistre individu ? Je me le

demande.

Le colonel Arbuthnot et MacQueen arrivaient dans leur direction.

— Venez dans mon compartiment, disait MacQueen au colonel. Je voudrais connaître votre politique dans les Indes, en ce qui concerne…

Les deux hommes passèrent dans le couloir et se rendirent au compartiment de MacQueen.

Mrs. Hubbard souhaita une bonne nuit à Poirot.

— Je vais me mettre tout de suite au lit et je lirai, lui dit-elle. Bonne nuit !

— Bonne nuit, madame.

Poirot rentra dans son propre compartiment contigu aussi à celui de Ratchett. Il se déshabilla, se coucha et lut pendant une demi-heure environ avant d'éteindre la lumière.

Quelques heures plus tard, il se réveilla en sursaut. Une sourde exclamation, presque un cri, tout proche, l'avait arraché au sommeil et au même instant une sonnerie retentit.

Poirot, réveillé, se dressa sur son séant et tourna le bouton du commutateur. Le train était arrêté… sans doute se trouvait-on dans une gare.

Poirot se souvint alors que Ratchett occupait le compartiment voisin du sien. Il se leva et ouvrit sa porte. À l'instant même, le conducteur du wagon-lit arrivait en toute hâte et frappait à la porte de Ratchett. Poirot laissa sa porte légèrement entrouverte, et se tint aux aguets. Le conducteur frappa une seconde fois. Au même instant retentissait un nouveau coup de sonnette et à une autre porte plus loin apparut une lumière rouge, indiquant qu'un voyageur avait appelé.

Du compartiment le plus proche de celui de Poirot, une voix s'éleva et prononça en un français très correct :

— Ce n'est rien, je me suis trompé.

— Bien, monsieur.

Le conducteur se dirigea en toute hâte vers la porte où apparaissait la lumière rouge.

Poirot, l'esprit soulagé, retourna au lit et éteignit sa lampe, non sans avoir jeté un coup d'œil à sa montre. Il était exactement une heure moins vingt-trois.

V

LE CRIME

Il ne put se rendormir. Tout d'abord, il lui manquait le mouvement berceur du train. Cette gare paraissait étrangement paisible et, par contraste, les bruits intérieurs du wagon-lit devenaient extraordinairement sonores. Il entendait Ratchett remuer à côté… le déclic du lavabo, le gargouillement du robinet, puis de la cuvette, un éclaboussement d'eau, un autre déclic et la cuvette se remettait en place. Dans le couloir passa une personne en pantoufles.

Hercule Poirot, éveillé, leva les yeux au plafond. Pourquoi ce silence absolu dans cette gare ? Poirot se sentait la gorge sèche : il avait oublié de commander son habituelle bouteille d'eau minérale. Un coup d'œil à sa montre lui apprit qu'il était une heure et quart. Il allait poser le doigt sur la sonnette et demander de quoi boire, mais il s'arrêta : une autre sonnerie venait de retentir. Le conducteur ne pouvait répondre à tous en même temps.

« Ding… ding… ding…»

Où était donc l'employé ? La personne s'impatientait et continuait d'appuyer sur le bouton.

« Ding… ding…»

Soudain l'homme arriva en courant et frappa à une porte non loin de celle de Poirot.

Le détective entendit ensuite la voix déférente du conducteur, puis le caquet insistant et volubile d'une femme : Mrs. Hubbard !

Poirot ne put réprimer un sourire.

L'explication dura un long moment. La dame parlait sans arrêt et laissait à peine le temps au malheureux conducteur d'avancer timidement un mot. Enfin, tout parut s'arranger et Poirot entendit distinctement :

— Bonne nuit, madame.

La porte se referma.

Poirot pressa alors du doigt le bouton de sonnette.

Le conducteur se précipita, l'air contrarié et affairé.

— De l'eau minérale, s'il vous plaît.

— Bien, monsieur.

Peut-être un clignement d'œil de Poirot incita-t-il le conducteur à quelques confidences.

— La dame américaine…

— Eh bien ?

L'employé s'épongea le front.

— Elle prétend qu'un homme se cache dans son compartiment. Vous voyez cela d'ici ! Dans un espace aussi restreint, où pourrait-il se loger ? J'ai essayé de lui faire entendre raison et de lui démontrer l'impossibilité de ce qu'elle redoute. Elle continue à me soutenir qu'en se réveillant elle a vu un homme. Je lui demande comment il a pu s'en aller en laissant la porte fermée au loquet à l'intérieur ? Elle ne veut rien savoir. Comme si nous n'avions pas assez d'ennuis par ailleurs ! Cette neige…

— La neige ?

— Eh ! oui, monsieur. Monsieur n'a donc pas remarqué que le train ne marche plus ? Il est arrêté par la neige. Dieu seul sait combien de temps nous resterons ici. Je me souviens d'avoir une fois été bloqué par la neige sept jours durant.

— Où sommes-nous ?

— Entre Vincovci et Brod.

— Pas de veine ! soupira Poirot, ennuyé.

L'homme s'éloigna, puis revint avec la bouteille d'eau minérale.

— Bonsoir, monsieur.

Poirot avala un verre d'eau et se disposa à dormir.

À peine se replongeait-il dans le sommeil qu'il fut de nouveau réveillé. On eût dit qu'un objet lourd était tombé près de sa porte.

Il sauta en bas de sa couchette, ouvrit la porte et regarda. Rien. Mais à droite, un peu plus loin dans le couloir, une femme enveloppée d'un peignoir rouge s'éloignait. À l'autre extrémité, assis sur son petit tabouret, le conducteur faisait des comptes sur de grandes feuilles de papier. Tout était calme.

« Décidément j'ai les nerfs malades », songea Poirot en retournant se coucher.

Cette fois, il dormit jusqu'au matin.

Quand il rouvrit les yeux, le train ne marchait toujours pas. Poirot leva le store pour jeter un coup d'œil au-dehors. D'énormes amas de neige bloquaient la voie.

Il consulta sa montre : neuf heures passées.

À dix heures moins le quart, Poirot, frais et pimpant selon son habitude, fit son entrée dans le wagon-restaurant où retentissait un chœur de lamentations.

Toutes les barrières sociales entre les voyageurs se trouvaient à présent renversées. La commune infortune rapprochait tout le monde. Mrs. Hubbard geignait plus fort que les autres.

— Ma fille me disait de me reposer tranquillement dans le train jusqu'à Paris. Pendant combien de jours allons-nous rester ici sans bouger ? Et mon bateau qui part après-demain ! Comment faire ? Je

ne puis même pas télégraphier pour décommander ma cabine. Je suis furieuse rien que d'y penser !

L'Italien déclarait que des affaires importantes l'attendaient à Milan et le grand Américain au costume voyant essayait de consoler sa compatriote en lui disant que le train pouvait encore rattraper son retard.

— Ma sœur et ses enfants qui m'attendent ! gémissait la dame suédoise. Impossible de les avertir. Que vont-ils s'imaginer ? Ils croiront sûrement qu'il m'est arrivé malheur.

— Combien de temps allons-nous demeurer ici ? Quelqu'un a-t-il une idée ? s'enquit Mary Debenham.

Sa voix trahissait une certaine impatience, mais Poirot n'y retrouva aucune trace de cette inquiétude nerveuse qu'elle avait manifestée durant l'arrêt très court du « Taurus-Express ».

Mrs. Hubbard se livrait de nouveau à ses jérémiades :

— Et dire qu'il n'y a personne capable de vous renseigner dans ce train ! Ces étrangers n'essaieront même pas de nous tirer de là. Ah ! en Amérique…

Arbuthnot se tourna vers Poirot et lui parla en français avec un accent britannique très prononcé :

— Vous êtes un directeur de la ligne, je crois, monsieur ? Vous pouvez nous dire…

Souriant, Poirot rectifia :

— Non, non, ce n'est pas moi. Vous me confondez avec mon ami, M. Bouc.

— Oh ! excusez-moi.

— Il n'y a pas de quoi. Cette erreur est toute naturelle. J'occupe en ce moment son ancien compartiment.

M. Bouc ne se trouvait pas dans le wagon-restaurant. Poirot promena son regard autour de lui pour voir qui d'autre manquait.

La princesse Dragomiroff était absente, ainsi que le jeune couple hongrois, Ratchett, son domestique et la femme de chambre allemande.

La Suédoise s'essuya les yeux.

— Je suis ridicule de pleurer ainsi. Quoi qu'il arrive, nous devons accepter notre sort.

Toutefois, cette résignation chrétienne était loin d'être partagée par tous les voyageurs.

— Vous en parlez à votre aise, déclara MacQueen. Ne savez-vous donc pas que nous pouvons être retenus ici pendant des jours et des jours !

— Dans quel pays sommes-nous ? demanda Mrs. Hubbard, d'une voix plaintive.

Quand on lui apprit que c'était la Yougoslavie, elle répliqua :

— Oh ! encore un de ces territoires balkaniques ! Que va-t-il nous arriver ?

— Mademoiselle, vous seule montrez un peu de patience, observa Poirot à Mary Debenham.

Elle haussa légèrement les épaules.

— A quoi sert de se plaindre ?

— Vous êtes philosophe, mademoiselle.

— Cela impliquerait un certain détachement. Je suis plutôt égoïste et je m'applique à éviter toute émotion inutile.

Elle parlait plutôt pour elle-même, et son regard se portait vers la fenêtre et les amas de neige au-dehors.

— Vous avez du cran, mademoiselle. De nous tous, c'est vous qui semblez posséder le plus de force morale.

— Pour ça, non : je connais quelqu'un de bien plus fort que moi.

— Qui donc ?

Elle parut soudain prendre conscience qu'elle parlait à un étranger, à un homme avec qui, jusqu'à ce matin-là, elle avait à peine échangé une demi-douzaine de phrases.

À cette pensée, elle fit entendre un petit rire amusé, puis reprit :

— Je veux parler de cette vieille dame… Vous l'avez sans doute remarquée. Une femme très laide, mais avec un certain charme fascinateur. Il lui suffit de lever le petit doigt et de prononcer quelques mots polis pour que tout le personnel du train s'empresse autour d'elle.

— Il s'empresse également auprès de mon ami, M. Bouc, parce qu'il est un des directeurs de la Compagnie, et non à cause de son esprit dominateur.

Mary Debenham sourit.

La matinée s'avançait. Plusieurs voyageurs, parmi lesquels Poirot, demeurèrent dans le wagon-restaurant et bavardèrent, histoire de passer le temps. Poirot en apprit davantage encore sur la fille de Mrs. Hubbard et connut sur le bout des doigts les habitudes quotidiennes de feu Mr. Hubbard, depuis l'heure du lever – où le brave homme commençait son déjeuner par des céréales – jusqu'à celle où il se couchait, les pieds dans des chaussons de nuit tricotés par Mrs. Hubbard elle-même.

Tandis que la Suédoise lui exposait en termes vagues les buts des missionnaires en Orient, M. Poirot vit avancer vers lui un employé des wagons-lits.

— Pardon, monsieur.

— Eh bien ?

— M. Bouc serait très désireux que vous veniez vous entretenir avec lui quelques minutes.

Poirot s'excusa auprès de la dame et suivit l'employé. Ce n'était

pas le conducteur de son propre wagon, mais un gros blond.

Précédé de son guide, le détective longea le couloir de sa voiture et passa dans la suivante. L'homme frappa à une porte et se rangea pour le laisser entrer.

C'était un compartiment de seconde classe… choisi sans doute parce qu'il était plus spacieux. Il était déjà encombré.

M. Bouc en personne était assis au fond. En face de lui, un petit homme brun regardait la neige par la fenêtre. Debout, et empêchant Poirot d'avancer, se tenaient le chef de train, un colosse en uniforme bleu, et le conducteur de son wagon.

— Ah ! vous voici, mon cher ami, s'exclama M. Bouc. Entrez donc. Nous avons besoin de vous.

Le petit homme brun assis près de la fenêtre recula, cédant sa place à Poirot qui se serra pour passer devant les deux autres hommes et s'installa vis-à-vis de son ami.

L'expression de M. Bouc lui parut significative. De toute évidence, il s'agissait d'une affaire grave.

— Que se passe-t-il ? demanda Poirot.

— Bien des choses. D'abord cette neige… cet arrêt… et…

Il fit une pause. Le conducteur du wagon-lit poussa un soupir.

— Eh bien… et après ?

— Un voyageur a été assassiné cette nuit, acheva M. Bouc.

— Un voyageur ? Lequel ?

— Un Américain… un nommé… (Il consulta les papiers posés devant lui.) Ratchett. C'est cela, n'est-ce pas ? Ratchett ?

— Oui, monsieur, répondit le conducteur.

Poirot observa l'employé. Il était blanc comme un linge.

— Faites asseoir cet homme, dit-il. Il va tomber en syncope.

Le chef de train recula et le conducteur s'écroula sur la banquette, enfouissant son visage entre ses mains.

— Voilà qui est sérieux, dit Poirot.

— Certes. Un meurtre constitue toujours un affreux événement. Mais cette fois les choses se compliquent. Il se peut que nous soyons retenus ici pendant des heures… voire des journées entières. En outre, dans la plupart des autres pays, des représentants de la police montent dans le train. En Yougoslavie… personne ne se dérange. Alors, vous comprenez…

— En effet, cela n'améliore pas la situation, observa Poirot.

— Elle tournera peut-être au tragique, déclara M. Bouc. Docteur Constantine, excusez-moi de ne pas vous avoir présenté encore à mon ami, Mr. Poirot. Le petit homme brun et le détective échangèrent un salut.

— Suivant l'avis du docteur, le crime a été commis vers une heure du matin.

— Il serait difficile de préciser le moment, mais je crois pouvoir affirmer que la mort a eu lieu entre minuit et une heure du matin.

— Quand a-t-on vu Mr. Ratchett pour la dernière fois ? demanda M. Poirot.

— A une heure moins vingt, il a parlé au conducteur, dit M. Bouc.

— C'est exact, acquiesça Poirot. Je l'ai moi-même entendu. Est-ce bien la dernière fois que Ratchett a été vu vivant ?

— Oui.

Le docteur ajouta :

— La fenêtre du compartiment de Mr. Ratchett a été trouvée grande ouverte afin de laisser croire que le meurtrier s'est échappé par là. Mais alors, des traces eussent été visibles sur la neige… et il n'y en avait aucune.

— Quand le crime a-t-il été découvert ?

— Michel !

Le conducteur du wagon-lit se redressa, l'air effaré.

— Expliquez à monsieur ce qui s'est passé exactement, ordonna M. Bouc.

L'homme parla d'une voix tremblante.

— Dans la matinée, le domestique de Mr. Ratchett frappa plusieurs fois à la porte de son maître, sans obtenir de réponse. Voilà une demi-heure, le maître d'hôtel du wagon-restaurant désirait savoir si ce monsieur déjeunerait. Il était onze heures.

« Je lui ouvris la porte avec ma clef. Mais la chaînette de sûreté était mise à l'intérieur et personne ne répondait. Rien ne bougeait dans le compartiment et il faisait froid… terriblement froid avec la fenêtre ouverte et la neige qui entrait. Croyant que le monsieur était peut-être malade, j'allai chercher le chef de train et nous avons dû briser la chaîne pour pénétrer dans le compartiment. Mr. Ratchett était… Ah ! c'est horrible !

De nouveau, il enfouit son visage dans ses mains.

— La porte était fermée et la chaînette mise à l'intérieur, répéta Poirot. Ne s'agirait-il point d'un suicide ?

Le docteur grec fit entendre un rire sarcastique.

— Un homme se suicide-t-il en se donnant des coups de couteau en dix ou douze endroits ?

Les yeux de Poirot s'agrandirent.

— Quelle férocité !

Pour la première fois, le chef de train prit la parole :

— C'est une femme. Croyez-m'en. Seule une femme frappe de cette façon.

Le docteur Constantine fronça le sourcil.

— Si c'est une femme, elle doit posséder une force herculéenne,

observa-t-il. Sans entrer dans des détails techniques, je puis vous assurer qu'un ou deux de ces coups ont été portés avec une telle violence qu'ils ont traversé d'épaisses couches de muscles.

— Visiblement, ce crime n'offre rien de scientifique dans son exécution.

— En effet, approuva le docteur Constantine. Les coups semblent avoir été portés au hasard et certains n'ont fait qu'effleurer la peau. On dirait que le meurtrier, les yeux fermés, a frappé au petit bonheur.

— C'est une femme. Les femmes sont ainsi faites. La rage décuple leurs forces, ajouta le chef de train, qui semblait parler par expérience.

— Je vais peut-être vous apprendre du nouveau, dit Poirot. Mr. Ratchett m'a parlé hier et, autant que je pus comprendre, sa vie était menacée.

— Sans doute par une de ces bandes de « gangsters » américains. En ce cas, ce n'est pas une femme qui aurait tué.

Le chef de train parut contrarié de voir s'écrouler son hypothèse.

— Alors le crime a été commis par un amateur, déclara Poirot d'un ton désapprobateur.

— J'ai remarqué dans le train un grand Américain d'allures communes, habillé d'un costume voyant et qui mâche de la gomme. Vous voyez qui je veux dire ? demanda M. Bouc, poursuivant son idée.

Le conducteur à qui il avait posé la question répondit :

— Oui, monsieur, le numéro 16. Mais ce ne peut être lui. Je l'aurais vu entrer ou sortir du compartiment.

— Ce n'est pas sûr. Nous reviendrons là-dessus tout à l'heure. Reste à savoir ce que nous allons faire maintenant.

Son regard interrogateur se tourna vers Poirot. Le détective le regarda à son tour.

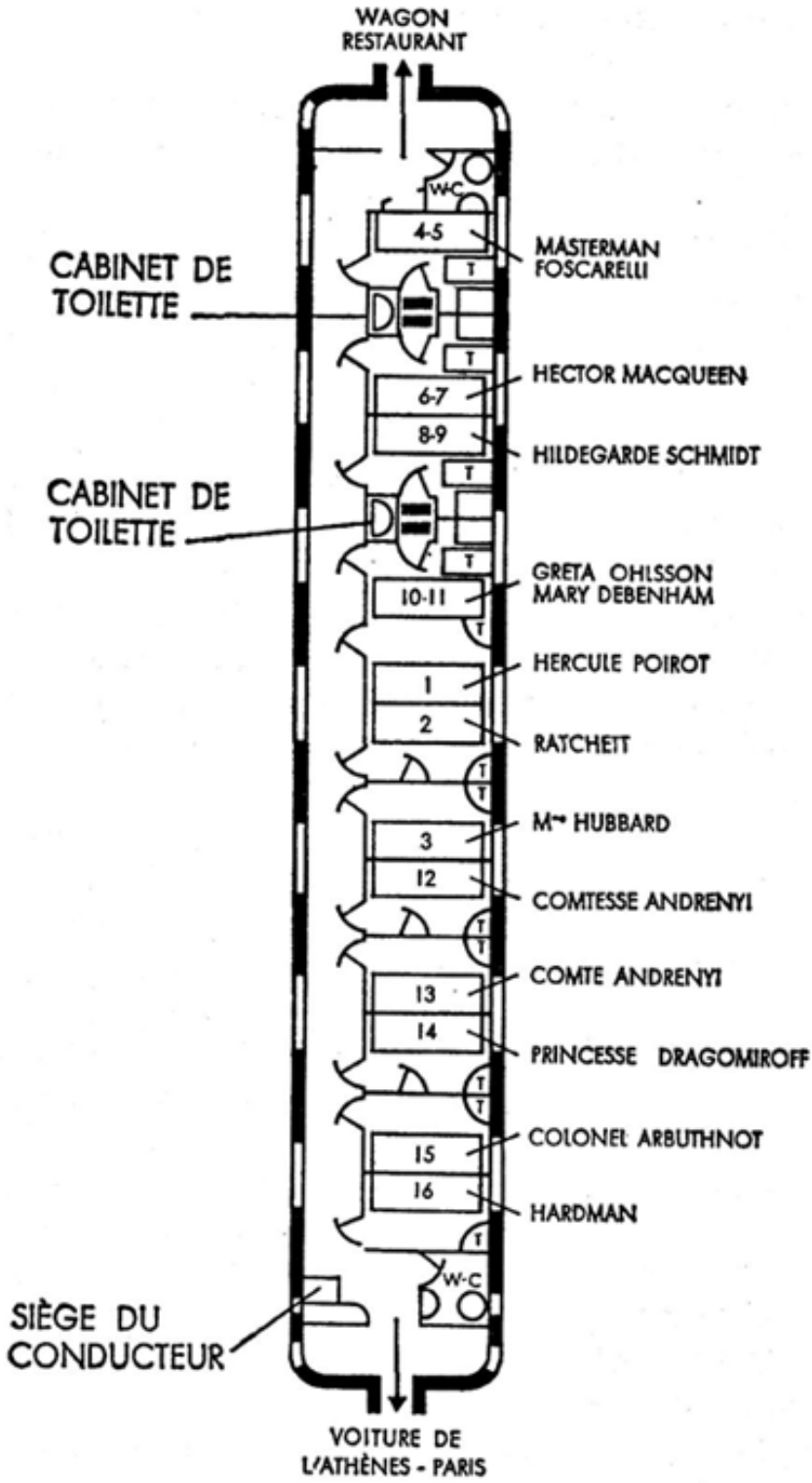
— Voyons, mon ami, reprit M. Bouc. Vous devinez ce que j'attends de vous. Je connais vos capacités. Prenez en main la direction de l'enquête. Ne me refusez pas ce secours. Pour nous, je veux dire pour la Compagnie internationale des Wagons-Lits, cette affaire est grave. Elle se simplifierait si nous pouvions découvrir le coupable avant que la police yougoslave s'en mêlât. Autrement, nous aurons des ennuis, des retards et des difficultés de toutes sortes. Peut-être même des innocents seront-ils accusés. Tandis que si vous découvrez la solution du mystère, nous dirons : « Un meurtre a été commis : voici l'assassin. »

— Et si j'échoue ?

— Ah ! mon cher ! (La voix de M. Bouc se fit positivement caressante.) Je connais votre renommée et j'ai entendu parler de vos méthodes ! C'est une affaire faite pour vous ! Etudier les antécédents de tous les gens, leur *bona fide*… cela demande beaucoup de temps et

de soucis. Mais ne m'avez-vous pas maintes fois répété que, pour découvrir un coupable, il suffisait simplement de s'asseoir dans un fauteuil et de réfléchir ? Eh bien, mettez-vous à l'œuvre. Interrogez les voyageurs du train, examinez le cadavre, réfléchissez aux indices qui s'offriront et je réponds que vous réussirez. Faites fonctionner – comme je vous l'ai également entendu dire – les petites cellules grises de votre cerveau… et vous nous désignerez bientôt le coupable !

Penché en avant, il regardait Poirot avec affection.


WAGON RESTAURANT
W-C
4-5
MASTERMAN FOSCARELLI
CABINET DE TOILETTE
HECTOR MACQUEEN
6-7
8-9
HILDEGARDE SCHMIDT
CABINET DE TOILETTE
GRETA OHLSSON MARY DEBENHAM
10-11
HERCULE POIROT
1
2
RATCHETT
Mme HUBBARD
3
12
COMTESSE ANDRENYI
COMTE ANDRENYI
13
14
PRINCESSE DRAGOMIROFF
COLONEL ARBUTHNOT
15
16
HARDMAN
W-C
SIÈGE DU CONDUCTEUR
VOITURE DE L'ATHÈNES - PARIS

— Votre confiance ne laisse pas de me toucher, mon ami, dit Poirot d'une voix émue. Comme vous le dites, le problème ne doit pas être très facile à résoudre. La nuit dernière… mais n'anticipons pas. Le fait est qu'il y a à peine une demi-heure, je songeais, avec appréhension, que nous allions passer de mortelles heures, bloqués par cette neige. Et voici que se présente une énigme des plus passionnantes…

— Alors, vous acceptez ?

— J'accepte. Vous me chargez de l'enquête ?

— Entièrement… et nous nous mettons à votre disposition.

— Tout d'abord, je désirerais un plan du wagon-lit Constantinople-Calais, avec les noms des voyageurs qui occupent les différents compartiments, leurs passeports et leurs billets de chemin de fer.

— Michel, veuillez aller chercher tout cela.

Le conducteur du wagon-lit quitta le compartiment.

— Quels sont les autres voyageurs du train ?

— Dans cette voiture, il n'y a que le docteur Constantine et moi. Dans la voiture de Bucarest, il y a un vieillard estropié d'une jambe et bien connu du conducteur. Après vient le fourgon à bagages qui ne nous intéresse pas puisque, une fois le dîner servi, hier soir, on l'a fermé à clef.

— Il semblerait donc que nous devrions chercher le meurtrier parmi les voyageurs de la voiture Constantinople-Calais. (Il se tourna vers le docteur.) C'est bien votre opinion ?

Le Grec acquiesça d'un signe de tête.

— Depuis minuit et demi, nous sommes bloqués par la neige amoncelée. À partir de ce moment-là, personne n'a pu quitter le train…

M. Bouc déclara solennellement :

« L'assassin est parmi nous… dans ce train même…»

VI

UNE FEMME

— Tout d'abord, je voudrais dire un petit mot au jeune M. MacQueen. Il peut nous fournir quelques renseignements précieux.

— Certainement, dit M. Bouc.

Il se tourna vers le chef de train.

— Priez M. MacQueen de venir.

Le conducteur reparut à ce moment avec un paquet de passeports et de billets de chemin de fer. M. Bouc les lui prit des mains :

— Merci, Michel. Pour l'instant, il vaudrait mieux que vous rejoigniez votre poste. Plus tard, nous vous interrogerons.

— Bien monsieur.

Michel quitta le compartiment.

— Lorsque nous aurons vu le jeune MacQueen, le docteur voudra bien peut-être m'accompagner dans le compartiment de la victime ? demanda Poirot.

— Volontiers, monsieur.

— Ensuite…

Mais le chef de train revenait, suivi de M. MacQueen. M. Bouc se leva.

— Nous sommes entassés ici, constata-t-il. Prenez ma place, monsieur MacQueen. M. Poirot restera assis devant vous…

Il se tourna vers le chef de train.

— Faites évacuer le wagon-restaurant, ordonna-t-il, et qu'on le mette à la disposition de M. Poirot. Vous y serez mieux, mon cher ami, pour conduire votre enquête.

— Oui, ce serait préférable, en effet.

MacQueen demeurait debout et regardait l'une après l'autre les personnes présentes, incapable de saisir ces rapides paroles débitées en français.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda-t-il en un français laborieux. Pourquoi ?…

D'un geste énergique, Poirot lui fit signe de s'asseoir devant lui, dans un coin du compartiment.

— Pourquoi ?… répéta MacQueen.

Puis il continua dans sa propre langue :

Que se passe-t-il dans le train ? Est-il arrivé quelque chose ?

— Parfaitement, répondit Poirot. Il s'est passé quelque chose. Préparez-vous à recevoir un choc : *Votre patron, Mr. Ratchett, est mort !*

La bouche de MacQueen s'arrondit pour émettre un sifflement. Sauf la flamme légère qui passa dans son regard, il ne trahit aucun signe d'émotion ou de chagrin.

— Ils l'ont tout de même eu, cette fois, dit-il.

— Qu'entendez-vous par là, monsieur MacQueen ?

MacQueen hésita un instant.

— Selon vous, Mr. Ratchett aurait été assassiné ? demanda Poirot.

— Il n'a pas été assassiné ? reprit MacQueen qui parut éprouver une violente surprise.

« Ma foi, je croyais qu'il avait été assassiné… Voulez-vous dire qu'il est mort naturellement pendant son sommeil ? Le vieux était d'une santé…

— Non, non, interrompit Poirot. Vos soupçons sont justes. Mr. Ratchett a été tué… poignardé. Mais j'aimerais que vous m'expliquiez pourquoi vous étiez si sûr qu'il s'agissait d'un crime et non d'une mort naturelle.

MacQueen réfléchit quelques secondes.

— Je voudrais d'abord savoir qui vous êtes et connaître votre rôle dans cette affaire.

— Je représente la Compagnie internationale des Wagons-Lits. Je suis détective. Je m'appelle Hercule Poirot.

Si Poirot s'attendait à produire une forte impression sur le jeune homme, il en fut pour ses frais. MacQueen poursuivit simplement : « Ah ! oui ? » et attendit que Poirot continuât.

— Vous me connaissez peut-être de nom ?

— En effet, ce nom ne m'est pas tout à fait inconnu… mais je croyais qu'il appartenait à un grand couturier.

Hercule Poirot le toisa avec dédain.

— C'est inconcevable ! s'exclama-t-il.

— Qu'est-ce qui est inconcevable ?

— Rien. Revenons à nos moutons. Monsieur MacQueen, je vous prie de me dire tout ce que vous savez sur la victime. Vous lui êtes parent ?

— Non. Je suis… ou plutôt j'étais… son secrétaire.

— Depuis combien de temps occupiez-vous cette situation ?

— Depuis un an.

— Donnez-moi tous les renseignements possibles.

— J'ai fait la connaissance de Mr. Ratchett il y a un peu plus d'un an, lorsque j'étais en Perse.

Poirot l'interrompit.

— Que faisiez-vous dans ce pays ?

— J'étais venu de New York pour visiter une concession de pétrole. Inutile d'entrer dans les détails. L'affaire a mal tourné pour mes amis et pour moi. Mr. Ratchett habitait dans notre hôtel. Il venait de renvoyer son secrétaire et m'offrit l'emploi. À bout de ressources, je fus trop heureux d'accepter cette situation largement rémunérée.

— Et depuis ?

— Nous avons beaucoup voyagé. Mr. Ratchett désirait voir le monde, mais il était handicapé par son ignorance des langues étrangères. Ce genre d'existence ne me déplaisait pas.

— Donnez-moi aussi tous les renseignements possibles sur le compte de votre patron.

Le jeune homme haussa les épaules d'un air perplexe.

— Vous m'imposez là une tâche difficile.

— Quel est son nom exact ?

— Samuel Edward Ratchett.

— Etait-il Américain ?

— Oui.

— De quelle partie de l'Amérique venait-il ?

— Je n'en sais rien.

— Alors, dites-moi ce que vous savez.

— Le fait est, monsieur Poirot, que je ne sais rien du tout ! Mr. Ratchett ne me parlait jamais de lui-même ou de son existence en Amérique.

— En soupçonnez-vous la raison ?

— Non. J'imagine qu'il rougissait de ses débuts. Bien des hommes éprouvent cette espèce de honte.

— A-t-il de la famille ?

— Il n'y a jamais fait allusion.

— Voyons, monsieur MacQueen, vous vous êtes certainement fait une opinion personnelle sur cet homme ?

— Naturellement. Tout d'abord, je ne crois pas que Ratchett soit son véritable nom et je soupçonne qu'il a quitté l'Amérique pour échapper à quelqu'un. Il semble y avoir réussi… jusqu'à ces deux dernières semaines.

— Qu'arriva-t-il alors ?

— Il reçut des lettres de menaces.

— Les avez-vous vues ?

— Certes. Dépouiller la correspondance entrait dans mes attributions. La première lettre arriva il y a une quinzaine de jours.

— Ces lettres ont-elles été détruites ?

— Non, pas toutes. J'en conserve encore deux dans mon classeur. Voulez-vous que j'aille les prendre ?

— Je vous en prie.

MacQueen sortit du compartiment. Il revint quelques minutes

plus tard et posa devant Poirot deux feuilles de papier ordinaire fort maculées.

La première lettre, sans signature, était rédigée en ces termes :

Vous pensiez nous glisser entre les mains et en êtes quitte à bon compte, mais détrompez-vous. Nous avons juré de vous avoir et nous vous aurons !

Sans autre commentaire qu'un froncement de sourcils, Poirot lut la seconde lettre :

Nous allons vous emmener en promenade, Ratchett. Et bientôt, nous aurons le dernier mot !

— Le style est un peu monotone, observa Poirot en posant la lettre. L'écriture l'est certes moins.

MacQueen le regarda fixement.

— Vous ne l'avez certainement pas remarqué, monsieur MacQueen, dit Poirot d'un ton cordial. Il faut un œil exercé pour s'en apercevoir, mais cette lettre a été composée par deux personnes ou peut-être davantage… Chacune d'elles a tracé une lettre ou un mot à la fois. En outre, on a écrit en caractères typographiques, ce qui rend plus difficile l'identification de l'écriture.

Poirot fit une pause, puis ajouta :

— Savez-vous que Mr. Ratchett m'a demandé de le protéger ?

— Vous ?

L'étonnement de MacQueen indiquait nettement qu'il n'avait pas été mis au courant de cette demande.

— Oui, moi, affirma Poirot. Il paraissait fort inquiet… Quelle fut son attitude à la réception de la première lettre ?

— Il se contenta de rire sans se départir de son calme extérieur. Cependant, je sentis qu'il s'efforçait de dissimuler son trouble.

Poirot posa ensuite à MacQueen une question tout à fait inattendue :

— Monsieur MacQueen, voulez-vous me dire franchement votre opinion sur votre patron ? Vous plaisait-il ?

Hector MacQueen ne répondit qu'au bout d'un moment.

— Non, il ne me plaisait pas.

— Pourquoi ?

— Je ne pourrais en expliquer exactement la raison. Il se montrait toujours aimable.

Le jeune homme s'arrêta avant de poursuivre :

— En toute sincérité, monsieur Poirot, cet homme ne m'inspirait aucune confiance. Il me produisait l'effet d'un être cruel et dangereux.

J'avoue, toutefois, n'avoir aucun motif personnel de le juger ainsi.

— Je vous remercie, monsieur MacQueen. Ah ! encore une question : quand avez-vous vu Mr. Ratchett vivant pour la dernière fois ?

— Hier au soir, vers… dix heures. Je me rendis à son compartiment pour prendre quelques notes.

— Sur quel sujet ?

— Il s'agissait de poteries antiques achetées en Perse. La livraison ne répondait pas du tout à la commande. Il s'ensuivit une longue et fastidieuse correspondance.

— C'est bien la dernière fois que vous avez vu Mr. Ratchett en vie ?

— Oui.

— Savez-vous quand Mr. Ratchett reçut la dernière lettre de menaces ?

— Le matin du jour où il quitta Constantinople.

— Je voudrais encore vous demander si vous étiez en bons termes avec votre patron ?

Les yeux du jeune homme clignotèrent.

— Voici le moment tragique où je devrais avoir la chair de poule… Mais non. Ratchett et moi, nous n'avions jamais eu une querelle.

— Monsieur MacQueen, voulez-vous me décliner vos noms et prénoms, et m'indiquer votre domicile en Amérique.

Hector Willard MacQueen donna son adresse permanente à New York.

Poirot s'appuya en arrière sur les coussins.

— Cela suffit pour le moment, monsieur MacQueen. Je vous serai très obligé de garder pour vous la nouvelle de la mort de Mr. Ratchett.

— Son domestique Masterman l'apprendra vite.

— Peut-être est-il déjà au courant. En ce cas, tâchez de lui faire tenir sa langue.

— Ce ne sera pas difficile. En vrai Anglais, il garde ce qu'il sait pour lui-même. Il professe une piètre opinion au sujet des Américains et n'en a aucune en ce qui concerne les gens d'autres nationalités.

— Merci, monsieur MacQueen.

L'Américain s'en alla.

— Eh bien ? fit M. Bouc. Vous ajoutez foi aux déclarations de ce jeune homme ?

— Il me paraît honnête et franc. Il n'a pas prétendu éprouver de l'affection envers son patron, comme il l'eût fait s'il avait eu quelque faute à se reprocher. Mr. Ratchett ne lui a pas révélé qu'il avait, sans succès, essayé d'utiliser mes services ; je ne crois pas qu'il faille voir là

une circonstance suspecte. Mr. Ratchett était sans doute un de ces hommes qui se passent le plus possible du conseil des autres.

— Voilà donc une personne que vous déclarez innocente, observa M. Bouc en riant.

Poirot lui adressa un regard de reproche.

— Moi, je soupçonne tout le monde jusqu'à la dernière minute. Toutefois, j'admets que je ne vois nullement le discret et pondéré MacQueen perdant la tête et lardant son patron d'une douzaine de coups de poignard. Cela ne correspond pas du tout à son caractère.

— Non, dit M. Bouc, l'air pensif. Cette férocité semble presque l'œuvre d'un dément et suggérerait plutôt la haine passionnée d'un Latin… À moins que, selon l'opinion de notre ami le chef de train, le crime n'ait été commis par une femme.

VII

LE CADAVRE

Suivi du docteur Constantine, Poirot passa dans la voiture voisine et se rendit au compartiment occupé par la victime. Le conducteur leur ouvrit la porte avec son passe-partout.

Les deux hommes entrèrent et Poirot demanda :

— A-t-on dérangé quelque chose ici ?

— Rien n'a été touché. J'ai même évité de retourner le corps en procédant à mon examen.

Poirot, satisfait, regarda autour de lui.

Ce qui le frappa tout d'abord, ce fut le froid intense qui pénétrait par la portière dont la glace était encore ouverte.

— Brr…, fit Poirot.

L'autre sourit :

— J'ai préféré ne pas la fermer, dit-il.

Poirot examina la fenêtre.

— Vous avez raison, docteur. Personne n'est sorti par ici, comme voudrait le faire supposer la vitre ouverte : la neige a déjoué les plans de l'assassin.

Prenant une petite boîte dans sa poche, il souffla un peu de poudre sur le bord de la fenêtre.

— Pas d'empreintes : cela démontre qu'on les a essuyées. S'il y en avait eu, elles ne nous auraient guère avancés. Elles eussent été celles de Mr. Ratchett, de son domestique ou du conducteur. De nos jours, les criminels ne commettent pas de pareilles bévues. Puisqu'il en est ainsi, ajouta-t-il, fermons cette vitre. On se croirait dans un frigorifique.

Il joignit l'acte à la parole et pour la première fois il porta son attention vers le corps allongé sur la couchette.

Ratchett gisait sur le dos. Sa veste de pyjama, souillée de taches rouges, avait été déboutonnée et écartée.

— Je voulais constater l'état des blessures, expliqua le médecin.

Poirot se pencha sur le cadavre, puis se redressa.

— Ce n'est pas joli à voir, dit-il avec une grimace de dégoût. Le meurtrier a dû se tenir là, debout, et frapper à coups redoublés. Combien de blessures y a-t-il au juste ?

— J'en ai compté douze. Une ou deux d'entre elles sont seulement des éraflures. D'autre part, trois des coups portés auraient

suffi à déterminer la mort.

Quelque chose dans la voix du médecin intrigua Poirot. Le détective observa le Grec qui, les sourcils froncés, regardait le cadavre.

— Vous venez de découvrir une anomalie quelconque, n'est-ce pas ? Parlez, lui conseilla-t-il doucement. Dites-moi ce qui vous étonne.

— Je remarque ici un étrange phénomène.

— Quoi donc ?

— Regardez ces deux blessures, celle-ci et celle-là. (Il les désigna de l'index.) Elles sont profondes… la coupure a certainement touché des vaisseaux sanguins… et pourtant les bords ne sont pas béants. Elles n'ont pas saigné comme elles auraient dû le faire normalement.

— Ce qui signifie ?

— Que l'homme était déjà mort… depuis un moment… avant de recevoir ces coups… Mais c'est absurde !

— A moins, dit Poirot pensivement, que le meurtrier, imaginant son œuvre incomplète, ne soit revenu frapper ces deux coups pour plus de sûreté. Mais cette hypothèse est peu vraisemblable. Rien d'autre ?

— Si, encore un détail.

— Lequel ?

— Vous voyez cette blessure… sous le bras droit, près de l'épaule. Prenez mon crayon. Tenez… Essayez de frapper un coup pareil.

Poirot abaissa vivement la main.

— Je comprends. Avec la main droite, c'est presque impossible. Il faudrait frapper en retournant le poignet. Mais en se servant de la main gauche…

— Précisément, monsieur Poirot. Ce coup a dû être donné de la main gauche.

— Notre assassin est donc gaucher ? Non, n'est-ce pas ?… C'est plus compliqué que cela ne paraît.

— Vous avez raison, monsieur Poirot. Quelques-uns de ces autres coups ont visiblement été frappés de la main droite.

— Deux assassins, alors. L'électricité était-elle allumée ? demanda vivement le détective.

— C'est difficile à dire. Chaque matin, le conducteur coupe le courant vers dix heures.

— Voyons le commutateur, dit Poirot.

Il examina le bouton qui commandait la lampe du plafond et la lampe-liseuse à la tête du lit.

— Eh bien, conclut Poirot, tout a été éteint. Nous voici devant l'hypothèse du premier et du deuxième assassin, comme s'exprimerait l'illustre Shakespeare. Le premier assassin s'acharne sur la victime et

quitte le compartiment après avoir tourné la lumière. Le second assassin se glisse dans l'obscurité, ne voit pas que la besogne a déjà été faite et frappe au moins deux coups sur le cadavre. Que pensez-vous de mon idée ?

— Magnifique ! s'exclama le médecin avec enthousiasme.

— Vous trouvez ? Me voilà rassuré. Je craignais d'avoir proféré une absurdité.

— Quelle autre explication pourrait-on fournir de ces deux dernières blessures ?

— Je me le demande. Existe-t-il d'autres indices confirmant l'intervention de deux meurtriers ?

— Je crois pouvoir l'affirmer. Quelques-uns de ces coups, comme je l'ai déjà dit, dénotent une certaine faiblesse – un manque de force ou de volonté… – tandis que celui-ci et celui-là (il indiqua les deux blessures refermées) ont exigé une grande vigueur physique.

— A votre avis, seul un homme aurait pu les porter ?

— J'en suis presque certain.

— Une femme en eût été incapable ?

— Une jeune femme très vigoureuse, disons une athlète, en aurait peut-être été capable, particulièrement sous l'influence d'une forte émotion, mais, selon moi, c'est presque impossible.

Poirot demeura silencieux.

Intrigué le médecin lui demanda :

— Vous saisissez mon point de vue ?

— A merveille, dit Poirot. Tout s'éclaire de façon éblouissante ! Le meurtrier est un homme très fort, très faible, c'est une femme, il est droitier, il est gaucher. Ah ! tout cela est du plus haut comique !

Puis, avec une brusque colère :

— Et la victime ? Que devient-elle dans tout cela ? Crie-t-elle ? Se débat-elle ? Se défend-elle ?

Il glissa sa main sous l'oreiller et exhiba le petit revolver automatique que Ratchett lui avait montré la veille.

— Entièrement chargé, constatez-le, docteur !

Ils promenèrent leurs regards autour d'eux. Les vêtements de Ratchett pendaient aux patères contre la cloison. Sur la petite table formée par le couvercle de la cuvette de toilette se trouvaient différents objets : dans un verre d'eau le dentier du mort, à côté de la bouteille d'eau minérale, un verre vide, un grand flacon et un cendrier contenant le bout d'un cigare, des fragments de papier carbonisés, et aussi deux allumettes qui avaient servi.

Le docteur saisit le verre vide et le renifla.

— Voici qui nous explique l'inertie de la victime.

— On l'a endormi ?

— Oui.

Poirot ramassa les deux bouts d'allumettes et les examina de très près.

— Avez-vous découvert un indice quelconque ? lui demanda le petit médecin.

— Ces deux allumettes présentent des formes différentes, l'une est plus plate que l'autre.

— Les plates se vendent dans le train.

Poirot fouilla les poches de Mr. Ratchett, en retira une boîte d'allumettes et compara celles-ci avec les deux autres.

— L'allumette ronde a été enflammée par Mr. Ratchett. Voyons s'il possède aussi des plates.

Une nouvelle recherche demeura vaine.

Les yeux de Poirot, vifs et perçants comme ceux d'un oiseau, scrutaient les coins et recoins du compartiment. Aucun détail ne pouvait lui échapper, semblait-il.

Poussant une légère exclamation, il se baissa et ramassa un objet sur le tapis : un petit carré de batiste portant, au coin, l'initiale « H » brodée.

— C'est un mouchoir de femme, dit le docteur. Le chef de train ne se trompait pas. Il y a une femme là-dessous.

— Par une coïncidence providentielle, elle laisse son mouchoir derrière elle, expliqua Poirot, tout comme dans les romans et les films policiers. Et, pour nous faciliter encore la tâche, ce mouchoir est marqué d'une initiale.

— Quelle utile indication !

— N'est-ce pas ?

Le ton de Poirot étonna le médecin. Sans lui donner le temps de poser une question, Poirot se baissa de nouveau vers le sol. Cette fois, il ramassa un cure-pipe.

— Cet objet appartient peut-être à Mr. Ratchett, suggéra le médecin.

— Je n'ai pas trouvé de pipe dans ses poches, ni tabac, ni blague à tabac.

— En ce cas, ce serait encore une pièce à conviction.

— Certainement. Et elle nous arrive fort à point. Cette fois, il s'agit d'un accessoire de fumeur. Ne nous plaignons pas, en l'occurrence, de manquer de fils conducteurs. Ils abondent au contraire. À propos, où est l'arme du crime ?

— Je n'en ai vu aucune trace. L'assassin a dû l'emporter avec lui.

— Pour quelle raison ?

— Ah !

Le médecin explorait délicatement les poches du pyjama de la victime.

— Tiens, je n'avais pas remarqué ceci.

De la pochette de la veste, il retira une montre en or. Le boîtier était tout bossué et les aiguilles marquaient une heure et quart.

— Voyez ! Nous avons l'heure du crime. Mes calculs tombent juste. L'assassinat a eu lieu entre minuit et deux heures du matin, et j'avais même ajouté : vers une heure, encore qu'il soit difficile d'être précis en cette matière. Eh bien, en voilà la confirmation. Le crime a été commis à une heure et quart.

— Possible ! très possible !…

Le médecin leva sur Poirot un regard interrogateur.

— Excusez-moi, monsieur Poirot, mais je ne vous comprends pas du tout.

— Je ne me comprends pas davantage moi-même, et je ne comprends rien à l'affaire. Voilà ce qui me concerne.

Poussant un soupir, il se pencha au-dessus de la petite table et examina les débris de papier carbonisé.

— Ce qu'il me faudrait pour l'instant, dit-il, c'est un carton à chapeau d'un ancien modèle.

Le docteur Constantine ne sut que penser de cette remarque inattendue. Poirot ne lui accorda pas le temps de l'interroger. Ouvrant la porte du couloir, il appela le conducteur.

L'homme accourut.

— Combien de femmes voyagent dans ce wagon ?

Le conducteur compta sur ses doigts.

— Une, deux, trois… six, monsieur. La vieille dame américaine, la Suédoise, la jeune Anglaise, la comtesse Andrenyi et Mme la princesse Dragomiroff avec sa femme de chambre.

Poirot réfléchit un instant :

— Toutes ces personnes possèdent des cartons à chapeaux, n'est-ce pas ?

— Oui, monsieur.

— Bon. Veuillez m'apporter ici celui de la Suédoise et celui de la femme de chambre. Ces deux femmes sont nos seuls espoirs. Dites-leur qu'il s'agit de la douane… ou donnez-leur tout autre prétexte qui vous passera par la tête.

— Tout ira bien, monsieur. Pour l'instant, ni l'une ni l'autre de ces dames ne sont dans leurs compartiments.

— Alors, faites vite.

Le conducteur s'éloigna rapidement et revint avec les deux cartons à chapeaux. Poirot ouvrit celui de la femme de chambre et le repoussa. Puis il s'empara de l'autre et ne put réprimer une exclamation de joie. Enlevant les chapeaux avec précaution, il découvrit des petits rouleaux de fine toile métallique.

— Ah ! voici ce qu'il nous faut. Il y a une quinzaine d'années, tous les cartons à chapeaux étaient fabriqués de la sorte. On fixait les

chapeaux avec de longues épingles qui s'accrochaient dans ce réseau de métal.

Tout en parlant, Poirot retira deux de ces dispositifs. Puis il remit les chapeaux en place et pria le conducteur de reporter les cartons où il les avait pris.

La porte refermée, Poirot se retourna vers le médecin :

— Vous saisissez, mon cher docteur ? Je ne suis pas de ceux qui se reposent entièrement sur la procédure des experts. Dans une affaire, j'étudie le côté psychologique de préférence aux empreintes digitales ou à la cendre de cigarettes. Mais, dans le cas présent, j'accepterais volontiers l'aide d'un homme de science. Les indices foisonnent dans ce compartiment, mais comment savoir s'ils ne sont point simulés ?

— Là, je ne vous suis plus, monsieur.

— Eh bien, voici un exemple. Nous mettons la main sur un mouchoir de femme. Est-ce bien une femme qui l'a perdu ? Si le criminel est un homme, il a pu se tenir ce raisonnement : « Pour faire croire qu'une femme a tué, je larderai ma victime de coups de couteau, dont quelques-uns faibles et inoffensifs, et j'abandonnerai ce mouchoir là où on ne pourra manquer de le trouver. » Première supposition. En voici une autre : une femme a-t-elle commis ce crime et laissé tomber un cure-pipe pour donner le change ? Ou devons-nous conclure que deux individus, un homme et une femme, ont agi chacun de leur côté et commis tous deux l'imprudence d'oublier un objet capable de les identifier ? Cette coïncidence me paraît invraisemblable !

— Quel rôle joue ici le carton à chapeau ?

— Ah ! nous y voilà ! Comme je vous le disais tout à l'heure, l'arrêt de la montre, le mouchoir, le cure-pipe peuvent être des indices véritables ou simulés. Jusqu'ici, je ne saurais rien affirmer. Mais je découvre une piste qui, si je ne me trompe n'est point truquée. Je veux parler de cette allumette plate. Je crois qu'on s'en est servi pour brûler un papier compromettant… peut-être une lettre dont les termes révéleraient l'identité du coupable… je vais m'efforcer de tirer cela au clair.

Il quitta le compartiment et reparut quelques instants après, portant un petit réchaud à alcool et un fer à friser.

— Je m'en sers pour mes moustaches, expliqua-t-il.

Le médecin, intéressé, vit le détective aplatir les deux morceaux de toile métallique, glisser le bout de papier carbonisé sur l'un d'eux, et appliquer l'autre morceau par-dessus. Il maintint ensuite le tout dans cette position à l'aide de sa pince et le plaça au-dessus du réchaud allumé.

— Ceci n'est qu'un pis-aller, espérons que nous obtiendrons le résultat voulu.

Le métal commença de rougir et soudain des signes apparurent sur le papier noirci… des mots se formèrent lentement en lettres de feu.

Sur ce petit fragment de papier on pouvait lire six mots et la fin d'un autre :

… *enez-vous de la petite Daisy Armstrong.*

— Ah ! s'exclama Poirot.

— Cela vous apprend-il quelque chose ? demanda le médecin.

Les yeux brillants, le détective posa sa pince.

— Oui. À présent, je connais le véritable nom du mort et la raison pour laquelle il ne résidait plus en Amérique.

— Comment s'appelait-il ?

— Cassetti.

— Cassetti !… Ce nom évoque en moi un souvenir. Je ne sais plus au juste… Ne s'agit-il pas d'une affaire qui s'est passée aux Etats-Unis ?

— Oui, répondit Poirot.

Poirot, peu enclin à se montrer communicatif, promena son regard autour de lui et conclut :

— Nous en reparlerons tout à l'heure. Assurons-nous d'abord si rien de ce qu'il y a à voir ne nous a échappé.

D'une main habile, il inspecta de nouveau les poches du défunt sans rien découvrir d'intéressant. Il essaya d'ouvrir la porte de communication entre les deux compartiments, mais de l'autre-côté le verrou était poussé.

— Un point m'intrigue, remarqua le docteur Constantine. Si l'assassin ne s'est pas enfui par la fenêtre, si cette porte de communication était fermée au verrou de l'autre côté, et si la porte du couloir était non seulement fermée à clef mais aussi au moyen de la chaînette de sûreté, par où le meurtrier a-t-il pu sortir ?

— C'est ce que veut savoir le public lorsqu'un illusionniste est emprisonné pieds et poings liés dans une armoire.

— Vous dites ?

— Je prétends, expliqua Poirot, que si le meurtrier veut nous faire croire qu'il a sauté par la fenêtre, il s'arrangera pour que les deux autres issues paraissent impraticables. Comme pour l'illusionniste de l'armoire, il existe un truc là-dessous. À nous de le démasquer !

Il poussa le verrou de la porte de communication et expliqua ce geste :

— C'est pour le cas où l'excellente Mrs. Hubbard s'aviserait de recueillir des détails inédits sur le crime pour les transmettre à sa fille.

Il jeta un dernier coup d'œil dans le compartiment.

— Il ne nous reste plus rien à faire ici, dit-il. Allons rejoindre M. Bouc.

VIII

L'ENLÈVEMENT DE LA PETITE ARMSTRONG

M. Bouc achevait son omelette.

— J'ai jugé plus pratique de faire servir immédiatement le déjeuner dans le wagon-restaurant. Une fois les tables débarrassées, M. Poirot pourra procéder à l'interrogatoire des voyageurs. En attendant, j'ai commandé qu'on nous apporte notre repas ici.

— Excellente idée ! s'exclama Poirot.

Aucun des trois hommes n'avait grand'faim et le repas fut vite expédié, mais ce fut seulement au moment du café que M. Bouc fit allusion au sujet qui les préoccupait.

— Eh bien ? demanda-t-il.

— Eh bien, j'ai découvert l'identité de la victime et je sais pour quelle raison cet homme a dû quitter l'Amérique.

— Qui est-ce ?

— Avez-vous entendu parler du bébé Armstrong ? C'est cet individu qui a tué la petite Daisy Armstrong… Cassetti.

— Je me souviens à présent de ce drame horrible… bien que les détails m'échappent.

— Le colonel Armstrong était un Anglais, décoré de la Croix de Victoria. Il était Américain par sa mère, la fille de Van der Halt, un millionnaire de Wall Street. Il épousa la fille de Linda Arden, la plus célèbre tragédienne américaine de l'époque, et tous deux se fixèrent en Amérique. De leur union naquit une petite fille qu'ils idolâtraient. À l'âge de trois ans, cette enfant fut enlevée par des bandits qui offrirent de la rendre contre une somme fabuleuse. Je ne m'étendrai pas sur les détails de l'affaire. Sachez seulement qu'après un versement de deux cent mille dollars, on découvrit le cadavre de l'enfant ; la mort remontait à quinze jours au moins. L'indignation publique fut à son comble. Mais le pire devait se produire. Mrs. Armstrong attendait un second bébé. Bouleversée par ces événements, elle mit au monde un enfant mort-né et elle-même succomba. Fou de douleur, son mari se tua d'un coup de revolver.

— Mon Dieu, quelle lamentable tragédie ! Je m'en souviens à présent, dit M. Bouc. Mais n'a-t-on pas eu une autre mort à déplorer ?

— Si… celle d'une pauvre servante française ou suisse, je ne sais plus, que la police soupçonnait de complicité avec les bandits. On refusa d'écouter ses énergiques protestations. En fin de compte,

poussée par le désespoir, la malheureuse se jeta d'une fenêtre et se tua sur le coup. Par la suite, son innocence fut démontrée de façon éclatante.

— Quelle chose horrible !…

— Six mois plus tard, Cassetti fut arrêté comme chef de la bande qui avait volé l'enfant. Les malfaiteurs avaient employé la plus sinistre des méthodes. De crainte d'être arrêtés par la police, ils avaient supprimé l'enfant, caché le cadavre, et continuaient à soutirer autant d'argent que possible avant la découverte du meurtre.

« Je puis vous affirmer ceci : Cassetti était l'assassin. Mais grâce à l'énorme fortune qu'il avait entassée et au chantage qu'il exerçait sur certaines personnalités, il fut acquitté par la suite d'une faute dans la procédure. Néanmoins, la populace l'aurait lynché s'il n'avait eu l'habileté de se déguiser et de quitter l'Amérique sous un faux nom. Depuis lors, il voyageait et vivait luxueusement de ses revenus.

— Ah ! l'immonde personnage ! proféra M. Bouc d'un air de dégoût. Ce n'est pas moi qui déplorerai sa perte.

— Moi non plus !

— Il n'était tout de même pas nécessaire de le mettre à mort dans l'Orient-Express ! L'exécuteur aurait pu choisir un autre endroit.

Poirot esquissa un sourire en soupçonnant M. Bouc de partialité en l'occurrence.

— Il reste maintenant à savoir si le meurtre a été perpétré par une bande rivale que Cassetti aurait trahie dans le passé, ou s'il s'agit d'un acte de vengeance personnelle.

Poirot répéta à M. Bouc les mots découverts par lui sur le fragment de papier carbonisé.

— Si mes présomptions sont justes, cette lettre a été brûlée par le meurtrier. Pourquoi ? Parce qu'elle contenait ce nom : Armstrong, qui donnait la clef du mystère.

— Y a-t-il d'autres membres de la famille Armstrong encore vivants ?

— Je l'ignore, malheureusement. Mais il me souvient d'avoir lu quelque part que Mr. Armstrong avait une jeune sœur.

Poirot exposa ensuite ses constatations et celles du docteur Constantine. Le visage de M. Bouc s'éclaira lorsqu'il fut question de la montre arrêtée.

— Nous avons là l'heure exacte du crime.

— Oui. Ce renseignement est précieux, dit Poirot d'un ton si étrange que les deux autres le regardèrent, ahuris.

— Ne m'avez-vous pas dit que vous aviez entendu Ratchett parler au conducteur à une heure moins vingt ? lui demanda M. Bouc.

Poirot relata minutieusement les événements de la nuit.

— Eh bien, tout semblerait prouver que Cassetti… ou Ratchett,

comme je continuerai à l'appeler – vivait encore à une heure moins vingt.

— Une heure moins vingt-trois, exactement.

— Autrement dit, à minuit trente-sept, Mr. Ratchett était bien vivant. C'est un fait indiscutable.

Poirot se contenta de regarder pensivement devant lui.

On frappa à la porte et le maître d'hôtel entra.

— Le wagon-restaurant est libre, monsieur, annonça-t-il.

— Allons-y ! dit M. Bouc en se levant.

— Puis-je vous accompagner ? demanda Constantine.

— Certainement, cher docteur. À moins que M. Poirot n'y voie quelque inconvénient ?

— Pas le moindre.

Après un échange de politesses, aucun ne voulant passer le premier pour sortir, tous trois s'éloignèrent du compartiment.

DEUXIÈME PARTIE
L'INSTRUCTION

I

LA DÉPOSITION DE L'EMPLOYÉ DES WAGONS-LITS

Dans le wagon-restaurant, tout était prêt pour recevoir ces messieurs.

Poirot et M. Bouc s'assirent l'un à côté de l'autre et, en face d'eux, à la même table, le médecin prit place.

Devant Poirot s'étalait le plan du wagon-lit Constantinople-Calais avec les noms des voyageurs écrits à l'encre rouge ; à côté, les passeports et les billets de chemin de fer formaient un petit tas. On n'avait pas oublié l'encre, le papier, les porte-plume, et les crayons.

— Parfait ! déclara Poirot. Ouvrons sans plus tarder notre enquête. Convoquons tout d'abord le conducteur du wagon-lit. Vous connaissez sans doute la moralité de cet homme ? Peut-on se fier à ses dires ?

— Oh ! mais oui ! Pierre Michel appartient au service de la Compagnie depuis plus de quinze ans. C'est un Français… il habite près de Calais. Ce n'est peut-être pas un phénix d'intelligence, mais il est foncièrement honnête.

— Bon, dit Poirot. Faites-le venir.

Bien qu'ayant recouvré une partie de son sang-froid, Pierre Michel demeurait encore sous le coup de l'émotion.

— J'espère que monsieur n'a aucune négligence à me reprocher dans mon service ? demanda-t-il en regardant tour à tour Poirot et M. Bouc. C'est horrible, ce qui vient de se passer, mais j'ose croire que ma responsabilité n'est pas en jeu ?

Ayant calmé les craintes de l'employé, Poirot se mit à l'interroger. Il lui demanda d'abord son nom, son adresse, depuis combien de temps il travaillait à la Compagnie et depuis quand il faisait le trajet Constantinople-Calais. Poirot connaissait déjà tous ces détails, mais cet interrogatoire de pure forme permit au conducteur de se mettre à l'aise.

— Arrivons maintenant aux événements de cette nuit. À quelle heure Mr. Ratchett s'est-il couché ?

— Presque tout de suite après dîner, monsieur, avant que le train quitte la gare de Belgrade. Comme la veille, il m'avait prié de préparer son lit pendant le dîner, ce que je fis.

— Quelqu'un a-t-il pénétré ensuite dans son compartiment ?

— Son valet de chambre, monsieur, et son secrétaire, le jeune Américain.

— Personne d'autre ?

— Pas que je sache, monsieur.

— Bien. C'est la dernière fois que vous l'avez vu ou entendu ?

— Non, monsieur. Vous oubliez qu'il a sonné vers une heure moins vingt… peu après l'arrêt du train.

— Que s'est-il passé exactement ?

— J'ai frappé à sa porte, mais il répondit qu'il avait sonné par erreur.

— Il répondit en anglais ou en français ?

— En français.

— Quels termes a-t-il exactement employés ?

— « Ce n'est rien. Je me suis trompé. »

— Parfait, dit Poirot. C'est bien ce que j'avais entendu. Après cela, vous êtes parti ?

— Oui, monsieur.

— Etes-vous retourné vous asseoir sur votre siège ?

— Non, monsieur, j'ai d'abord répondu à un autre voyageur qui venait de sonner.

— Bien, Michel. Je vais maintenant vous poser une question importante. Où étiez-vous à une heure et quart ?

— Moi, monsieur ? J'étais à ma place au fond du couloir.

— Vous l'affirmez ?

— Mais oui… à moins…

— A moins ?

— Ah ! en effet, je suis allé dans l'autre wagon, celui d'Athènes, voir Vivet, mon collègue. Nous avons parlé de la neige. Ce devait être peu après une heure… Je ne saurais préciser.

— Et quand êtes-vous revenu ?

— On m'a sonné, monsieur. Je crois vous l'avoir déjà dit. C'était la dame américaine. Elle avait sonné plusieurs fois.

— Oui, je me rappelle. Et après ?

— Après, monsieur ? J'ai répondu à votre coup de sonnette et vous ai apporté une bouteille d'eau minérale. Puis, environ une demi-heure après, j'ai fait le lit dans le compartiment du jeune Américain… le secrétaire de Mr. Ratchett.

— Mr. MacQueen se trouvait-il seul dans son compartiment quand vous y êtes entré pour préparer le lit ?

— Le colonel anglais du numéro 15 était assis avec lui. Ils parlaient ensemble.

— Que fit le colonel en quittant Mr. MacQueen ?

— Il retourna dans son propre compartiment.

— Le numéro 15… c'est tout près de votre siège, n'est-ce pas ?

— Oui, monsieur, c'est le second compartiment à partir de cette extrémité du couloir.

— Son lit était-il déjà préparé ?

— Oui, monsieur, je l'avais fait pendant le dîner.

— A quelle heure cela se passait-il ?

— Je ne puis préciser. Mais certainement pas plus que deux heures.

— Et ensuite ?

— Je demeurai assis dans mon coin jusqu'au matin.

— Vous n'êtes pas retourné dans le wagon d'Athènes ?

— Non, monsieur.

— Vous avez peut-être dormi ?

— Je ne crois pas, monsieur. L'immobilité du train m'a empêché de somnoler comme cela arrive souvent.

— N'avez-vous vu aucun voyageur aller et venir dans le couloir ?

L'employé réfléchit un instant.

— Une des dames s'est rendue à la toilette qui est à l'autre bout du couloir.

— Quelle dame ?

— Je ne puis le dire au juste, monsieur. C'était à l'extrémité opposée du couloir et cette personne me tournait le dos. Elle portait une robe de chambre rouge avec des dragons.

— C'est exact. Et après ?

— Rien d'autre ne se produisit, monsieur, jusqu'au matin.

— Vous en êtes sûr ?

— Ah ! pardon ! Vous-même, monsieur, avez ouvert votre porte et regardé au-dehors l'espace d'une seconde.

— Bien, mon ami. Je me demandais si vous vous souveniez de ce menu détail. À propos, j'ai été réveillé par ce qui m'a semblé la chute de quelque objet lourd contre ma porte. Pourriez-vous me dire d'où provenait ce bruit ?

L'homme le regarda fixement.

— Il n'y avait rien, monsieur, absolument rien.

— En ce cas, j'ai dû être le jouet d'un cauchemar, conclut Poirot négligemment.

— A moins, observa M. Bouc, que ce bruit ne se soit produit dans le compartiment voisin du vôtre.

Poirot ne releva point cette suggestion. Peut-être préférait-il s'en abstenir devant le conducteur du wagon-lit.

— Passons à un autre sujet. Supposons qu'un assassin soit monté dans le train. Aurait-il pu s'échapper une fois le crime commis ?

Pierre Michel répondit d'un signe de tête négatif.

— A-t-il pu se cacher quelque part ?

— Renoncez à cette idée, mon cher ami, lui dit M. Bouc. On a fouillé partout.

— De plus, ajouta l'employé, nul me peut entrer dans le wagon-lit ou en sortir sans que je le voie.

— Quelle était la dernière gare ?

— Vincovci.

— Quelle heure était-il alors ?

— Normalement, le train devait quitter cette gare à 11 h 58. Mais, en raison du mauvais temps, nous avions vingt minutes de retard.

— Quelqu'un aurait-il pu venir d'un des autres wagons du train ?

— Non, monsieur. Après le dîner, la porte de séparation entre les wagons-lits et les autres voitures est fermée à clef.

— Etes-vous descendu du train à Vincovci, Michel ?

— Oui, monsieur. Comme d'habitude, je suis descendu sur le quai et je suis resté auprès du marche-pied. Les autres conducteurs ont fait de même.

— Et la porte en avant… près du wagon-restaurant ?

— Elle est toujours fermée en dedans.

— Pour l'instant, elle ne l'est pas.

Le conducteur parut surpris, puis son visage s'éclaira.

— Sans doute un des voyageurs l'a ouverte pour jeter un coup d'œil sur la neige.

— Probablement, acquiesça Poirot.

L'air pensif, le détective tapota sur la table pendant un moment.

— Monsieur a-t-il quelque chose à me reprocher ? demanda le conducteur avec inquiétude.

Poirot lui adressa un sourire bienveillant.

— Vous n'avez pas eu de chance, mon ami. Ah ! encore une petite chose qui me vient à l'esprit. Vous disiez qu'un autre voyageur a sonné au moment où vous frappiez à la porte de Mr. Ratchett. Moi aussi, je l'ai entendu. Qui était-ce ?

— C'était Mme la princesse Dragomiroff. Elle voulait sa femme de chambre.

— Et vous avez appelé celle-ci ?

— Oui, monsieur.

Poirot examina le plan étalé devant lui.

— Cela suffit pour l'instant, dit-il au conducteur.

— Bien, monsieur.

L'employé regarda M. Bouc.

— Ne vous alarmez pas, Michel, je ne vois aucune négligence de votre part.

Avec soulagement, Pierre Michel quitta le wagon-restaurant.

II

L'NTERROGATOIRE DU SECRÉTAIRE

Pendant une minute ou deux, Poirot demeura plongé dans ses pensées.

— Il serait bon, dit-il enfin, que nous revoyions Mr. MacQueen.

— Eh bien, comment va l'enquête ? demanda celui-ci.

— Pas trop mal. Depuis notre dernière entrevue, j'ai appris l'identité de Mr. Ratchett.

Hector MacQueen se pencha en avant.

— Ah ?

— Ratchett, comme vous le soupçonniez, était un faux nom. Ratchett, *alias* Cassetti, le fameux voleur d'enfants… inculpé dans le rapt et l'assassinat de la petite Daisy Armstrong.

Le visage de MacQueen exprima le plus profond étonnement.

— Le bandit ! s'exclama-t-il.

— Vous ne vous en doutiez pas, monsieur MacQueen ?

— Non, monsieur ! Si je l'avais su, je me serais coupé la main droite plutôt que de travailler pour cet individu !

— Vous semblez très impressionné par cette révélation.

— J'ai mes raisons. Mon père, en sa qualité de procureur, était chargé de l'affaire. J'eus souvent l'occasion de voir Mrs. Armstrong… Une femme si jolie et si douce ! Sa douleur faisait peine à voir. Ah ! si jamais un homme méritait d'être tué, c'est bien Ratchett… Cassetti. Cet être ne méritait pas de vivre !

— Vous l'auriez vous-même supprimé sans remords ?

— Ma foi oui !…

Il s'interrompit et se mit à rougir.

— Il me semble que je m'accuse moi-même.

— Je serais plus tenté de vous soupçonner si la mort de votre patron vous affligeait de façon excessive.

— Je serais incapable d'en éprouver du regret.

Puis il ajouta :

— Si je ne suis pas trop indiscret, pourriez-vous me dire comment vous avez découvert l'identité de Cassetti ?

— Par un fragment de lettre trouvé dans son compartiment.

— Cependant… je veux dire… le vieux était vraiment bien imprudent de laisser traîner ses secrets.

— Cela dépend du point de vue où l'on se place, répliqua Poirot.

Déconcerté par cette observation, MacQueen scruta Poirot du regard.

— Mon devoir, continua Poirot, m'oblige à m'assurer des faits et gestes des personnes présentes dans le train. Je vous prie donc de ne point vous formaliser.

— Bien. Allez-y et donnez-moi l'occasion de défendre mon innocence.

— Inutile que je vous demande le numéro de votre compartiment. Je le connais pour y avoir passé une nuit avec vous, dit Poirot en souriant. C'est le compartiment de seconde classe 6 et 7 que vous occupez seul à présent.

— En effet.

— Monsieur MacQueen, voulez-vous me dire ce que vous avez fait la nuit dernière après avoir quitté le wagon-restaurant ?

— C'est très simple. Je suis retourné à mon compartiment. Je lus un peu et descendis sur le quai à Belgrade. Constatant qu'il faisait très froid, je remontai dans le train et parlai un moment avec une jeune Anglaise installée dans un compartiment voisin du mien. Ensuite, j'entrai en conversation avec l'Anglais, le colonel Arbuthnot. Je devais causer avec lui, ce me semble, quand vous êtes passé. Puis, ainsi que je vous l'ai déjà dit, je me rendis chez Mr. Ratchett qui me dicta quelques notes. Je le quittai en lui souhaitant une bonne nuit. Le colonel Arbuthnot se tenait toujours debout dans le couloir. Son compartiment étant transformé en couchette pour la nuit, je lui proposai de venir s'asseoir dans le mien. Je commandai de la bière et nous discutâmes politique. D'habitude, j'évite de me lier avec les Anglais – leur raideur m'agace – mais le colonel me plaît assez.

— Pourriez-vous me dire à quelle heure il vous a quitté ?

— Très tard… Pas loin de deux heures.

— Avez-vous remarqué l'arrêt du train ?

— Certes ! Cela nous a surpris. Nous avons regardé au-dehors et vu la neige épaisse, mais nous ne soupçonnions pas les conséquences.

— Qu'arriva-t-il lorsque le colonel sortit de votre compartiment ?

— Il rejoignit le sien et j'appelai l'employé pour qu'il fasse mon lit.

— Où étiez-vous pendant qu'il le faisait ?

— Je fumais une cigarette à la porte, dans le couloir.

— Et ensuite ?

— Ensuite je me couchai et dormis jusqu'au matin.

— Etes-vous descendu du train à un moment quelconque de la soirée ?

— Arbuthnot et moi sommes descendus à… Quel est le nom de cette gare ?… À Vincovci, pour nous dégourdir les jambes. Mais il

faisait un froid terrible et nous remontâmes presque aussitôt.

— Par quelle porte êtes-vous descendus sur le quai ?

— Par la porte de plate-forme, la plus proche de mon compartiment.

— Celle qui se trouve près du wagon-restaurant ?

— Oui.

— Vous rappelez-vous si elle était fermée au loquet de sûreté ?

MacQueen réfléchit avant de répondre.

— Oui, je m'en souviens, une sorte de levier de fer était rabattu. C'est cela que vous voulez dire ?

— Oui. L'avez-vous refermé une fois de retour dans le train ?

— Ma foi, non. Je suis monté le dernier et je n'ai aucune souvenance de l'avoir fait.

Poirot ajouta :

— Pendant que vous et le colonel Arbuthnot causiez dans votre compartiment, la porte du couloir était-elle ouverte ?

— Oui.

— Pourriez-vous me dire si vous avez vu quelqu'un passer dans le couloir, depuis le départ de Vincovci jusqu'au moment où vous vous êtes séparés pour la nuit ?

MacQueen fronça les sourcils.

— Il me semble que le conducteur a passé une fois, venant du côté du restaurant, et une femme a longé le couloir dans la direction opposée.

— Qui était cette femme ?

— Je ne sais pas. Je n'y ai point prêté attention. À ce moment, nous discutions assez sérieusement et je n'ai vu qu'un éclair de soie rouge filer devant la porte.

— Elle allait sans doute au lavabo ?

— Je le suppose.

— Vous l'avez vue revenir ?

— Ma foi, elle a dû passer, mais je ne l'ai pas remarquée.

— Encore une petite question. Fumez-vous la pipe, monsieur MacQueen ?

— Non, monsieur, pas la pipe.

Poirot fit une pause.

— C'est tout pour l'instant. Je voudrais maintenant voir le valet de chambre de Mr. Ratchett. À propos, est-ce que d'ordinaire vous voyagiez tous les deux en wagon-lit de seconde classe ?

— Lui, oui, mais d'habitude, je prenais un wagon-lit de première… si possible communiquant avec celui de Mr. Ratchett. Il mettait la plus grosse partie de ses bagages dans mon compartiment et pouvait y venir quand il lui plaisait de m'avoir sous la main. Cette fois-ci, tous les compartiments de première étaient déjà retenus, sauf

le sien.

— Je comprends. Merci, monsieur MacQueen.

III

L'NTERROGATOIRE DU VALET DE CHAMBRE

À l'Américain succéda l'Anglais au visage inexpressif que Poirot avait remarqué la veille. Il restait debout. Le détective lui fit signe de s'asseoir.

— Vous êtes, me dit-on, le valet de chambre de Mr. Ratchett ?

— Oui, monsieur.

— Comment vous appelez-vous ?

— Edouard Henry Masterman.

— Votre âge ?

— Trente-neuf ans.

— Votre domicile ?

— 21, Friar Street, Clerkenwell.

— Vous savez que votre maître a été assassiné ?

— Oui, monsieur. Quel crime horrible !

— Voulez-vous me dire à quelle heure vous avez vu Mr. Ratchett pour la dernière fois ?

Le serviteur réfléchit.

— Il devait être neuf heures, hier soir. Racontez-moi ce qui s'est passé à ce moment. Comme à l'ordinaire, je suis allé auprès de lui pour mon service.

— Qu'aviez-vous à faire exactement ?

— Plier ou accrocher ses vêtements, mettre son dentier dans l'eau, voir s'il ne lui manquait rien pour la nuit.

— N'avez-vous rien remarqué d'anormal dans ses manières ?

— Je crois, monsieur, qu'il était tourmenté.

— Tourmenté… à quel sujet ?

— A propos d'une lettre qu'il venait de lire. Il me demanda si je l'avais moi-même déposée dans son compartiment. Je lui répondis négativement, mais il ne fit que pester et critiquer tout ce que je faisais.

— Agissait-il ainsi d'ordinaire ?

— Oh ! non, monsieur, il se mettait rarement en colère… Il fallait qu'il eût un motif sérieux pour se montrer aussi irritable.

— Votre maître usait-il parfois de narcotiques ?

Le docteur Constantine se pencha légèrement en avant.

— En voyage, toujours, monsieur. Il ne pouvait dormir autrement.

— Savez-vous quel médicament il avait coutume de prendre ?

— Je ne pourrais le dire, monsieur. Sur l'étiquette de la bouteille il y avait écrit tout simplement : *Narcotique à prendre le soir en se couchant.*

— En a-t-il absorbé hier soir ?

— Oui, monsieur. J'en ai versé dans un verre que j'ai posé sur la table de toilette.

— Il ne l'a pas bu devant vous ?

— Non, monsieur.

— Que se passa-t-il ensuite ?

— J'ai demandé si monsieur ne désirait plus rien et à quelle heure il fallait appeler monsieur le lendemain matin. Il m'a répondu de ne point le déranger avant qu'il sonne.

— Etait-ce dans ses habitudes ?

— Oui, monsieur. Le matin, en général, il sonnait et me faisait appeler par le contrôleur lorsqu'il s'apprêtait à se lever.

— Se levait-il tôt ou tard ?

— Selon son humeur, il se levait pour le petit déjeuner ou attendait l'heure du lunch.

— Vous n'avez pas été surpris de voir la matinée s'écouler sans que votre maître vous eût demandé ?

— Non, monsieur.

— Mr. Ratchett avait-il des ennemis ?

— Oui, répondit l'homme d'un ton calme.

— Comment le savez-vous ?

— Je l'ai entendu parler de certaines lettres avec Mr. MacQueen.

— Aimiez-vous votre maître, monsieur Masterman ?

Le visage du serviteur devint plus impénétrable que jamais.

— Votre question m'embarrasse, monsieur. Mr. Ratchett était un maître très généreux.

— Mais vous n'éprouviez pour lui aucune affection ?

— J'avoue, monsieur, que je ne nourris guère de sympathie envers les Américains.

— Avez-vous été en Amérique ?

— Non, monsieur.

— Vous souvenez-vous d'avoir lu dans les journaux le vol du bébé Armstrong ?

Une légère rougeur colora les joues de Masterman.

— Certainement, monsieur. Il s'agissait d'une petite fille enlevée par des bandits, n'est-ce pas ?

— Saviez-vous que votre maître, Mr. Ratchett, était le chef de ces bandits ?

— Non, monsieur. Est-ce possible ? Je ne puis le croire.

Pour la première fois, la voix du serviteur trahissait une certaine

émotion.

— C'est cependant la vérité. Voulez-vous me dire maintenant ce que vous avez fait hier soir après avoir quitté le compartiment de votre maître ? Une simple formalité !

— J'ai prévenu Mr. MacQueen que mon maître le demandait, puis je me suis rendu à mon propre compartiment pour lire.

— Quel est votre compartiment ?

— Le dernier de seconde classe… À côté du wagon-restaurant.

Poirot consulta son plan.

— Quelle couchette avez-vous ?

— Celle du bas, monsieur.

— Le numéro 4 ?

— Oui, monsieur.

— Y a-t-il quelqu'un avec vous dans le compartiment ?

— Oui, monsieur, un grand Italien.

— Parle-t-il anglais ?

— Un anglais plutôt bizarre, répondit Masterman d'un ton légèrement méprisant. Il a séjourné en Amérique… à Chicago… à ce que j'ai compris.

— Parliez-vous beaucoup ensemble ?

— Non, monsieur. Je préfère lire.

Poirot sourit. Il voyait la scène : le gros Italien bavard et l'Anglais correct et taciturne.

— Puis-je savoir ce que vous lisiez ?

— Pour le moment, je lis *Le Captif de l'amour,* par Mrs. Arabella Richardson.

— Un roman passionnant ?

— Je trouve l'histoire très intéressante, monsieur.

— Bien. Continuons. Vous retournez à votre compartiment et vous vous plongez dans *Le Captif de l'amour*. Jusqu'à quand ?

— Vers dix heures et demie, monsieur, l'Italien désirant se coucher, le conducteur est venu faire les lits.

— Alors, vous vous êtes couché et vous avez dormi ?

— Je me mis au lit mais je ne dormis point.

— Pourquoi ?

— Je souffrais d'un mal de dents.

— Ah ! là ! là !… que ça fait mal.

— Très mal, monsieur.

— Qu'avez-vous pris pour calmer votre douleur ?

— J'ai mis un peu d'essence de girofle sur ma dent, cela m'a un peu soulagé, mais impossible de fermer l'œil. Alors, j'ai allumé la lampe à la tête de ma couchette et j'ai repris mon livre… pour essayer d'oublier mon mal.

— N'avez-vous pas dormi de toute la nuit ?

— Si, monsieur, je me suis assoupi vers quatre heures du matin.

— Et votre compagnon ?

— L'Italien ? Oh ! il a ronflé sitôt couché.

— Il n'est pas sorti du compartiment pendant la nuit ?

— Non, monsieur.

— Et vous ?

— Moi non plus, monsieur.

— Avez-vous entendu quelque chose pendant la nuit ?

— Rien d'extraordinaire. Le train était arrêté, tout était calme.

Après un instant de réflexion, Poirot conclut :

— Je ne vois pas d'autre question à vous poser. Vous ne pouvez guère nous éclairer sur cette tragédie.

— Je le regrette infiniment, monsieur.

— Autant que vous avez pu vous en rendre compte, existait-il un dissentiment entre votre maître et Mr. MacQueen ?

— Non, monsieur. Mr. MacQueen est un jeune homme d'excellent caractère.

— Au service de qui étiez-vous avant de remplir votre emploi auprès de Mr. Ratchett ?

— Chez Sir Thomas Tomlinson, à Grosvenor Square.

— Pourquoi l'avez-vous quitté ?

— Il partait pour l'Afrique, monsieur, et n'avait plus besoin de mes services. Mais je suis certain qu'il vous fournira de bons renseignements sur mon compte. Je suis resté chez lui pendant des années.

— Et depuis combien de temps étiez-vous au service de Mr. Ratchett ?

— Un peu plus de neuf mois, monsieur.

— Merci, Masterman. Dites-moi, fumez-vous la pipe ?

— Non, monsieur, je ne fume que la cigarette.

— Merci, c'est tout ce que je désirais savoir.

Poirot le congédia d'un signe de tête.

Le valet de chambre hésita.

— Excusez-moi, monsieur, mais la vieille dame américaine est dans un état de nervosité effrayant. Elle prétend savoir ce qui s'est passé cette nuit.

— En ce cas, je voudrais la voir tout de suite, dit Poirot en souriant.

— Voulez-vous que je lui dise de venir ici ? Depuis longtemps elle réclame à cor et à cri une entrevue avec un représentant de l'autorité. Le conducteur ne parvient pas à calmer son impatience.

— Envoyez-la ici, mon ami. Nous allons recueillir sa déposition.

IV

LE TÉMOIGNAGE DE LA DAME AMÉRICAINE

Madame Hubbard pénétra dans le wagon-restaurant dans un tel état de surexcitation qu'elle articula péniblement ces mots :

— Répondez-moi. Qui parmi vous représente l'autorité ? J'ai une très importante déclaration à formuler, mais je ne parlerai que devant la personne compétente. Si ces messieurs…

Son regard hésita entre les trois hommes. Poirot se pencha en avant.

— Racontez-moi tout, madame. Mais auparavant, prenez la peine de vous asseoir.

Mrs. Hubbard s'affaissa lourdement sur le siège en face de Poirot.

— Voici ce que je voulais dire. Un crime a été commis dans le train, hier soir… et l'assassin se cachait dans mon compartiment.

Elle fit une pause dramatique.

— Vous en êtes bien sûre, madame ?

— Si j'en suis sûre ? Quelle idée ! Je sais ce que je dis ! Vous allez connaître tous les détails. Je venais de me mettre au lit et je m'étais endormie, quand soudain je m'éveillai. Il faisait noir, mais je sentais la présence d'un homme dans mon compartiment. La peur m'étreignait la gorge. Clouée sur place, je songeais : « Mon Dieu, on va me tuer ! » Impossible de vous décrire ma terreur. Dans les journaux, on lit tant de drames qui se passent dans ces maudits trains ! Je me disais en moi-même : « En tout cas, il n'aura pas mes bijoux. » Je les avais, en effet, cachés dans un bas et fourrés sous mon oreiller, ce qui n'est guère confortable, mais enfin… Pour en revenir à l'assassin… voyons, où en étais-je donc ?

— Vous croyiez qu'il y avait un homme dans votre compartiment.

— Ah ! oui. Alors je fermai les yeux et réfléchis à ce que je devais faire, et je me dis : « Par bonheur, ma fille ne se doute pas de ce qui m'arrive. » Bientôt je recouvrai mes esprits et je pressai le bouton d'appel. J'avais beau sonner, on ne répondait pas. Le cœur faillit me manquer. Je commençais à imaginer que des bandits avaient assassiné tout le monde dans le train arrêté en cours de route. Cette immobilité et ce silence mortels devenaient trop angoissants. Je continuai à presser le bouton. Oh ! quel soulagement j'éprouvai en

entendant des pas dans le couloir. On frappe à ma porte. Je crie : « Entrez ! » et je fais de la lumière. Croyez-moi si vous le voulez, il n'y avait plus personne dans mon compartiment ! La voix de Mrs. Hubbard prenait des accents tragiques.

— Que se passa-t-il ensuite, madame ?

— Je rapportai au conducteur ce qui venait de se passer et il ne voulut point me croire. Sans doute s'imaginait-il que j'avais rêvé. Je lui demandai de fouiller sous la banquette. Il me fit alors remarquer qu'un homme ne pouvait se fourrer là-dessous. L'assassin était parti, évidemment ; néanmoins, quelqu'un était venu dans mon compartiment et les paroles que me disait le conducteur pour me rassurer me rendaient folle. Je ne suis pas de ces femmes imaginatives, monsieur… je n'ai pas l'avantage de connaître votre nom.

— Poirot, madame. Je vous présente M. Bouc, un directeur de la Compagnie, et le docteur Constantine.

— Enchantée de faire votre connaissance, murmura Mrs. Hubbard d'un air distrait.

Puis elle se replongea dans son récit :

— Je dois cependant vous avouer que je me suis bien trompée. Je m'étais fourré dans la tête que c'était l'homme du compartiment voisin… le malheureux assassiné. Je priai le conducteur de vérifier la porte de communication ; naturellement, elle n'était pas verrouillée. Le conducteur la ferma au verrou et lorsqu'il s'en alla, je me levai et appuyai une valise contre la porte pour plus de sûreté.

— Quelle heure était-il, madame ?

— Je ne sais pas. J'étais trop bouleversée pour m'occuper de ce détail.

— Et à présent, quelle est votre opinion ?

— L'homme qui a passé dans mon compartiment est l'assassin. Cela saute aux yeux.

— Alors, vous croyez qu'il se rendait dans le compartiment voisin ?

— Je l'ignore, je fermais les yeux de frayeur.

— Peut-être est-il sorti dans le couloir ?

— Que sais-je ? Je vous dis que je fermais les yeux.

Mrs. Hubbard poussa un profond soupir.

— Dieu, que j'ai eu peur ! Si seulement ma fille savait…

— Ne pensez-vous pas, madame, que ce bruit entendu par vous venait de l'autre côté de la cloison ?… du compartiment où le meurtre a été commis ?

— Non, non, monsieur… hum ! monsieur Poirot. L'homme se trouvait chez moi… et je vous en apporte la preuve ici.

Triomphante, elle brandit son sac à main et l'ouvrit.

Elle en tira tour à tour deux grands mouchoirs propres, une

paire de lunettes à monture d'écaille, un tube d'aspirine, un flacon de sels Glauber, une bonbonnière, un trousseau de clefs, une paire de ciseaux, un carnet de chèques de l'American-Express, la photographie d'un enfant à la physionomie très banale, quelques lettres, cinq colliers de fausses perles orientales et enfin un petit objet de métal… un bouton.

— Voyez-vous ce bouton ? Il ne m'appartient nullement. Je l'ai trouvé ce matin en me levant.

Comme elle le déposait sur la table, M. Bouc se pencha et poussa un cri.

— Mais ce bouton appartient à la tunique d'un conducteur des wagons-lits !

— On peut trouver à cela une explication tout à fait naturelle, observa Poirot.

Il se tourna vers l'Américaine.

— Madame, ce bouton a pu se détacher de l'uniforme du conducteur pendant qu'il fouillait votre compartiment ou lorsqu'il faisait le lit, hier soir.

— Non, non. Ecoutez-moi bien. Hier soir, avant de m'endormir, je lisais un magazine. Au moment d'éteindre la lumière, je le posai sur une petite caisse debout devant la portière. Eh bien, ce matin, je découvris ce bouton sur le magazine. J'aimerais bien connaître votre avis là-dessus.

— Madame, j'appelle ce bouton une pièce accusatrice.

La réponse parut calmer la brave dame.

— Je ne puis souffrir qu'on doute de ma parole.

— Vous venez de nous fournir une déposition très intéressante, lui dit Poirot. Puis-je à mon tour vous poser certaines questions ?

— Je vous écoute.

— Comment m'expliquerez-vous, que, effrayée par ce Mr. Ratchett, vous n'ayez point songé à fermer au verrou la porte de communication entre vos deux compartiments ?

— Je l'avais fermée, répliqua aussitôt Mrs. Hubbard.

— Ah ?… vraiment ?

— Oui, ou plutôt voici : j'avais prié la Suédoise – une aimable personne – de voir si la porte était verrouillée, et elle m'a répondu par l'affirmative.

— N'auriez-vous pu vous en rendre compte par vous-même ?

— Non, j'étais au lit et mon sac à éponge était suspendu à la poignée de la porte.

— A quelle heure lui avez-vous demandé ce petit service ?

— Attendez… Entre dix heures et demie et onze heures moins le quart. Elle était entrée pour savoir si j'avais de l'aspirine. Je lui ai dit de prendre mon tube dans ma valise.

— A ce moment-là, vous étiez couchée ?

— Oui.

Soudain Mrs. Hubbard éclata de rire.

— La pauvre femme !… Elle était dans un état ! figurez-vous qu'elle avait ouvert, par erreur, la porte de l'autre compartiment.

— La porte de Mr. Ratchett ?

— Oui. Vous savez comme il est facile de se tromper quand toutes les portes du couloir sont fermées. Il paraît que le monsieur a été mécontent et même a prononcé des paroles impolies. La pauvre demoiselle était fort ennuyée de sa méprise : « Oh ! je me suis trompée, me dit-elle. J'en suis toute honteuse ! »

— N'avez-vous pas ensuite perçu de bruit dans le compartiment de Mr. Ratchett ? demanda Poirot.

— Eh bien… pas précisément.

— Qu'entendez-vous par là ?

— C'est-à-dire… qu'il ronflait.

— Ah ! il ronflait.

— Terriblement. Son ronflement m'a tenue éveillée presque toute la nuit précédente.

— Et il n'a plus ronflé après le passage, dans votre compartiment, de l'autre homme qui vous a causé une si grande frayeur ?

— Voyons, monsieur Poirot… puisqu'il était mort.

— C'est fichtre vrai ! acquiesça Poirot, dites-moi, madame Hubbard, vous rappelez-vous le vol du bébé Armstrong ?

— Sûrement, et le coupable est encore en liberté. Ah ! celui-là ! Si jamais je le tenais…

— Eh bien, madame, il est mort… la nuit dernière…

— Comment ? Est-ce possible ?

Dans son émotion, Mme Hubbard se souleva à demi sur son siège.

— Parfaitement. Ratchett était le chef de bande.

— Qui l'aurait cru ? Je vais tout de suite écrire cela à ma fille. Ne vous ai-je pas dit hier que j'avais peur de cet homme ? Avais-je raison de m'en méfier, hein ?

— Connaissez-vous la famille Armstrong, madame ?

— Non. Ces gens-là ne fréquentaient qu'un cercle restreint d'amis. Mais, au dire de tout le monde, Mrs. Armstrong était une charmante personne, adorée de son mari.

— Madame Hubbard, votre déposition possède à nos yeux une grande valeur. Ayez maintenant l'obligeance de nous donner vos noms et prénoms.

— Très volontiers : Caroline Martha Hubbard.

— Tenez. Inscrivez ici votre adresse.

Mrs. Hubbard se conforma au désir de Poirot, sans cesser de parler.

— Je ne puis en croire mes oreilles. Cassetti… dans ce train ! La mine de cet individu ne me disait rien qui vaille, n'est-ce pas, monsieur Poirot ?

— En effet, madame. À propos, avez-vous un peignoir rouge ?

— Voilà une drôle de question ! Ma foi, non, j'ai emporté deux robes de chambre : une rose, en flanelle très chaude, pour le bateau, et une autre en soie violette, un cadeau de ma fille. Mais pourquoi vous inquiétez-vous de la couleur de ma robe de chambre ?

— Voici, madame : une personne portant un vêtement de soie rouge a pénétré, hier soir, dans votre compartiment ou dans celui de Mr. Ratchett. Ainsi que vous le disiez tout à l'heure, lorsque toutes les portes sont fermées, on commet facilement une erreur.

— Aucune robe de chambre rouge n'est entrée hier soir dans mon compartiment.

— En ce cas, c'était chez Mr. Ratchett.

Mrs. Hubbard pinça les lèvres en une moue dédaigneuse.

Poirot s'inclina vers elle.

— Vous avez entendu une voix de femme de l'autre côté de la cloison ?

— Comment l'avez-vous deviné ? Après tout, si vous tenez tant à le savoir… eh bien, oui, je l'ai entendue.

— Pourtant tout à l'heure, lorsque je vous ai interrogée à ce sujet, vous m'avez parlé seulement des ronflements de Mr. Ratchett.

— C'est la vérité. Mr. Ratchett a ronflé une partie de la nuit.

— Mais une femme a parlé. À quelle heure ?

— Je ne saurais le dire. À un certain moment, je me suis éveillée. Une femme bavardait à côté.

— Etait-ce avant ou après la frayeur que vous a causée l'intrusion d'un individu dans votre compartiment ?

— Je vous répondrai comme tout à l'heure : comment cet homme aurait-il conversé avec une femme, s'il était mort ?

— Excusez-moi. Vous devez me juger bien stupide, n'est-ce pas, madame ?

— Je crois plutôt que vous embrouillez les faits à plaisir. Mais je n'en reviens pas de ce monstre de Cassetti ! Que va dire ma fille…

Poirot parvint adroitement à faire remettre par la bavarde, dans son sac à main, les objets qu'elle en avait retirés, puis il la reconduisit à la porte.

Au dernier moment, il lui dit :

— Madame, vous avez laissé tomber votre mouchoir ! Mrs. Hubbard examina le chiffon de batiste qu'il lui tendait.

— Il ne m'appartient pas, monsieur Poirot. Voici le mien.

— Pardon. Je croyais… comme il porte l'initiale « H »…

— Curieuse coïncidence, en effet, mais les miens sont marqués C.M.H. et me paraissent beaucoup plus pratiques que les colifichets coûteux achetés à Paris. À quoi sert un mouchoir pareil ?

Aucun des trois hommes ne trouvant une réponse à cette question, Mrs. Hubbard sortit, l'air triomphant.

V

L'INTERROGATOIRE DE LA SUÉDOISE

M. Bouc tenait dans la main le bouton abandonné par Mrs. Hubbard.

— C'est à n'y rien comprendre, déclara le directeur de la Compagnie. Pierre Michel serait-il impliqué dans cette affaire ? Qu'en pensez-vous, mon cher ami ? demanda-t-il à Poirot.

— Ce bouton tendrait à le faire supposer. Pour le moment, voyons la dame suédoise. Nous discuterons ensuite le témoignage de l'Américaine.

Il chercha dans la pile de passeports :

— Voici : Greta Ohlsson, quarante-neuf ans.

M. Bouc donna des instructions au maître d'hôtel et bientôt la dame au chignon jaunâtre et au profil de mouton entra. De ses yeux myopes, elle regarda Poirot à travers ses lunettes, mais elle paraissait très calme.

Elle comprenait et parlait le français : la conversation s'engagea dans cette langue. Poirot lui posa d'abord des questions dont il connaissait déjà les réponses : son nom, son âge et son domicile. Puis il s'enquit de sa situation.

Elle remplissait les fonctions de directrice d'hôpital dans une mission près de Stamboul. Elle possédait ses diplômes d'infirmière.

— Vous êtes sans doute, mademoiselle, au courant du drame de cette nuit ?

— Oui, monsieur. C'est épouvantable… Et la dame américaine me dit que le meurtrier se trouvait dans sa chambre avant de commettre son crime.

— Il paraît, mademoiselle, que vous êtes la dernière à avoir vu la victime de son vivant.

— Cela se peut. J'ai ouvert par méprise la porte de son compartiment. À ma profonde confusion d'ailleurs.

— Vous l'avez donc vu ?

— Oui, il lisait un livre. Après m'être excusée, j'ai refermé la porte.

— Vous a-t-il adressé la parole ?

— Il s'est mis à rire en disant quelques mots malsonnants… je n'ai pas tout à fait saisi le sens.

Poirot passa à un autre sujet.

— Que fîtes-vous ensuite, mademoiselle ?

— Je me rendis auprès de Mrs. Hubbard pour la prier de me donner un cachet d'aspirine.

— Vous demanda-t-elle si la porte entre son compartiment et celui de Mr. Ratchett était fermée au verrou ?

— Oui.

— L'était-elle réellement ?

— Oui, monsieur.

— Et ensuite ?

— Ensuite, je rentrai dans mon compartiment, j'avalai le cachet d'aspirine et m'étendis sur ma couchette.

— Quelle heure était-il alors ?

— Lorsque je me couchai, il était onze heures moins cinq ; j'ai regardé ma montre avant de la remonter.

— Vous êtes-vous endormie tout de suite ?

— Non. Mon mal de tête se calmait un peu, mais je demeurai longtemps éveillée.

— Le train était-il arrêté avant que vous vous endormiez ?

— Je ne crois pas. Il me semble que nous venions de quitter une gare au moment où je commençais à m'assoupir.

— Sans doute à Vincovci. Maintenant, mademoiselle, votre compartiment est-il bien celui-ci ? lui demanda Poirot, indiquant une des cases du plan.

— Oui, monsieur.

— La couchette du bas, ou celle du haut ?

— Celle du bas, le numéro 10.

— Avez-vous une autre personne avec vous ?

— Oui, une jeune Anglaise, extrêmement gentille et aimable, qui vient de Bagdad.

— Après que le train eut quitté la gare de Vincovci, s'est-elle absentée du compartiment ?

— Non, j'en suis certaine.

— Comment pouvez-vous l'affirmer puisque vous dormiez ?

— J'ai le sommeil si léger que je m'éveille au moindre bruit. Si elle était descendue de sa couchette, je me serais sûrement éveillée.

— Vous-même, vous êtes-vous éloignée du compartiment ?

— Pas avant ce matin.

— Portiez-vous un peignoir de soie rouge ?

— Non, monsieur.

— Et la jeune Anglaise qui est avec vous, Miss Debenham, de quelle couleur est sa robe de chambre ?

— C'est une sorte *d'abba* mauve pâle achetée en Orient.

Poirot lui demanda ensuite d'un ton bienveillant :

— Pourquoi entreprenez-vous ce voyage ? Vous allez en

vacances ?

— Oui, je compte les passer en Suède, mais je dois m'arrêter une semaine chez ma sœur, à Lausanne.

— Voulez-vous avoir l'obligeance d'écrire le nom et l'adresse de votre sœur ?

— Avec plaisir.

Elle prit le papier et le crayon que lui tendait Poirot et écrivit.

— Connaissez-vous les Etats-Unis, mademoiselle ?

— Non. Une fois, j'ai bien failli accompagner un infirme en Amérique. Par malheur, ce projet a été annulé au dernier moment. Quel dommage ! Les Américains sont si bons et si généreux ! Ils donnent à profusion aux écoles et aux hôpitaux. En outre, ils sont si pratiques !

— Vous souvenez-vous de l'affaire Armstrong ?

— Non, de quoi s'agissait-il ?

Poirot exposa en quelques mots le rapt et la mort de l'enfant. Greta Ohlsson fut indignée, son chignon jaune pâle lui-même tressaillit.

— L'existence de tels monstres ébranle votre foi ! La pauvre mère ! Mon cœur se brise en pensant à la douleur de cette femme.

La brave Suédoise s'en alla, le visage rouge et les yeux embués de larmes.

La main de Poirot se mit à courir sur une feuille de papier.

— Qu'écrivez-vous là, cher ami ? demanda M. Bouc.

— Mon cher, j'établis une petite table des faits par ordre chronologique.

Ayant terminé, il passa le papier à M. Bouc.

— Le train quitte Belgrade. Vendredi 9 h 45.

— Le valet de chambre sort du compartiment de Ratchett après avoir préparé un narcotique. Vendredi 10 h 40.

— MacQueen quitte Ratchett. Vendredi 10 h 41.

— Greta Ohlsson voit Ratchett (vu vivant pour la dernière fois). Il était éveillé et lisait au lit. Vendredi 10 h 40.

— Le train s'immobilise à la gare de Vincovci (retard). Mardi 1 h 10.

— Le train est bloqué par la neige. Mardi 3 h 30.

— La sonnette de Ratchett retentit. Le conducteur se présente. Ratchett répond : « Ce n'est rien. Je me suis trompé. » Mardi 3 h 37.

— Mrs. Hubbard, se figurant qu'il y a un homme dans son compartiment, sonne le conducteur. Mardi 5 h 17.

Bouc approuva d'un signe de tête.

— Cela me paraît très clair.

— Rien ne vous chiffonné là-dedans ?

— Non, je trouve ce tableau des plus ingénieux et des plus clairs, et il semblerait que l'on pût affirmer que le crime a été commis à 1 h 15. La montré du mort arrêtée à cette heure-là et le témoignage de Mrs. Hubbard le prouvent. Je parierais que le meurtrier est ce grand Italien qui vient d'Amérique… de Chicago. Souvenez-vous que l'Italien se sert de préférence d'un couteau et ne se contente pas de frapper une seule fois.

— C'est ma foi vrai.

— Sans l'ombre d'un doute, voici la solution du mystère. Cet Italien et Ratchett *alias* Cassetti font partie de la même bande. D'une manière quelconque Ratchett trahit ses complices. L'italien retrouve sa piste et lui envoie d'abord des lettres de menaces. Enfin, il se venge de façon sanglante. L'affaire est très simple.

Poirot hocha la tête.

— Je crains qu'elle ne soit plus compliquée que vous ne le supposez, murmura-t-il.

— Quant à moi, je suis convaincu de ce que j'avance, déclara M. Bouc, de plus en plus entiché de son hypothèse.

— Souvenez-vous que dans le même compartiment se trouvait le valet de chambre de Ratchett, tenu longtemps éveillé par un mal de dents, et qui jure que l'Italien n'a pas bougé.

— Voilà le point difficile.

Poirot cligna de l'œil.

— Autrement dit, le mal de dents du serviteur de Mr. Ratchett constitue une circonstance fâcheuse pour votre supposition et extrêmement heureuse pour notre ami l'Italien.

— Tout finira par s'expliquer, dit M. Bouc d'un air magnanime.

Poirot secoua de nouveau la tête et murmura :

— Non, je ne crois pas que ce soit aussi simple que cela !

VI

LA DÉPOSITION DE LA PRINCESSE RUSSE

— Voyons ce que va nous répondre Pierre Michel au sujet de ce bouton, dit Poirot.

Le conducteur des wagons-lits, rappelé devant les enquêteurs, regarda les trois hommes d'un air interrogateur.

M. Bouc s'éclaircit la voix.

— Michel, dit-il, ce bouton de votre tunique a été trouvé dans le compartiment de la dame américaine. Veuillez nous expliquer cette coïncidence.

Machinalement, le conducteur porta sa main à son uniforme.

— Je n'ai perdu aucun bouton, monsieur. Il y a certainement erreur.

— Cela semble bizarre, en effet.

— Je n'y comprends rien moi-même, monsieur.

L'homme paraissait étonné, mais nullement inquiet.

— Etant donné les circonstances, ajouta M. Bouc, on peut affirmer sans crainte de se tromper, que ce bouton est tombé des vêtements de l'homme qui se trouvait hier soir chez Mrs. Hubbard lorsque cette personne a sonné.

— Mais, monsieur, il n'y avait personne dans le compartiment de cette dame. C'est pure imagination.

— Non, Michel. L'assassin de Mr. Ratchett a passé par là et a laissé tomber ce bouton.

L'employé, saisissant nettement le sens des paroles de M. Bouc, fut en proie à une violente agitation.

— C'est faux, monsieur, c'est faux ! Vous m'accusez de meurtre. Moi ? Je suis innocent ! Pourquoi aurais-je tué ce monsieur que je ne connaissais ni d'Eve ni d'Adam.

— Où étiez-vous lorsque Mrs. Hubbard a sonné ?

— Je vous le répète, dans l'autre voiture, en train de causer avec mon collègue.

— Nous allons l'envoyer chercher.

— Je vous en prie, monsieur, faites-le venir.

On appela le conducteur de la seconde voiture, qui confirma sans hésiter la déclaration de Pierre Michel et ajouta que le conducteur du wagon-lit de Bucarest se trouvait également avec eux. Tous trois s'étaient entretenus du retard causé par la neige. Ils

parlaient depuis une dizaine de minutes quand Michel crut entendre un coup de sonnette. Lorsqu'il ouvrit les portes de communication entre les deux voitures, tous trois entendirent distinctement la sonnerie. Michel se précipita pour y répondre.

— Vous constatez que ce n'est pas moi le coupable, monsieur ! s'écria Michel.

— Alors, expliquez-nous la présence de ce bouton dans le compartiment de Mrs. Hubbard.

— J'y renonce, monsieur. Pour moi, c'est un mystère. Il ne manque aucun bouton à mon uniforme.

Les deux autres conducteurs firent la même déclaration et ajoutèrent qu'à aucun moment de la nuit ils n'avaient pénétré dans le compartiment de Mrs. Hubbard.

— Calmez-vous, Michel, dit M. Bouc, et répondez encore à une question : en vous rendant à l'appel de Mrs. Hubbard, n'avez-vous pas rencontré quelqu'un dans le couloir ?

— Non, monsieur.

— N'avez-vous vu personne qui allait vers l'autre extrémité du wagon ?

— Non, monsieur.

— Bizarre…

— Pas tant que cela, mon ami, observa Poirot. Il s'agit d'une question de minutes. Mrs. Hubbard se réveille et découvre la présence d'un individu dans son compartiment. Pendant une minute ou deux, paralysée par la terreur, elle ferme les yeux. L'homme se faufile alors dans le couloir. La dame sonne pour appeler le conducteur, mais celui-ci n'arrive qu'au troisième ou quatrième coup de sonnette. À mon avis, c'était plus de temps qu'il n'en fallait…

— Pour quoi faire, mon cher, pour quoi faire ? Ne perdez pas de vue que d'épais tas de neige bloquent le train et s'amoncellent de chaque côté du wagon.

— Il restait à nos mystérieux assassins deux autres ressources : se réfugier dans un des lavabos ou disparaître dans un des compartiments.

— Mais tous étaient occupés.

— Précisément.

— Vous insinuez que l'assassin aurait simplement regagné son propre compartiment ?

— C'est cela même.

— Possible, murmura M. Bouc. Pendant les dix minutes d'absence du conducteur, le meurtrier quitte son compartiment, entre chez Ratchett, le tue, ferme la porte au verrou et met la chaînette de sûreté à l'intérieur, sort par le compartiment de Mrs. Hubbard et réintègre son compartiment en toute sécurité avant l'apparition du

conducteur.

— Pour moi, les faits ne se sont pas passés de façon aussi simple, mon cher. Votre ami le docteur vous dira ce qu'il en pense.

D'un geste, M. Bouc congédia les trois conducteurs.

— Il nous reste huit voyageurs à interviewer, dit Poirot. Cinq de première classe : la princesse Dragomiroff, le comte et la comtesse Andrenyi, le colonel Arbuthnot et Mr. Hardman ; trois voyageurs de seconde : Miss Debenham, Antonio Foscarelli et la femme de chambre, Fräulein Schmidt.

— Qui voulez-vous voir en premier lieu… l'Italien ?

— Vous y tenez à votre Italien ! Non, commençons plutôt par le dessus du panier. Madame la princesse consentira peut-être à nous sacrifier quelques instants de son temps précieux. Voulez-vous lui transmettre ce message, Michel ?

— Oui, monsieur, dit Michel, qui s'en allait à ce moment.

— Dites-lui que nous nous rendrons dans son compartiment si cela l'ennuie de venir jusqu'ici, ajouta M. Bouc.

La princesse Dragomiroff prit la peine de se déranger et, après un léger salut, s'assit devant Poirot.

Sa petite figure de crapaud paraissait encore plus jaune que la veille. Certes, la princesse était laide, mais tout comme le crapaud, elle possédait deux yeux magnifiques. Sombres et brillants comme deux diamants noirs, ces yeux reflétaient une énergie latente et une intelligence supérieure. De sa voix grave et courtoise, elle coupa court aux excuses cérémonieuses de M. Bouc.

— Inutile de vous excuser, messieurs. Un meurtre a été commis dans ce train, il est naturel que vous interrogiez tous les voyageurs. Pour ma part, je serai heureuse de vous fournir tous les éclaircissements possibles.

— Vous êtes on ne peut plus aimable, madame, lui dit Poirot.

— Mais non, je remplis simplement mon devoir. Que désirez-vous apprendre de moi ?

— D'abord, votre nom et votre adresse, madame. Peut-être préférez-vous les écrire vous-même ?

Poirot lui tendit une feuille de papier et un crayon, mais la princesse les repoussa.

— Inscrivez-les vous-même, monsieur. Cela n'a rien de compliqué : Natalia Dragomiroff, 17, avenue Kléber, Paris.

— Vous venez de Constantinople, madame ?

— Oui, j'y suis descendue à l'ambassade d'Autriche. Ma femme de chambre m'accompagne.

— Voudriez-vous avoir l'obligeance de me donner un bref aperçu de votre emploi du temps hier soir, à partir du dîner ?

— Volontiers. Ayant prié le conducteur de préparer mon lit pour

la nuit pendant que j'étais au wagon-restaurant, tout de suite après le dîner je me couchai et je lus jusqu'à onze heures. J'éteignis la lumière, mais une douleur rhumatismale me tint éveillée. Vers une heure moins le quart je fis appeler ma femme de chambre. Elle me massa et me fit la lecture à haute voix jusqu'à ce que je tombasse de sommeil. Je ne saurais préciser l'heure à laquelle elle me quitta. Il pouvait être une heure et demie, peut-être plus tard.

— Le train était donc arrêté ?

— Oui.

— Et vous n'avez rien entendu d'anormal, madame ?

— Non rien d'anormal.

— Quel est le nom de votre femme de chambre ?

— Hildegarde Schmidt.

— Est-elle depuis longtemps à votre service ?

— Quinze ans.

— Vous répondez de son honnêteté ?

— Absolument. Sa famille habite le pays de mon défunt mari, en Allemagne.

— Vous avez été en Amérique, ce me semble, madame ?

Le brusque changement de sujet fit sourciller la vieille dame.

— Oui, maintes fois.

— Au cours d'un de vos séjours là-bas, avez-vous fait la connaissance de la famille Armstrong… une famille éprouvée de façon tragique ?

— Vous parlez de mes meilleurs amis, dit la princesse frémissante d'émotion.

— Vous connaissez donc le colonel Armstrong ?

— Lui, moins, mais son épouse, Sonia Armstrong, était ma filleule. Une profonde amitié me liait à sa mère, la tragédienne Linda Arden… un vrai génie, une des plus grandes artistes du monde. Nulle ne l'égalera jamais dans le rôle de Lady Macbeth.

— Elle est morte ?

— Non, non, elle vit toujours, mais dans la solitude la plus complète. Sa santé fort délicate la tient clouée sur un sofa presque tout le temps.

— Il me semble qu'elle avait une seconde fille ?

— Oui, beaucoup plus jeune que Mrs. Armstrong.

— Vit-elle encore ?

— Certainement.

— Où habite-t-elle ?

La princesse arrêta sur Poirot un regard scrutateur.

— Pourquoi me posez-vous ces questions ? Ont-elles quelque rapport avec l'affaire qui vous occupe… l'assassinat commis dans ce train ?

— Oui, madame… plus ou moins directement : l'homme qui a été tué cette nuit était le voleur et le meurtrier de l'enfant de Mrs. Armstrong.

— Ah !

Les sourcils de la princesse Dragomiroff se rapprochèrent et elle se redressa davantage.

— Selon moi, ce crime est providentiel ! Excusez, je vous prie, ma franchise brutale.

— Je comprends vos sentiments, madame. Mais revenons à ma question. Vous n'y avez pas encore répondu. Où habite la seconde fille de Linda Arden, la cadette de Mrs. Armstrong ?

— Je ne saurais vous le dire. J'ai perdu tout contact avec la jeune génération. Il me semble qu'après son mariage avec un Anglais voilà quelques années, elle est allée vivre en Angleterre. Je ne me souviens même plus de son nom.

Elle fit une légère pause, puis :

— Désirez-vous me demander autre chose, messieurs ?

— Encore ceci, madame… un détail tout à fait personnel : la couleur de votre robe de chambre.

Elle leva les sourcils.

— Vous avez sans doute une raison pour vous en informer. Ma robe de chambre est en satin bleu.

— Voilà tout, madame. Je vous remercie d'avoir bien voulu répondre aussi promptement à mes questions.

Elle fit un geste de sa main chargée de bagues, puis se leva. Les trois hommes l'imitèrent aussitôt.

Avant de se diriger vers la porte, elle s'adressa à Poirot :

— Excusez-moi, monsieur. Puis-je me permettre de vous demander votre nom ? Votre physionomie me semble familière.

— Hercule Poirot… pour vous servir, madame.

Après un court silence, elle prononça :

— Hercule Poirot. C'est cela même. J'y suis maintenant. C'est la main du destin.

Très droite, un peu raide dans ses mouvements, elle s'éloigna.

— Voilà une grande dame ! déclara M. Bouc Qu'en pensez-vous, mon ami ?

Hercule Poirot, l'air songeur, hocha la tête.

— Je me demande, dit-il, ce qu'elle entendait par la main du destin ?

VII

L'INTERROGATOIRE DU COMTE ET DE LA COMTESSE ANDRENYI

Le comte et la comtesse Andrenyi furent ensuite convoqués. Cependant, le comte se présenta seul dans le wagon-restaurant.

C'était, à la vérité, un bel homme, large d'épaules, mince de taille et haut de six pieds. Vêtu d'un complet de drap anglais d'une coupe impeccable, il eût pu passer pour un fils d'Albion, n'eussent été la longueur de ses moustaches et ses pommettes légèrement saillantes.

— En quoi puis-je vous être utile, messieurs ?

— Vous comprendrez, monsieur, lui dit Poirot, qu'après l'événement de cette nuit, mon devoir m'oblige à poser certaines questions à tous les voyageurs.

— Assurément. Cela va de soi. Mais je doute que ma femme et moi soyons à même de faire avancer votre enquête. Nous dormions et nous n'avons rien entendu.

— Connaissez-vous l'identité de la victime, monsieur ?

— Je crois savoir qu'il s'agit du grand Américain… Un homme à la mine antipathique qui, aux repas, prenait place à cette table.

D'un mouvement de tête il désigna la table où Ratchett et MacQueen s'étaient assis la veille.

— C'est bien lui, mais je voulais savoir si vous connaissiez son nom ?

— Pas du tout, répondit le comte avec étonnement. Si vous tenez à apprendre comment il s'appelle, consultez son passeport.

— Le nom porté sur ledit passeport est Ratchett, mais c'est là un nom d'emprunt. En réalité, le défunt se nomme Cassetti, coupable d'un rapt d'enfant en Amérique.

Tout en parlant, Poirot étudiait le comte, mais celui-ci restait indifférent et observa du ton le plus naturel :

— Voilà qui devrait guider l'enquête. Quel pays extraordinaire, l'Amérique !

— Vous y avez séjourné sans doute, monsieur le comte ?

— J'ai passé une année à Washington.

— Peut-être connaissez-vous la famille Armstrong ?

— Armstrong… Armstrong… Je ne me souviens plus. On rencontre tant de monde ! Pour en revenir à l'affaire en question, quels renseignements désirez-vous de moi ?

— A quelle heure vous êtes-vous retirés pour vous reposer hier soir ?

Des yeux, Hercule Poirot parcourut le plan. Le comte et la comtesse Andrenyi occupaient les compartiments 12 et 13.

— Nous avions fait préparer un des compartiments pendant le dîner, et en quittant lé wagon-restaurant, nous nous sommes assis un instant dans l'autre…

— Dans lequel ?

— Le numéro 13. Nous avons joué aux cartes. Vers onze heures, ma femme s'est couchée. Le conducteur a fait mon lit, je me suis également couché et je n'ai fait qu'un somme jusqu'au matin.

— Avez-vous remarqué l'arrêt du train ?

— Non, pas avant ce matin.

— Et votre femme ?

Le comte sourit.

— Ma femme ne s'allonge jamais dans une couchette de train sans prendre un somnifère, et hier soir elle a absorbé sa dose habituelle de trional. Je m'excuse de ne pouvoir vous apprendre rien de sensationnel.

Poirot lui tendit une feuille de papier et un porte-plume.

— Il ne s'agit que d'une simple formalité, monsieur le comte. Voulez-vous avoir l'obligeance d'inscrire ici vos noms et adresse ?

— Mieux vaut, en effet, que je m'en charge moi-même, car l'orthographe du nom de mon domaine offre certaines difficultés pour quiconque ne connaît point la langue de mon pays.

Il rendit le papier à Poirot et se leva.

— Il n'est pas nécessaire que ma femme se dérange. Elle ne pourra que vous répéter mes propres paroles.

Un éclair brilla dans les yeux de Poirot.

— Sans doute, sans doute. Néanmoins, j'aimerais dire un tout petit mot à Mme la comtesse.

— Je vous assure que c'est tout à fait inutile, trancha le comte d'une voix autoritaire.

— Oh ! ce ne sera qu'un interrogatoire de pure forme, assura Poirot, de l'air le plus conciliant ; je dois fournir un rapport complet sur l'enquête.

— Comme il vous plaira.

Le comte céda de mauvaise grâce. Il fit un petit salut et quitta le wagon-restaurant.

Poirot prit le passeport : il spécifiait le nom et les titres du comte et portait la mention : *accompagné de sa femme ;* prénoms : Eléna, Maria ; nom de jeune fille : Goldenberg. Quelque employé peu soigneux l'avait souillé d'une tâche de graisse.

— Attention, prévint M. Bouc, il s'agit d'un passeport

diplomatique. De la prudence, mon ami. Ces gens ne doivent point avoir affaire à ce meurtre.

— Soyez tranquille, mon vieux. Je déploierai le plus grand tact.

La ravissante comtesse Andrenyi entra dans le wagon-restaurant.

— Vous désirez me voir, messieurs ? demanda-t-elle d'un air timide.

— Oui, madame la comtesse, mais pour remplir une simple formalité.

Poirot, très galant, se leva et s'inclina en désignant à la jeune femme le siège en face de lui.

— Je désire savoir si vous avez vu ou entendu quelque chose qui puisse éclairer le drame de la nuit dernière ?

— Rien du tout, monsieur. Je dormais.

— N'auriez-vous pas perçu du bruit dans le compartiment voisin du vôtre ? La dame américaine qui l'occupe a sonné le conducteur à maintes reprises, il paraît qu'elle a failli mourir de peur.

— Je n'ai rien entendu. J'avais pris un narcotique.

— Oui, je comprends. Je ne vous retiendrai pas plus longtemps, madame.

Puis, comme elle s'empressait de se lever :

— Encore une petite minute, madame. Les renseignements figurant sur le passeport de votre mari : votre nom de jeune fille, votre âge et ainsi de suite… sont-ils exacts ?

— Rigoureusement exacts, monsieur.

— Voulez-vous me signer cette attestation ?

D'une gracieuse écriture penchée, elle signa ; *Eléna Andrenyi.*

— Accompagniez-vous votre mari en Amérique, madame ?

— Non, monsieur. (Elle sourit en rougissant légèrement.) Nous n'étions pas mariés à cette époque. Nous ne le sommes que depuis un an.

— Bien. Je vous remercie, madame. À propos, votre mari fume-t-il ?

Elle le regarda fixement.

— Oui.

— La pipe ?

— Non, monsieur. Des cigarettes et des cigares.

— Ah ! merci beaucoup, madame.

Pendant quelques secondes, elle observa Poirot de ses beaux yeux sombres en forme d'amandes, aux longs cils noirs soulignant la pâleur exquise des joues. Ses lèvres, très rouges, s'entrouvraient légèrement. Elle paraissait étonnée.

— Pourquoi cette question ?

Poirot agita la main d'un air détaché.

— Vous savez, madame, qu'un détective est l'indiscrétion même.

Par exemple, peut-être consentirez-vous à me révéler la couleur de votre robe de chambre ?

Elle le regarda en éclatant de rire.

— Couleur de maïs, monsieur. Ce détail est-il vraiment important ?

— Très important, madame.

— Vous êtes donc réellement un détective ?

— Pour vous servir, madame.

— Je croyais qu'il n'y avait aucun policier dans le train pendant tout le voyage à travers la Yougoslavie… c'est-à-dire avant d'arriver en Italie.

— Je n'appartiens pas à la police yougoslave, madame. Je suis un détective international.

— Vous appartenez sans doute à la Société des Nations ?

— J'appartiens au monde entier, déclara Poirot, théâtral. Je travaille surtout à Londres. Vous parlez anglais ?

— Oui, un peu.

De nouveau, Poirot s'inclina :

— Je ne vous retiens pas davantage, madame. Comme vous le voyez, cette petite interview n'avait rien de terrible.

Elle sourit, salua et sortit.

— Quelle jolie femme ! observa M. Bouc. Mais cela n'avance guère l'enquête, soupira-t-il.

— En effet, deux personnes qui n'ont rien vu, ni rien entendu.

— Si nous appelions maintenant l'Italien ?

Poirot ne répondit pas tout de suite. Il examinait une tache de graisse sur un passeport diplomatique hongrois.

VIII

L'INTERROGATOIRE DU COLONEL ARBUTHNOT

Poirot se redressa brusquement et ses yeux clignotèrent sous le regard aigu de M. Bouc.

— Ah ! mon cher ami, sur mes vieux jours je deviens ce qu'on appelle un snob ! À mon avis, la première classe doit passer avant la seconde. Nous remettrons donc notre Italien à plus tard et nous allons interroger le sympathique colonel Arbuthnot.

Jugeant le français du colonel un peu sommaire, Poirot s'adressa à lui en anglais.

Il s'assura d'abord du nom, de l'âge, du domicile et de la situation militaire d'Arbuthnot, puis il lui demanda :

— Vous venez des Indes pour aller chez vous en Angleterre passer votre congé… ce que nous appelons, en français, une permission ?

Indifférent à ces détails de linguistique, le colonel répondit avec une brièveté toute britannique :

— Oui.

— Vous ne voyagez pas par bateau ?

— Non.

— Pourquoi ?

— J'ai préféré le chemin de fer pour des raisons personnelles.

— Vous venez directement des Indes ?

Le colonel répondit sèchement :

— Je me suis arrêté une nuit à Ur, en Chaldée, et trois jours à Bagdad, chez un de mes amis.

— Vous avez passé trois jours à Bagdad. La jeune Anglaise, Miss Debenham, vient également de Bagdad. Vous seriez-vous rencontrés dans cette ville ?

— Pas du tout. J'ai vu Miss Debenham pour la première fois dans le train de Kirkuk à Nissibin.

Poirot, penché en avant, prit un ton persuasif.

— Monsieur, je vous en prie, ne vous formalisez pas. Mais Miss Debenham et vous êtes les deux seuls Anglais voyageant dans ce train. Il est donc indispensable que chacun de vous me donne son opinion sur son compatriote.

— C'est inadmissible ! répliqua froidement le colonel.

— Pas tant que cela. Le crime a probablement été commis par une femme. La victime a été frappée à une douzaine de reprises. Le chef de train lui-même vient de dire : « Ce crime est l'œuvre d'une femme ! » En ce cas, mon premier devoir consiste à bien étudier les voyageuses du train Stamboul-Calais. Mais il est très difficile d'apprécier une Anglaise. Elles sont si réservées. Dans l'intérêt de la justice, veuillez donc me dire, monsieur, quel genre de personne est cette Miss Debenham. Que savez-vous sur son compte ?

— Miss Debenham est une femme de la haute société.

— Ah ! vous ne pensez donc pas qu'elle puisse être impliquée dans cette affaire ?

— Cette idée ne tient pas debout ! L'homme assassiné lui était tout à fait inconnu… Elle ne l'avait jamais vu auparavant.

— Vous l'a-t-elle dit ?

— Oui. Elle m'a tout de suite fait remarquer son aspect désagréable. Si une femme a commis le crime, ce que vous semblez avancer sans aucune preuve, Miss Debenham ne saurait être soupçonnée.

— Vous défendez chaudement sa cause, remarqua Poirot en souriant.

Le colonel lui lança un regard glacial.

— Je me demande ce que vous insinuez par là…

Poirot baissa les yeux et se mit à feuilleter les papiers placés devant lui.

— Ne nous égarons pas et revenons aux faits, reprit-il. Ce crime, nous avons tout lieu de le croire, a été perpétré cette nuit vers une heure et quart. Il est donc essentiel que nous connaissions l'emploi du temps de tous les voyageurs à cette heure-là.

— Je vous l'accorde. À une heure et quart, autant que je me souvienne, je bavardais avec le jeune Américain, le secrétaire de la victime.

— Vous vous trouviez dans son compartiment où était-il dans le vôtre ?

— J'étais dans le sien.

— N'est-ce pas ce jeune homme répondant au nom de MacQueen ?

— Si.

— C'est un de vos amis ?

— Non. Je le voyais pour la première fois. Nous échangeâmes quelques banalités hier au soir, puis la conversation prit un tour qui nous intéressa tous deux. D'habitude, je me lie moins vite avec un Américain… Ces gens-là ne me sont guère sympathiques.

Poirot sourit intérieurement au souvenir des propos de MacQueen concernant les Anglais.

— … Toutefois, ce jeune homme me plut tout de suite. Il émit quelques idées ridicules sur les Indes, Ces Américains sont d'incorrigibles sentimentaux. J'ai passé trente années aux Indes et j'ai réfuté sans peine ses arguments. D'autre part, il m'a parlé de la question financière en Amérique et de la politique en général. Entraînés par ces sujets d'actualité, nous ne songions plus à l'heure. Lorsque je consultai ma montre, elle marquait deux heures moins le quart.

— Et à cette heure-là vous avez interrompu votre conversation ?

— Oui.

— Que fîtes-vous ensuite ?

— Je me rendis à mon compartiment pour me coucher.

— Votre lit était-il prêt ?

— Oui.

— Votre compartiment est bien… attendez… le numéro 15… l'avant-dernier en partant du wagon-restaurant ?

— Oui.

— Où était le conducteur à ce moment-là ?

— Assis sur son siège au bout du couloir. Au moment où j'entrais dans mon compartiment, MacQueen l'a appelé.

— Pourquoi ?

— Sans doute pour qu'il lui fasse son lit.

— Colonel Arbuthnot, réfléchissez bien avant de répondre. Pendant que vous vous entreteniez avec MacQueen, quelqu'un est-il passé devant la porte dans le couloir ?

— Plusieurs personnes, il me semble, mais je n'y ai guère porté attention.

— Je veux dire durant la dernière heure de votre conversation. Vous êtes descendu à Vincovci, n'est-ce pas ?

— Oui, une minute à peine. Le froid était si intense que nous avons regagné en hâte notre voiture surchauffée. Permettez-moi de vous faire remarquer, en passant, qu'on étouffe dans ce train.

M. Bouc poussa un soupir.

— Impossible de contenter tout le monde ! Les Anglais veulent toutes les fenêtres ouvertes et les autres voyageurs s'empressent de les fermer.

Ni Poirot ni le colonel Arbuthnot n'attachèrent d'importance à cette réflexion professionnelle.

— A présent, monsieur, reportez votre esprit en arrière, à ce moment où la température rigoureuse du dehors vous obligea à remonter dans le wagon, dit Poirot d'une voix aimable. Vous vous asseyez donc et vous fumez une cigarette… ou une pipe…

Poirot fit une pause d'une seconde et le colonel lui fournit le renseignement désiré.

— Moi, la pipe. MacQueen fumait des cigarettes.

— Bien. Le train se remet en marche. Vous fumez votre pipe en discutant de politique européenne… et mondiale. Il se fait tard. Presque tous les voyageurs se sont retirés dans leurs compartiments pour la nuit. Rappelez-vous bien : quelqu'un est-il passé devant la porte ?

Le sourcil froncé, Arbuthnot essaya de rassembler ses souvenirs.

— Il est difficile de préciser. Toute mon attention était absorbée par la conversation.

— D'ordinaire, un soldat possède une certaine dose d'observation naturelle. Il voit sans regarder, pour ainsi dire.

Le colonel réfléchit encore et hocha la tête.

— Je ne me rappelle pas avoir vu quelqu'un longer le couloir, outre le conducteur. Ah !… si, pourtant !… une femme !

— Vous l'avez vue ! Etait-elle jeune… ou vieille ?

— Je ne l'ai pas vue. À ce moment-là, j'étais tourné de l'autre côté. Mais je me souviens d'un froufrou soyeux et de l'odeur d'un parfum.

— Quel genre de parfum ?

— Je ne saurais le définir exactement. Mais cette odeur très capiteuse devait se propager à grande distance. Cependant, je ne puis dire exactement quand elle est venue frapper mes narines. Attendez… Il me semble tout de même que c'est après que nous eûmes quitté Vincovci.

— Comment cela ?

— Voici : je parlais alors du fameux plan quinquennal et, par une association d'idées ce parfum me fit songer à la situation de la femme en pays soviétique. Et ce fut vers la fin de notre conversation que nous abordâmes la question de la Russie.

— Vous ne pouvez nous donner plus de précision ?

— Non. J'affirme toutefois que cela eut lieu pendant la dernière demi-heure.

— Après que le train se fut arrêté ?

— Oui. J'en suis presque certain.

— Bon. Connaissez-vous l'Amérique, colonel Arbuthnot ?

— Non. Je n'y ai jamais mis les pieds.

— Vous souvenez-vous d'un colonel anglais, nommé Armstrong ?

— Armstrong ?… Armstrong… J'ai connu deux ou trois Armstrong. Tommy Armstrong, du 60e… Selby Armstrong, qui fut tué dans la Somme…

— Je veux parler du colonel Armstrong, qui épousa une Américaine et dont l'enfant fut enlevé et assassiné.

— Ah ! je me rappelle avoir lu l'affaire dans les journaux. Il

s'agit de Toby Armstrong. Je ne l'ai jamais rencontré, mais j'ai beaucoup entendu parler de lui comme d'un officier de valeur. Il était décoré de la Croix de Victoria.

— L'homme qu'on a tué cette nuit était l'assassin de l'enfant du colonel Armstrong.

— En ce cas, il a mérité son sort… Cependant, j'eusse mieux aimé le savoir pendu… ou électrocuté, suivant la coutume américaine.

— De fait, colonel Arbuthnot, vous préférez le châtiment légal à la vengeance privée ?

— La vendetta telle qu'elle est pratiquée en Corse ou par la Maffia est inadmissible de nos jours. Pensez-en ce qu'il vous plaira, pour moi, le système le plus sûr demeure encore la justice rendue par les tribunaux.

Poirot considéra le colonel.

— J'approuve votre façon de voir, colonel. Je crois que c'est tout ce que j'avais à vous demander. Avez-vous souvenance d'autres détails qui vous paraissent suspects ?

— Non, de rien. À moins que…

Il hésita.

— Continuez, je vous en prie.

— Oh ! ce n'est qu'un fait insignifiant. Voici : au moment où je regagnais mon compartiment, je remarquai que la porte voisine de la mienne… la dernière… tout au bout…

— Oui, le numéro 16.

— Exactement. La porte du numéro 16 était entrouverte et le voyageur qui occupait ce compartiment jeta un rapide coup d'œil dans le couloir, puis tira vivement sa porte. Ce qui m'a surpris, c'est ce geste furtif.

— En effet, dit Poirot.

— Il se peut que tout cela soit naturel. Mais dans le calme impressionnant des premières heures du matin, une tête qui avance et se retire brusquement dans l'entrebâillement d'une porte vous a une allure sinistre… de roman policier.

Il se leva.

— Si vous n'avez pas davantage besoin de moi…

— Je vous remercie, colonel, c'est tout.

L'officier hésita un instant. Sa première répugnance à se laisser interroger par un étranger se trouvait à présent complètement dissipée.

— A propos de Miss Debenham, ajouta-t-il d'une façon un peu gauche et rougissant légèrement, je vous déclare que c'est une personne irréprochable… une *pukka sahib*.

Il s'en alla.

— Que signifie une *pukka sahib ?* demanda le docteur

Constantine.

— Cela signifie, expliqua Poirot, que le père et les frères de Miss Debenham ont fréquenté les mêmes écoles que le colonel Arbuthnot.

— Oh ! cela n'a rien à voir avec le crime, dit le docteur, désappointé.

Poirot, pianotant sur la table, se plongea dans une rêverie.

— Le colonel fume la pipe, dit-il enfin. Dans le compartiment de Mr. Ratchett j'ai trouvé un cure-pipe, et Mr. Ratchett ne fumait que des cigares.

— Ainsi, vous croyez…

— Jusqu'ici, c'est le seul homme qui s'avoue fumeur de pipe. De plus, il a entendu parler du colonel Armstrong, et peut-être l'a-t-il connu sans vouloir l'admettre.

— Vous supposeriez…

Poirot hocha violemment la tête.

— Non, il est impossible… tout à fait impossible qu'un honorable Anglais, d'intelligence moyenne et féru de légalité, ait frappé un ennemi de douze coups de couteau ! Vous partagez cet avis, n'est-ce pas ?

— Oui, il suffit de raisonner un peu, dit M. Bouc.

— Nous devons tenir compte de la psychologie de chaque individu. Ce crime porte une signature, et ce n'est certes pas celle du colonel Arbuthnot. Passons au suivant.

Cette fois, M. Bouc ne nomma pas l'Italien, mais il y pensa.

IX

L'INTERROGATOIRE DE MR. HARDMAN

Le dernier des voyageurs de première classe, Mr. Hardman, était ce grand Américain rutilant qui s'était assis à table avec l'Italien et le valet de chambre.

Il portait un costume à carreaux, une épingle de cravate étincelante, et mâchait quelque chose quand il entra. Sa face massive aux traits vulgaires exprimait la bonhomie.

— Bonjour, messieurs, qu'y a-t-il pour votre service ?

— Vous avez entendu parler du meurtre, monsieur… euh… Hardman ?

— Pour sûr !

D'un coup de langue adroit, il déplaça la gomme dans sa bouche.

— Notre devoir nous oblige à interroger tous les voyageurs.

— D'accord. C'est le seul moyen d'aboutir.

Poirot consulta le passeport ouvert devant lui et lut :

« *Cyrus Belthman Hardman, sujet américain, quarante et un ans, représentant en rubans de machines à écrire.* »

— O.K. C'est bien moi.

— Vous vous rendez de Stamboul à Paris ?

— Vous l'avez dit.

— Le but de ce voyage ?

— Les affaires.

— Voyagez-vous d'habitude en première classe, monsieur Hardman ?

— Oui, monsieur. Ma maison paie mes frais de déplacement, ajouta-t-il en clignant de l'œil.

— Arrivons à présent aux événements de cette nuit. Que pouvez-vous nous apprendre à ce sujet ?

— Rien du tout.

— Quel dommage ! Peut-être nous direz-vous à quoi vous avez occupé votre temps hier soir, après le dîner ?

Pour la première fois, l'Américain réfléchit avant de répondre.

— Excusez-moi, messieurs. Apprenez-moi d'abord qui vous êtes ?

Poirot fit les présentations.

— Voici M. Bouc, un des directeurs de la Compagnie des Wagons-Lits, et le docteur Constantine, qui examina la victime.

— Et vous-même ?

— Je suis Hercule Poirot, chargé par la Compagnie de mener l'enquête.

— J'ai entendu parler de vous, dit Mr. Hardman. (Puis il ajouta après quelques secondes :) Autant vous parler franchement.

— Je vous le conseille, prononça Poirot d'un ton sec.

— Si seulement je connaissais la moindre chose, je ne demanderais pas mieux que de vous le dire. Le malheur est que je ne sais rien… et, ce qui me désole, c'est que je devrais pouvoir vous renseigner.

— Je vous en prie, monsieur Hardman, arrivez au fait.

Mr. Hardman donna un nouveau coup de langue à la gomme qu'il mâchait, plongea la main droite dans sa poche… et soudain tout en lui sembla se métamorphoser. Se dépouillant du rôle comique qu'il jouait, il reprenait son aspect naturel. Il dit, prononçant les nasales de façon moins déplaisante :

— Ce passeport est truqué. Voici ma véritable identité.

Poirot examina la carte que l'Américain venait de lui lancer, et M. Bouc se pencha par-dessus l'épaule de son ami pour lire :

Mr. CYRUS B. HARDMAN
Agence de police privée MacNeil
NEW YORK

Poirot connaissait cette agence de détectives, une des plus fameuses des Etats-Unis.

— Maintenant, monsieur Hardman, le moment est venu de nous expliquer ce que tout cela signifie.

— Bien sûr. Voici les faits. Venu en Europe pour filer un couple d'escrocs, – rien de commun avec cette affaire-ci, – je leur mis la main au collet à Stamboul et câblai à mon chef qui m'envoya l'ordre de revenir. Je me préparais à voyager tranquillement jusqu'à New York lorsque je reçus ceci.

Il tendit une lettre à Poirot :

Cher monsieur,

J'ai appris que vous appartenez à l'agence Neil. Veuillez avoir l'obligeance de passer me voir à mon appartement à quatre heures, cet

après-midi.

La lettre était signée Ratchett et portait l'en-tête de l'*Hôtel Tokatlian.*

— Eh bien ?

— Je me trouvai au rendez-vous fixé par Mr. Ratchett, qui me mit au courant de la situation et me montra deux lettres.

— Croyait-il sa vie menacée ?

— Il prétendait que non, mais au fond il avait la frousse. Il me demanda de voyager jusqu'à Paris dans le même train que lui et de veiller à sa sécurité. Eh bien, messieurs, en dépit de ma surveillance, il a été assassiné. Je le déplore de tout mon cœur. Pour moi, cette affaire paraît bigrement mauvaise.

— Vous avait-il indiqué comment procéder pour le protéger ?

— Pour sûr ! Il avait tout préparé. Par malheur, il me fut impossible de prendre le compartiment voisin du sien. Il ne restait que le numéro 16 et encore j'eus toutes les peines du monde à l'obtenir. Je soupçonne le conducteur d'avoir voulu le tenir en réserve… Enfin, passons ! En examinant les lieux, je constatai qu'après tout le numéro 16 offrait une position stratégique de premier ordre. En avant du wagon-lit de Stamboul il n'y avait que le wagon-restaurant et, de ce côté, la porte du couloir, côté du restaurant, était fermée pendant la nuit. Restait la plate-forme communiquant avec les autres voitures du train… dans ce cas, mon homme devait passer devant mon compartiment.

— Vous ne connaissez pas le signalement du meurtrier éventuel ?

— Pardon, Mr. Ratchett me l'avait décrit.

— Quoi ?

Les trois hommes se penchèrent vers Hardman qui poursuivit :

— C'était, me dit-il, un petit brun avec une voix douce, féminine. Du reste, Ratchett ne s'attendait pas à être attaqué la première nuit du voyage, mais la seconde ou la troisième.

— Il savait donc…, observa M. Bouc.

— Il en savait certainement plus long qu'il n'en a confié à son secrétaire, dit Poirot d'un air pensif. Vous a-t-il appris pourquoi on le menaçait ?

— Non, il se montra plutôt réticent sur ce point. À mes questions il répondit seulement que son ennemi voulait sa mort.

— Un petit homme brun… avec une voix de femme…, répéta Poirot, pensif.

Puis, regardant Hardman bien en face, il dit :

— Naturellement, vous avez identifié l'homme ?

— Quel homme ?

— Ratchett. Vous l'aviez reconnu ?

— Vous dites ?

— Ratchett n'était autre que Cassetti, le meurtrier du bébé Armstrong.

Mr. Hardman fit entendre un long sifflement.

— En voilà une histoire !… Ma foi, non, je ne l'avais pas reconnu. Je me trouvais dans l'Ouest de l'Amérique à cette époque. J'ai peut-être vu la photographie de Cassetti dans les journaux, mais on reconnaîtrait à peine sa propre mère sur certains clichés de presse. Ce bandit italien devait, en effet, avoir pas mal d'ennemis.

— Vous souvenez-vous, parmi les gens mêlés au procès Armstrong, d'un personnage qui répondît à ce signalement : petit, brun et la voix d'une femme ?

Hardman réfléchit un instant.

— Presque tous les membres de la famille Armstrong sont décédés. La domestique qui avait la surveillance du bébé s'est même jetée par la fenêtre.

« Cette jeune fille était une étrangère, n'est-ce pas ? Mais il ne faut pas s'en tenir à la seule affaire Armstrong. Cassetti s'était bien avant cela spécialisé dans l'enlèvement des enfants.

— Peut-être, mais nous avons des raisons pour rattacher la mort du bandit à l'affaire Armstrong.

Mr. Hardman eut un regard interrogateur ; Poirot garda le silence. L'Américain hocha la tête.

— Je ne vois personne répondant à ce signalement dans l'affaire Armstrong ; mais, je vous le répète, je voyageais loin de New York à cette époque et ne suis pas complètement renseigné.

— Bien. Continuez votre déposition, monsieur Hardman.

— Il ne me reste pas grand'chose à ajouter. Je dormais pendant le jour pour veiller la nuit. Hier soir, en ce qui me concerne, tout se passa normalement. J'observai le couloir par l'entrebâillement de ma porte. Personne ne passa.

— Vous en êtes bien sûr ?

— Absolument certain. Personne n'est entré par la porte du quai ni par la voiture d'Athènes, je vous en donne ma parole.

— De votre poste d'observation, pouviez-vous voir le conducteur ?

— Pour sûr ! Son petit siège se trouve presque à hauteur de ma porte.

— A-t-il quitté sa place après l'arrêt du train à Vincovci ?

— Il a répondu à un ou deux coups de sonnette… peu après la panne de train. Ensuite, il a passé devant moi pour se rendre dans l'autre wagon et y est demeuré un quart d'heure environ. Une sonnette de nuit se mit alors à carillonner et le conducteur revint en courant. Je

sortis dans le couloir pour voir ce qui arrivait. C'était seulement la dame américaine qui protestait contre je ne sais quoi. Le conducteur alla ensuite dans un autre compartiment et apporta une bouteille d'eau minérale à un voyageur. Puis il se rassit dans son coin et au bout d'un moment il se rendit à l'autre extrémité du wagon pour faire le lit de quelqu'un. Après quoi il me semble qu'il n'a pas bougé jusqu'à cinq heure ce matin.

— S'est-il endormi ?

— Je ne puis vous le dire.

Poirot ramassa machinalement sur la table la carte officielle du détective de l'agence Neil.

— Veuillez, je vous prie, contresigner ce carton, monsieur Hardman.

— Il n'y a sans doute personne qui soit susceptible de confirmer votre identité, monsieur Hardman ?

— Dans ce train ? Non, pas précisément. À moins que le jeune MacQueen ne me reconnaisse. Je l'ai souvent vu dans le bureau de son père à New York, mais je doute qu'il m'ait spécialement remarqué parmi les nombreux autres détectives. Non, monsieur Poirot, il faudra attendre que la neige nous permette de continuer notre voyage pour câbler à New York. Mais vous pouvez être tranquille. Je ne vous ai pas trompé. Au revoir, messieurs. Monsieur Poirot, enchanté d'avoir fait votre connaissance !

Poirot lui offrit une cigarette.

— Peut-être préférez-vous la pipe ?

— Non, je ne fume pas la pipe.

Il prit une cigarette et sortit à grands pas.

Les trois hommes s'entre-regardèrent.

— Vous le croyez sincère ? demanda le docteur Constantine.

— Oui, je connais ce genre d'individus. De plus, il sera facile de vérifier son identité.

— En tout cas, il nous a fourni un renseignement intéressant, dit M. Bouc.

— Certes.

— Un petit homme brun, à la voix féminine, ajouta M. Bouc méditatif.

— Hélas ! ce signalement ne se rapporte à aucune des personnes présentes dans ce train, observa Poirot.

X

L'INTERROGATOIRE DE L'ITALIEN

— Et maintenant, déclara Poirot avec un sourire malicieux, nous allons réjouir le cœur de M. Bouc en appelant ici l'Italien.

Antonio Foscarelli entra dans le wagon-restaurant d'un pas souple et alerte. Son visage de pur latin au teint hâlé par le soleil exprimait la satisfaction.

Il parlait couramment le français avec un très léger accent.

— Vous vous appelez Antonio Foscarelli ?

— Oui, monsieur.

— Vous êtes, à ce que je vois, naturalisé Américain ?

— Oui, monsieur, pour la commodité de mes affaires.

— Vous êtes représentant des automobiles Ford ?

— Oui, alors vous comprenez…

Suivit un exposé très circonstancié, au terme duquel les trois hommes apprirent en détail les méthodes de travail de Foscarelli, ses voyages, sa situation financière, son opinion sur les Etats-Unis et les différents pays européens. Il n'était pas besoin de lui arracher les renseignements. Les mots jaillissaient de ses lèvres comme d'une source.

Sa figure rayonnait ; il s'épongeait le front avec un mouchoir.

— Comme vous voyez, je traite d'énormes affaires. Je suis moderne, moi, et je m'y entends pour la vente.

— Ainsi vous faites la navette entre l'Amérique et l'Europe depuis une dizaine d'années ?

— Oui, monsieur. Je me souviens du jour où pour la première fois je pris le paquebot… pour aller aux Etats-Unis. C'est si loin !… Ma mère, ma petite sœur…

Poirot coupa court à ces souvenirs familiaux.

— Durant vos séjours en Amérique, avez-vous rencontré l'homme qui a été tué cette nuit ?

— Jamais. Oh ! je connais cette sorte de type… l'air respectable, toujours tiré à quatre épingles, mais tout cela n'est que de la surface. D'après mon expérience, sans le connaître, je tiens cet individu-là pour une canaille. Je vous donne mon opinion pour ce qu'elle vaut.

— Elle est tout à fait juste, dit Poirot sèchement. Ratchett était Cassetti, le ravisseur d'enfants.

— Je le savais bien ! Je suis devenu de première force pour lire

le caractère des gens d'après leur physionomie. Dans le commerce, c'est une qualité indispensable. Parlez-moi de l'Amérique ! C'est là seulement qu'on sait dresser un bon vendeur.

— Vous souvenez-vous de l'affaire Armstrong.

— Euh… pas très bien. Il s'agissait d'un enfant… d'une petite fille, n'est-ce pas ?

— Oui, un crime horrible.

L'Italien semblait être la première personne à ne pas partager cette sévérité d'appréciation.

— Oh ! ma foi, ces événements arrivent couramment dans de grands pays civilisés tels que l'Amérique…

Poirot l'interrompit.

— Avez-vous jamais rencontré un membre quelconque de la famille Armstrong ?

— Non, je ne crois pas. Mais je vois tant de clients. Tenez, je vais vous donner quelques chiffres. L'année dernière seulement, j'ai vendu…

— Monsieur, je vous en prie, ne nous égarons pas.

La main de l'Italien se leva dans un geste d'excuse.

— Mille pardons, monsieur.

— Veuillez me dire ce que vous avez fait hier après dîner.

— Volontiers. Je m'attardai ici le plus longtemps possible à bavarder avec l'Américain assis à ma table, un représentant en rubans de machines à écrire. Ensuite, j'allai dans mon compartiment. Il était vide. Le misérable John Bull, qui l'occupe avec moi, s'était rendu auprès de son maître. Enfin, il revint avec sa figure d'empaillé. Impossible de lui arracher d'autres paroles que oui ou non. Quelle race antipathique, ces Anglais ! Assis dans un coin, raide comme la justice, il lisait, quand le conducteur vint préparer nos lits.

— Les numéros 4 et 5, dit Poirot.

— C'est cela même… le dernier compartiment. Je montai dans ma couchette, celle du dessus, et je fumai en lisant. Mon Anglais souffrant, paraît-il, d'une rage de dents, employa un calmant qui sentait très fort. Il se coucha et se mit à gémir. Peu après, je m'endormis, mais chaque fois que je m'éveillais, je l'entendais se plaindre.

— Savez-vous s'il est sorti du compartiment au cours de la nuit ?

— Je ne crois pas. Je m'en serais aperçu. La lumière du couloir vous éveille automatiquement en vous faisant songer à une visite de la douane.

— Vous a-t-il parlé de son maître ? A-t-il montré quelque animosité contre lui ?

— Je vous ai déjà dit qu'il ne parlait pas plus qu'une carpe.

— Vous fumez, avez-vous dit… la pipe, la cigarette ou le

cigare ?

— Des cigarettes seulement.

Poirot lui en offrit une qu'il accepta.

— Avez-vous déjà été à Chicago ? demanda M. Bouc.

— Oh ! oui… une ville superbe… mais je connais davantage New York, Washington, Detroit. Et vous, avez-vous été en Amérique ? Non ? Je vous conseille d'y aller. Vous…

Poirot avança une feuille de papier à l'Italien.

— Veuillez inscrire vos noms et résidence habituelle au bas de ce papier.

L'Italien écrivit avec de grands paraphes, puis il se leva, toujours aussi souriant.

— Est-ce tout ? Vous n'avez plus besoin de moi ? Au revoir, messieurs. J'espère que la neige ne nous retiendra pas ici trop longtemps. On m'attend à Milan… je risque de perdre cette affaire…

Il disparut.

Poirot regarda M. Bouc.

— Cet homme a longtemps vécu en Amérique, dit celui-ci. Les Italiens sont de fieffés menteurs et ils jouent facilement du couteau. Je déteste les Italiens.

— Cela se voit, observa Poirot en souriant. Toutefois, permettez-moi de vous faire remarquer que nous ne possédons pas la moindre preuve accusatrice contre cet Italien-là.

— Alors, que faites-vous de la psychologie des races ? L'Italien ne frappe-t-il pas son ennemi à coups de poignard ?

— Evidemment… mais surtout dans la violence d'une querelle, répliqua Poirot. Or, ce crime me semble avoir été préparé de longue date et avec maintes précautions. Pour moi, il ne s'agit point ici d'un meurtre commis par un… Latin. J'y découvre les traces d'une froide préméditation… d'un esprit anglo-saxon.

Il prit les derniers passeports et ajouta :

— Voyons à présent Miss Mary Debenham.

XI

L'INTERROGATOIRE DE MISS DEBENHAM

Vêtue d'un tailleur noir agrémenté d'un gilet de soie grise, les ondulations de sa sombre chevelure aussi régulières et nettes que ses mouvements, Mary Debenham entra.

Elle s'assit devant Poirot.

— Vous êtes bien Miss Mary Hermione Debenham, âgée de vingt-six ans, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Anglaise ?

— Oui.

— Mademoiselle, voulez-vous avoir l'obligeance d'inscrire votre nom et votre adresse en Angleterre sur cette feuille de papier ?

Elle le fit aussitôt d'une écriture énergique et claire.

— A présent, mademoiselle, veuillez me dire ce que vous savez du crime de cette nuit.

— Je suis incapable de vous apprendre quoi que ce soit. Je me suis couchée et j'ai dormi aussitôt.

— Ce meurtre commis dans le train vous cause-t-il quelque chagrin ?

À cette question inattendue, la jeune fille eut dans ses yeux gris un regard étonné.

— Je ne saisis pas bien ce que vous me demandez.

— C'est pourtant bien simple, mademoiselle. Je répète : ce meurtre commis dans le train vous a-t-il attristée ?

— Je n'ai pas encore considéré l'événement de ce point de vue. De fait, je puis dire qu'il ne me touche pas le moins du monde.

— Un assassinat… pour vous se réduit à un fait divers.

— Evidemment. Il est désagréable de voyager dans un train où un meurtre a été commis, dit Mary Debenham d'une voix calme.

— Vous êtes bien Anglo-Saxonne, mademoiselle. D'une indifférence à toute épreuve.

Elle esquissa un sourire.

— Je ne juge point indispensable d'éclater en sanglots pour démontrer ma sensibilité. Ne meurt-il pas des gens tous les jours ?

— La mort est chose commune, le meurtre est un peu plus rare.

— J'en conviens.

— Vous ne connaissiez pas l'homme qui a été assassiné ?

— Je l'ai vu hier, pour la première fois au déjeuner.

— Et quelle impression vous a-t-il faite ?

— Je l'ai à peine remarqué.

— Ne vous a-t-il pas produit l'effet d'un honnête homme ?

Elle haussa légèrement les épaules.

— Je ne l'ai pas suffisamment observé pour être à même d'émettre sur lui la moindre opinion.

Poirot dévisagea la jeune fille.

— Mademoiselle, vous ne semblez pas, à ce que je vois, approuver la façon dont je conduis mon interrogatoire. Vous pensez sans doute qu'un Anglais s'y prendrait autrement, irait droit au but, poserait sèchement les questions nécessaires et s'en tiendrait au fait. Moi, j'use de petits détours. J'étudie le témoin et, après m'être formé un jugement sur lui, je l'interroge en conséquence. Tenez : il y a une minute, j'avais devant moi un personnage très loquace qui prétendait développer ses idées sur divers sujets. À celui-là, j'ai demandé de répondre « oui » ou « non » à mes questions. Vous lui succédez. Aussitôt je vois que j'ai affaire à une personne calme et ordonnée qui répond brièvement à mes interrogations. Alors – voyez un peu la perversité de l'humaine nature – je m'applique à vous faire exprimer vos émotions, vos pensées. Cette méthode vous déplaît ?

— Si vous désirez mon opinion franche, je vois dans votre façon d'agir une perte de temps. De savoir si oui ou non j'estimais Mr. Ratchett ne hâtera pas d'une seconde la solution du mystère.

— Savez-vous qui était réellement Ratchett, mademoiselle ?

— Mrs. Hubbard l'a raconté à qui voulait l'entendre.

— Et que dites-vous de l'affaire Armstrong ?

— Je trouve ce crime odieux.

Poirot regarda la jeune fille d'un air songeur.

— Vous venez de Bagdad, il me semble, Miss Debenham ?

— Oui.

— Vous allez à Londres ?

— Oui.

— Que faisiez-vous à Bagdad ?

— J'étais gouvernante de deux enfants.

— Reprendrez-vous votre situation après vos vacances ?

— Il est probable que non.

— Pourquoi ?

— Bagdad est trop loin. J'essaierai de trouver une place acceptable à Londres.

— Je pensais que vous alliez vous marier.

Miss Debenham ne répondit pas. Elle regarda Poirot bien en face, d'un air qui semblait dire : « Vous êtes un impertinent. »

— Que pensez-vous de la dame avec qui vous partagez votre

compartiment, Miss Ohlsson ?

— C'est une excellente personne, très simple.

— De quelle couleur est sa robe de chambre ?

Mary Debenham parut interloquée.

— Elle porte un peignoir en lainage marron.

— Ah ! J'espère que vous ne me taxez pas d'indiscrétion si j'ai remarqué à Stamboul la couleur de votre robe de chambre, mauve pâle, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Avez-vous une autre robe de chambre, mademoiselle, de couleur rouge vif ?

— Non, celle-là n'est pas à moi.

Poirot se pencha en avant ; ses yeux semblaient ceux d'un chat.

— A qui donc ?

La jeune fille recula, effarée.

— Je l'ignore. Où voulez-vous en venir ?

Au lieu de répondre : « Non, je ne possède pas de robe de chambre de cette couleur », vous venez de me dire : « Celle-là n'est pas à moi…», autrement dit : elle appartient à quelqu'un d'autre ?

— C'est la vérité.

— A une autre voyageuse ?

— Oui.

— A qui ?

— Je viens de vous répondre que je n'en sais rien. Je me réveillai ce matin avec l'impression que le train était resté depuis longtemps immobile. J'ouvris la porte et regardai dans le couloir lorsque je vis à l'autre bout une personne portant une robe de chambre rouge.

— Et vous ne savez pas qui c'était ? Avait-elle les cheveux blonds, noirs ou gris ?

— Je ne sais. Elle avait une coiffure de nuit et je ne l'ai aperçue que de dos.

— Etait-elle grande ou petite ?

— Plutôt mince et élancée ; toutefois, il m'est difficile de rien affirmer. La robe de chambre était garnie de dragons brodés.

— Oui ! oui ! c'est bien cela !

Poirot demeura un instant silencieux, puis il murmura :

— Je n'y comprends plus rien. Tout s'embrouille !

Relevant la tête, il dit à Miss Debenham :

— Je ne vous retiens pas plus longtemps, mademoiselle.

— Ah !

Elle parut étonnée, mais se leva promptement. Au moment de franchir la porte, elle revint sur ses pas.

— La demoiselle suédoise… Miss Ohlsson… paraît fort ennuyée.

Vous lui avez dit qu'elle était la dernière personne ayant vu la victime vivante et elle s'imagine que vous la soupçonnez. Me permettez-vous de la rassurer ?… La pauvre femme ne ferait pas de mal à une mouche, ajouta-t-elle en souriant.

— A quelle heure est-elle allée chercher de l'aspirine chez Mrs. Hubbard ?

— Peu après dix heures et demie.

— Combien de temps demeura-t-elle absente ?

— Cinq minutes environ.

— A-t-elle encore quitté le compartiment au cours de la nuit ?

— Non.

Poirot se tourna vers le docteur.

— Ratchett aurait-il pu être tué si tôt ?

Le docteur secoua la tête négativement.

— En ce cas, tranquillisez votre amie, mademoiselle.

— Merci.

Miss Debenham sourit encore et ajouta :

— Cette malheureuse créature ressemble à une brebis apeurée. Elle s'effraie d'un rien et ne cesse de gémir.

Miss Debenham sortit.

XII

L'INTERRQGATOIRE DE LA FEMME DE CHAMBRE ALLEMANDE

— Mon vieux, dit M. Bouc à son ami, cette fois, je ne vous comprends pas. À quoi rime tout cela ?

— Je cherchais à découvrir un défaut…

— Un défaut ?

— Oui… dans l'armure de cette jeune fille. J'essayais d'ébranler son sang-froid. Je ne sais si j'ai réussi. Mais elle était loin de s'attendre aux questions que je lui ai posées.

— Vous la soupçonnez ? demanda M. Bouc, Pourquoi ? Elle me semble charmante… incapable d'être mêlée à un crime pareil.

— Tel est également mon avis, dit le docteur Constantine. Une personne aussi froide et aussi maîtresse de ses nerfs, au lieu de tuer un homme, le poursuivrait devant les tribunaux.

Poirot soupira.

— Il faudrait tout d'abord éloigner de vous l'idée tenace que ce crime a été commis sous l'effet d'une colère subite. Quant à Miss Debenham, j'ai deux raisons de la suspecter. La première, c'est que j'ai surpris une conversation entre elle et le colonel Arbuthnot.

Il leur répéta les phrases étranges entendues par lui après le départ d'Alep.

— Cette coïncidence est pour le moins bizarre et exige des explications, déclara M. Bouc. Tout laisserait supposer qu'ils sont complices… elle et le colonel.

— Précisément, mais les faits ne le confirment pas du tout. En effet, si ces gens-là étaient complices, on s'attendrait à ce que chacun d'eux prouvât l'alibi de l'autre. Or, qu'arrive-t-il ? L'alibi de Miss Debenham est défendu par la Suédoise qu'elle n'avait jamais vue et celui du colonel est soutenu par MacQueen, le secrétaire de la victime. Cette solution serait vraiment trop simple !

— Vous annonciez deux raisons…, lui rappela M. Bouc.

— Oui, mais l'autre n'est qu'une raison psychologique. Ce crime a certainement été conçu et préparé par un cerveau intelligent, lucide et calme. Miss Debenham possède ces qualités.

— Vous faites fausse route, je crois. Cette jeune Anglaise n'a rien d'une meurtrière.

— Passons au dernier nom de notre liste, dit Poirot, Hildegarde

Schmidt, femme de chambre.

Le maître d'hôtel alla quérir Hildegarde Schmidt qui entra dans le wagon-restaurant et attendit dans une attitude respectueuse.

Poirot l'invita à s'asseoir.

Les mains jointes sur les genoux, elle paraissait placide et éminemment honnête, sinon très intelligente. La façon d'opérer de Poirot envers Hildegarde Schmidt différa totalement de celle qu'il avait employée à l'égard de Mary Debenham.

Aimable et jovial, il s'efforça de la mettre à l'aise. Ayant obtenu qu'elle écrivît son nom et son adresse, il la questionna sans l'effaroucher et en employant sa langue.

— Nous désirons connaître des détails sur l'événement de cette nuit. Evidemment, nous ne vous demandons pas de nous renseigner sur le crime en lui-même, mais il se peut que vous ayez entendu ou vu certaines choses qui n'offrent aucun intérêt à vos yeux et qui, pour nous, présentent une grande importance. Comprenez-vous ?

Elle n'en avait pas l'air. Sa figure large et bonasse conserva son expression hébétée lorsqu'elle répondit :

— Je ne sais rien du tout, monsieur.

— Voyons, vous vous souvenez que votre maîtresse vous a fait appeler cette nuit ?

— Ah ! pour ça oui, monsieur.

— Vers quelle heure ?

— Ah ! je ne sais pas. Je dormais quand l'employé est venu m'appeler.

— Vous appelle-t-on parfois ainsi la nuit ?

— Assez souvent. Mme la princesse a fréquemment besoin de mes services la nuit. Elle dort très peu.

— Donc, dès qu'on vous a envoyé chercher, vous vous êtes levée. Avez-vous passé une robe de chambre ?

— Non, monsieur. Je me suis habillée. Je n'oserais me présenter en robe de chambre devant Son Altesse.

— Pourtant, elle est très jolie, votre robe de chambre… en soie rouge, n'est-ce pas ?

— Excusez-moi, monsieur, elle est en flanelle bleu foncé.

— Ah ! bien ! Continuez, je vous prie. Pardonnez-moi cette petite plaisanterie. Vous êtes donc allée chez Mme la princesse. Qu'avez-vous fait une fois là ?

— Je la massai, monsieur, puis je lus à haute voix. Je suis piètre lectrice, mais Son Altesse estime que cela n'en vaut que mieux : elle s'endort plus vite. Se sentant gagnée par le sommeil, elle me congédia.

— Savez-vous quelle heure il était ?

— Je n'en ai aucune idée, monsieur.

— Combien de temps êtes-vous restée auprès de la princesse ?

— Une demi-heure environ, monsieur.

— Et ensuite ?

— Comme la princesse avait froid, malgré le chauffage, j'allai prendre une couverture parmi les bagages dans mon compartiment et je revins l'en couvrir. Elle me souhaita une bonne nuit. Je lui servis un peu d'eau minérale, fermai la lumière et m'en allai.

— Et puis ?

— C'est tout, monsieur. Je me remis au lit et m'endormis.

— N'avez-vous rencontré personne dans le couloir ?

— Non, monsieur, personne.

— Vous n'auriez point, par hasard, aperçu une dame portant un peignoir rouge avec des dragons brodés dessus ?

L'Allemande roula de gros yeux.

— Ma foi non, monsieur. Il n'y avait personne dans le couloir, sauf l'employé ; tout le monde dormait.

— Vous avez vu le conducteur ?

— Oui, monsieur.

— Que faisait-il ?

— Il sortait d'un des compartiments, monsieur.

— Duquel ? demanda M. Bouc, brusquement.

Hildegarde Schmidt parut effrayée et Poirot lança un coup d'œil chargé de reproches à son ami.

— Evidemment, dit-il, le conducteur va répondre aux coups de sonnette des voyageurs. Vous souvenez-vous de quel compartiment il venait ?

— Vers le milieu du wagon, il me semble, monsieur. À deux ou trois portes de celui de Mme la princesse.

— Ah ! je vous en prie, rappelez-vous bien tous les détails de ce qui se passa.

— Il m'a bousculée, monsieur. À cet instant, je portais la couverture à la princesse.

— Il sortait d'un compartiment et vous bouscula ? Dans quelle direction allait-il ?

— Il venait de mon côté, monsieur. Il m'adressa quelques mots d'excuse et continua son chemin vers le wagon-restaurant. À ce moment, on entendit une sonnerie, mais je ne crois pas qu'il y ait répondu.

Elle fit une pause pour réfléchir.

— Je ne comprends pas comment il se fait…

Poirot prit un ton conciliant.

— S'il lui fallait courir chaque fois qu'on le sonne, il n'y suffirait pas ! Ce pauvre conducteur a été tellement dérangé cette nuit… vous éveiller, répondre à ces coups de sonnette…

— Ce n'était pas celui-là qui m'a éveillée, monsieur. C'était un

autre.

— Ah ! bah ! Un autre ? L'aviez-vous déjà vu ?

— Non, monsieur.

— Croyez-vous pouvoir le reconnaître ?

— Il me semble que oui, monsieur.

Poirot murmura quelques mots à l'oreille de M. Bouc. Celui-ci se leva et alla à la porte pour donner un ordre.

Poirot continua l'interrogatoire sur le même ton cordial.

— Avez-vous été en Amérique, Frau Schmidt ?

— Jamais, monsieur. Ce doit être un beau pays.

— On vous a sans doute appris que l'homme assassiné cette nuit était coupable d'avoir tué un enfant ?

— Oui, monsieur, je le sais. C'est un crime affreux… abominable. Le Bon Dieu ne devrait pas permettre de telles infamies. On ne voit pas de gens aussi cruels dans mon pays.

Des larmes jaillirent des yeux de cette Allemande au cœur sensible.

— En effet, ce crime est horrible, appuya Poirot d'une voix grave.

Il tira de sa poche un petit chiffon de batiste et le lui tendit.

— Ce mouchoir est-il à vous, Frau Hildegarde Schmidt ?

La femme l'examina en silence. Au bout d'une minute, elle leva la tête, le visage légèrement empourpré.

— Non, monsieur. Ce mouchoir ne m'appartient pas.

— Il est marqué d'un « H ». C'est pourquoi je pensais qu'il était à vous.

— Ah ! monsieur, ce joli mouchoir ne peut appartenir qu'à une personne riche. Il est brodé à la main, et on a dû l'acheter à Paris.

— Alors, vous ne savez pas qui est sa propriétaire ?

— Moi ? Pas du tout, monsieur.

Des trois hommes présents, seul Poirot saisit la légère hésitation d'Hildegarde Schmidt.

M. Bouc glissa quelques mots à l'oreille de Poirot.

— Les trois conducteurs des wagons-lits vont venir, annonça le détective à Frau Schmidt. Je vous prierai de me dire lequel vous avez vu cette nuit au moment où vous portiez une couverture à la princesse.

Les trois employés entrèrent, Pierre Michel en tête, puis le grand blond du sleeping Athènes-Paris et le gros gaillard de la voiture de Bucarest.

Hildegarde Schmidt les regarda tour à tour, puis hocha la tête.

— Non, monsieur. Je ne reconnais pas l'homme que j'ai vu cette nuit.

— Pourtant, ce sont les seuls conducteurs du train ! Voyons,

rassemblez vos souvenirs. Vous faites certainement erreur.

— Je vous jure, monsieur, que ce n'est aucun d'eux. Tous trois sont grands et forts, alors que l'autre était un petit brun, avec un bout de moustache. Lorsqu'il s'excusa, je remarquai nettement sa voix douce, une voix de femme. Je m'en souviens parfaitement, monsieur.

XIII

RÉSUMÉ DE L'ENQUÊTE

— Un petit homme brun à la voix de femme, répéta M. Bouc.

Les trois conducteurs et Hildegarde Schmidt venaient de quitter le wagon-restaurant.

M. Bouc fit un geste de découragement.

— Je n'y comprends rien… Rien de rien ! Cet ennemi dont parlait Ratchett se trouvait donc dans le train ? Où est-il passé ? S'est-il évanoui en fumée ? J'y perds la tête ! Voyons, mon ami, parlez, dites quelque chose ! Montrez-nous que l'impossible peut devenir possible.

— Voilà une excellente phrase, dit Poirot. L'impossible ne peut se produire, donc l'impossible doit devenir possible, malgré les apparences.

— Alors, expliquez-moi vite ce qui s'est passé cette nuit dans le train.

— Je ne suis pas un sorcier, mon cher. Vous me voyez aussi perplexe que vous-même. Cette affaire avance de façon bizarre.

— Elle n'avance pas du tout. Nous piétinons sur place.

— Comment ? Ne possédons-nous pas les dépositions des voyageurs ?

— Elles ne nous apportent rien d'utile.

— Je ne partage pas votre avis.

— J'exagère peut-être. L'Américain Hardman et la femme de chambre allemande ont enrichi nos connaissances, allez-vous dire ? Eh bien, moi je prétends qu'ils ont encore compliqué l'affaire.

— Non, non et non !

— Alors, parlez, supplia M, Bouc. Nous écoutons l'Oracle !

— Ne vous ai-je pas dit, voilà un instant, que j'étais moi-même très perplexe ? Mais, du moins, nous pouvons tabler sur des faits, les examiner et les classer avec ordre et méthode.

— Je vous en prie, continuez, implora le docteur Constantine.

Poirot s'éclaircit la gorge et rangea les papiers étalés devant lui sur la table.

— Revoyons les faits comme ils se présentent en ce moment. Tout d'abord, la victime, Ratchett, alias Cassetti, frappée de douze coups de couteau, meurt cette nuit. Voilà un fait tangible.

— Je vous l'accorde, mon ami, acquiesça M. Bouc avec une

certaine ironie.

Sans se démonter pour si peu, Hercule Poirot reprit :

— Je négligerai certains détails que le docteur Constantine et moi avons remarqués et sur lesquels nous reviendrons en temps voulu. La seconde question par ordre d'importance est, selon moi, l'heure du crime.

— Nous la connaissons, affirma M. Bouc. Tout s'accorde à démontrer que le crime a été commis ce matin à une heure et quart.

— Pardon. Ne précipitons rien. Il y a, je le reconnais, plusieurs choses qui viennent corroborer votre assertion.

— Ah ! vous l'admettez tout de même !

Sans tenir compte de cette interruption, Poirot continua :

— Trois hypothèses s'offrent à nous :

« 1° Le crime a été commis, comme nous le supposons, à une heure et quart. Cela est confirmé par la déposition de Mrs. Hubbard, par celle d'Hildegarde Schmidt et enfin par le témoignage du docteur Constantine ;

« 2° Le crime a été commis plus tard et les aiguilles de la montre ont été déplacées intentionnellement ;

« 3° Le crime a été commis plus tôt et l'heure modifiée à la montre comme dans l'hypothèse n°2, dans le dessein d'embrouiller l'enquête.

« Si nous admettons la première hypothèse comme la plus vraisemblable, nous devons accepter les conséquences qui en découlent. Si le meurtre a été perpétré à une heure et quart, l'assassin n'a pu quitter le train. Alors, où se trouve-t-il ? Et *qui* est-il ?

« Examinons sérieusement les faits. L'existence de l'individu petit et brun, à la voix féminine, nous est une première fois révélée par Hardman. Celui-ci prétend que Ratchett lui a parlé de cet homme en lui demandant protection. Mais devons-nous ajouter foi à ce que dit Hardman ? Est-il réellement un détective d'une importante agence de police new-yorkaise ?

« A mon sens, ce qui rend cette affaire des plus passionnantes est l'absence des facilités que procure d'ordinaire la police. Dans l'impossibilité où nous sommes de vérifier l'identité d'aucun des voyageurs, force nous est de déployer à tout instant notre perspicacité et notre jugement. Tout d'abord je me dis : Hardman voyage avec un faux passeport… ce qui le rend suspect. Dès que la police entrera en jeu, elle enverra un câble pour s'assurer si les explications de Hardman sur son identité sont véridiques.

— Ainsi vous le déchargez de tout soupçon ?

— Nullement. Un détective américain peut avoir ses raisons pour tuer Ratchett. Je veux dire que nous pouvons admettre comme probablement vrai le fait que Ratchett ait engagé Hardman pour le

protéger. Le portrait que donne Hildegarde Schmidt de l'homme en uniforme de conducteur des wagons-lits correspond au signalement fourni par Ratchett à Hardman. La découverte du bouton par Mrs. Hubbard dans son compartiment vient confirmer ces deux dépositions. Et, je ne sais si vous l'avez remarqué, il existe d'autres témoignages à l'appui de ces déclarations.

— Lesquels ?

— Celui du colonel Arbuthnot et d'Hector MacQueen. Tous deux ont affirmé que le conducteur avait passé devant leur compartiment. Ils n'attachent aucune importance à ce détail. Or, remarquez, messieurs, que suivant la déposition du conducteur Pierre Michel lui-même, en aucune des circonstances où il a quitté son siège il ne s'est rendu à un compartiment de l'autre extrémité de la voiture où se trouvaient Arbuthnot et MacQueen.

« L'histoire du petit homme brun, à la voix de femme et vêtu d'un uniforme des wagons-lits repose donc, directement ou indirectement, sur le témoignage de quatre personnes.

— Pardon, un léger détail me chiffonne, observa le docteur Constantine. Si le récit d'Hildegarde Schmidt est exact, comment expliquer que le conducteur n'ait pas vu cette personne lorsqu'il vint répondre au coup de sonnette de Mrs. Hubbard ?

— Rien de plus facile. Quand il arriva pour répondre à Mrs. Hubbard, la femme de chambre se trouvait déjà auprès de sa maîtresse, et lorsqu'elle retourna vers son propre compartiment, le conducteur était chez Mrs. Hubbard.

M. Bouc attendait impatiemment le moment de soumettre à Poirot une question difficile.

— J'admire votre façon prudente de procéder point par point, mais vous ne touchez pas encore au but ! Puisque nous sommes tous d'accord sur l'existence du personnage, j'aimerais à savoir où il est passé ?

Poirot secoua la tête énergiquement.

— Vous mettez la charrue avant les bœufs, mon cher ! Avant de demander où est cet homme, je me pose cette autre question : « Cet homme existe-t-il ? » Si cet individu n'était qu'une invention, comme il serait aisé de le faire disparaître ! Toutefois, j'essaie d'établir qu'il existe en chair et en os.

— Et y étant parvenu, vous cherchez à savoir où il se dissimule à présent ?

— Mon cher, de deux choses l'une : ou il est dans le train, au fond d'une cachette si ingénieuse que nous ne réussirons pas à le dénicher, ou bien il possède une double personnalité : l'assassin redouté de Mr. Ratchett est un voyageur si bien déguisé que… Ratchett lui-même ne l'a pas reconnu.

— Ça, c'est une idée ! s'exclama M. Bouc, le visage radieux.

Mais bientôt ses traits s'assombrirent.

— J'y découvre malheureusement un point faible.

— La taille du quidam, se hâta de dire Poirot. C'est là votre objection, n'est-ce pas ? À part le domestique de Mr. Ratchett, les autres voyageurs sont plutôt grands et forts : l'Italien, le colonel Arbuthnot, Hector MacQueen, le comte Andrenyi. Et souvenez-vous de la « voix de femme » ; il s'agit peut-être d'une femme déguisée en homme. Vêtue d'habits masculins, une grande femme paraît petite.

— Ratchett l'aurait su…

— Qui vous dit qu'il l'ignorait ? Si cette femme s'était déjà habillée en homme pour atteindre plus facilement son but, Ratchett, craignant qu'elle n'usât du même stratagème, avait prévenu Hardman qu'un homme devait attenter à ses jours, sans omettre de spécifier « un homme avec une voix de femme ».

— C'est encore possible, dit M. Bouc. Toutefois…

— Ecoutez, mon ami, je vais vous révéler à présent certaines constatations bizarres relevées par le docteur Constantine.

Et il lui fit part des conclusions auxquelles la nature des blessures de la victime les avait amenés, lui et le docteur. M. Bouc émit un grognement d'incrédulité.

— Oh ! je vous comprends, cette fois, s'écria Poirot avec commisération. La tête vous tourne, n'est-ce pas ?

— Votre imagination vous travaille trop, mon cher Poirot.

— Evidemment. Mon hypothèse paraît absurde… irréelle ! Et pourtant, mon ami, les faits sont là.

— C'est de la pure fantaisie.

— N'est-ce pas ? Parfois, je suis tenté de me dire que je complique à souhait les choses les plus simples… Cependant…

— Deux assassins dans l'Orient-Express ! gémit M. Bouc.

Il en aurait pleuré d'indignation.

— Maintenant, pénétrons davantage dans le domaine de la fantaisie, dit Poirot gaiement. La nuit dernière, deux mystérieux personnages voyagent dans ce train : le conducteur répondant au signalement fourni par Mr. Hardman et qui a été vu par Hildegarde Schmidt, le colonel Arbuthnot et Mr. MacQueen ; puis une femme grande et mince, vêtue d'une robe de chambre rouge et qui a été vue par Pierre Michel, Miss Debenham, Mr. MacQueen, et moi-même… et, si j'ose m'exprimer ainsi, sentie par le colonel Arbuthnot ! Qui était cette femme ? Celle-là aussi a disparu comme par enchantement, aucune des voyageuses ne se reconnaît la propriétaire de ce vêtement rouge. Ne formait-elle qu'une seule et même personne avec le faux conducteur du wagon-lit ? Où sont passés ces deux personnages ? Et, accessoirement, où se trouvent à l'heure actuelle l'uniforme des

wagons-lits et le peignoir rouge ?

— Ah ! voilà enfin quelque chose de sensé ! s'écria M. Bouc en se levant. Fouillons les bagages de tous les voyageurs.

Poirot quitta également son siège.

— Je vais vous faire une prédiction.

— Vous savez où se cachent ces vêtements ?

— J'en ai une vague idée.

— Nous vous écoutons.

— Vous découvrirez le peignoir rouge dans les bagages d'un homme et l'uniforme des wagons-lits dans la valise d'Hildegarde Schmidt.

— Hildegarde Schmidt ? Vous croyez donc…

— Non, ce n'est pas ce que vous supposez. Suivez-moi bien. Si Hildegarde Schmidt est coupable, l'uniforme se découvrira peut-être dans ses bagages, mais si elle est innocente, il y sera certainement.

— Mais, voyons…

M. Bouc s'interrompit.

— Quels sont ces cris ? ajouta-t-il. On dirait quelqu'un qu'on égorge.

Une femme poussait des cris perçants dans le couloir. La porte du wagon-restaurant s'ouvrit toute grande et Mrs Hubbard entra en trombe. Elle hurlait :

— Quelle horreur ! C'est affreux ! Un grand couteau dans mon sac à éponge… dans mon sac à éponge ! Un grand couteau… couvert de sang !

Et, tombant en avant, elle s'évanouit sur l'épaule de M. Bouc.

XIV

L'ARME DU CRIME

Avec plus d'énergie que de galanterie, M. Bouc déposa la dame évanouie dans le fauteuil, la tête appuyée sur la table. Le docteur Constantine appela un des serveurs qui arriva en courant.

— Soutenez-la, et dès qu'elle reprendra connaissance, faites-lui avaler un doigt de cognac, recommanda le médecin.

Et il courut rejoindre ses deux compagnons. Une vieille dame « qui tombait dans les pommes » le passionnait moins que la recherche de l'assassin.

Quoi qu'il en fût, sa méthode s'avéra d'une efficacité remarquable. Au bout de quelques minutes, Mrs. Hubbard revenait à elle et buvait à petites gorgées un verre de cognac que le serveur approchait de ses lèvres. Bientôt la dame recouvrait l'usage de la parole.

— Je ne saurais vous décrire ma frayeur. Personne dans ce train ne peut se rendre compte de ma sensibilité. J'ai toujours été très nerveuse. La vue du sang… Oh ! rien que d'y penser, je me trouve mal.

Le serveur lui offrit de nouveau le verre.

— Encore un peu, madame ?

— Vous me le conseillez ? De ma vie je n'ai bu de vin ni de liqueur. Toute ma famille appartient à une ligue antialcoolique. Toutefois, comme il s'agit ici d'un médicament…

Elle but encore un bon petit coup.

Pendant ce temps, Poirot et M. Bouc, suivis de très près par le docteur Constantine, se précipitaient vers le compartiment de Mrs. Hubbard.

Tous les voyageurs du train semblaient s'être donné rendez-vous devant la porte, Le conducteur, les traits tirés par la fatigue, les repoussait doucement.

— Il n'y a rien à voir, dit-il, et il répéta cette phrase en plusieurs langues.

— Laissez-moi passer, je vous prie.

Se frayant un chemin entre les voyageurs, le ventripotent M. Bouc, suivi de ses deux compagnons, pénétra dans le compartiment.

— Ah ! je suis heureux de vous voir arriver, monsieur, dit le conducteur avec un soupir de soulagement. Tout le monde voulait

entrer. La dame américaine poussait de tels cris que je la croyais entre les griffes d'un assassin. Je me suis précipité et elle était là, seule, qui hurlait comme une démente. Elle voulait vous voir ; elle s'est sauvée en criant à tue-tête qu'elle avait trouvé un couteau.

Avec un geste de la main, il ajouta :

— Il est là, monsieur. Je n'y ai pas touché.

À la poignée de la porte donnant accès au compartiment voisin était suspendu un sac en tissu caoutchouté à carreaux blancs et noirs. Juste au-dessous, à même le parquet, à l'endroit où Mrs. Hubbard l'avait laissé échapper de sa main, on voyait un poignard à lame droite et effilée… un article de bazar, imitation de dague orientale, au manche damasquiné. Des taches rougeâtres en maculaient la lame.

Poirot le ramassa.

— Il n'y a pas d'erreur possible. Voici bien l'arme du crime. Qu'en pensez-vous, docteur ?

Le docteur Constantine examina le poignard sans oser y toucher.

— Inutile de prendre tant de précautions, docteur. On n'y découvrira pas d'autres empreintes digitales que celles de Mrs. Hubbard.

Après un moment, le docteur déclara :

— Cette arme a pu produire n'importe laquelle des blessures relevées sur le cadavre.

— Je vous en supplie, ne dites pas cela.

Le docteur parut étonné.

— Nous ne constatons déjà que trop de coïncidences dans cette affaire. Deux personnes ont décidé de tuer Mr. Ratchett hier soir. Il serait vraiment surprenant qu'elles eussent choisi des armes identiques.

— Quant à cela, la coïncidence n'est pas aussi étrange qu'on pourrait le croire. Ces simili dagues orientales sont expédiées par milliers, aux bazars de Constantinople.

— Vous me rassurez un peu… rien qu'un peu.

Poirot observa longuement la porte devant lui, puis, enlevant le sac à éponge, il saisit la poignée, La porte ne bougea pas. À trente centimètres au-dessus de la poignée se trouvait le verrou fermé. Il le tira et tenta encore d'ouvrir. La porte ne remua pas davantage.

— Nous avons poussé le verrou de l'autre côté, vous en souvenez-vous ? dit le docteur.

— En effet, fit Poirot d'un air distrait.

Le sourcil froncé, il semblait penser à autre chose.

— Cela corrobore vos premières constatations, annonça M. Bouc. L'homme s'enfuit par ce compartiment. En refermant la porte, il pose la main sur ce sac à éponge. Il lui vient à l'esprit d'y fourrer son arme sanglante. Ignorant qu'il a éveillé Mrs. Hubbard, il sort par l'autre

porte dans le couloir.

— Oui, c'est bien ainsi que les choses ont dû se passer.

Cependant Poirot gardait un air perplexe.

— Qu'y a-t-il ? lui demanda M. Bouc. Vous ne paraissez pas convaincu.

Poirot lui lança un rapide coup d'œil.

— Rien ne vous choqué ici ? Non, bien sûr… c'est un mince détail.

Le conducteur avança la tête dans le couloir.

— Voici la dame américaine qui revient.

Le docteur Constantine parut un peu embarrassé. Il avait traité Mrs. Hubbard de façon plutôt cavalière. Pourtant elle ne lui adressa aucun reproche. Son énergie mentale se concentrait sur un autre sujet.

— Je vais tout de suite vous dire que je ne reste pas une minute de plus dans ce compartiment ! déclara-t-elle. Vous m'offririez un million de dollars que je n'y dormirais pas cette nuit.

— Voyons, madame…

— Je sais d'avance ce que vous allez me raconter, mais je vous préviens que je ne vous écouterai pas. Je préférerais passer la nuit dans le couloir.

Elle se mit à pleurer.

— Ah ! si ma fille me voyait en ce moment, si elle…

Poirot l'interrompit d'une voix ferme.

— Vous interprétez mal nos intentions, madame. Votre désir est des plus légitimes. On va donner des ordres pour que vos bagages soient immédiatement transportés dans un autre compartiment.

— Ah ! tant mieux ! Quel soulagement ! Mais le wagon est complet… à moins qu'un de ces messieurs…

Mrs. Hubbard abaissa son mouchoir.

M. Bouc intervint.

— Vous allez changer de voiture, madame. On va transporter vos bagages dans le wagon-lit qui a été accroché à la gare de Belgrade.

— Ah ! je vous remercie infiniment, monsieur. Déjà je suis d'une nervosité extraordinaire ! Sentir la présence d'un cadavre de l'autre côté de la cloison… il y a de quoi perdre la tête.

Elle frissonna violemment.

— Michel ! ordonna M. Bouc, veuillez transporter ces bagages dans un compartiment libre du wagon d'Athènes-Paris.

— Bien, monsieur… le même que celui-ci… le numéro 3 ?

— Non, s'interposa Poirot avant que son ami pût répondre. Mieux vaudrait donner à Madame un numéro différent… le numéro 12, par exemple.

— Entendu, monsieur.

Le conducteur saisit les bagages. Mrs. Hubbard se tourna vers

Poirot et se confondit en remerciements.

— J'apprécie fort votre bienveillance et votre délicatesse. Soyez-en certain, monsieur.

— Ce n'est rien, madame. Nous vous accompagnons pour voir si vous êtes confortablement installée.

Escortée par les trois messieurs, elle gagna son nouveau gîte et promena autour d'elle un regard satisfait.

— C'est parfait !

— N'est-ce pas, madame ? Ce compartiment est d'ailleurs identique à celui que vous venez de quitter.

— Oui… sauf qu'il est tourné en sens inverse. Mais dans ces trains, cela n'a aucune importance. J'ai dit à ma fille : « Je veux une place face à la locomotive », et elle m'a objecté : « Voyons, maman, à quoi bon te tracasser ? Quand tu te couches, la voiture va dans une direction et à ton réveil elle marche dans l'autre. » Et c'est la stricte vérité. En effet, la nuit dernière, quand nous sommes entrés à Belgrade, j'étais assise dans le sens de la marche et en sortant de la gare je me retrouvai assise dans le sens inverse.

— Cette fois, vous voilà satisfaite, madame ?

— Pas entièrement. Nous sommes là bloqués par la neige et personne ne s'occupe de nous en sortir. Et dire que mon bateau part après-demain.

— Nous sommes tous logés à la même enseigne, fit observer M. Bouc.

— Je n'en doute pas. Mais je suis la seule à avoir reçu cette nuit la visite d'un assassin.

— Ce que je n'arrive pas encore à m'expliquer, madame, dit Poirot, c'est la façon dont cet homme a pu pénétrer dans votre compartiment si la porte de communication était verrouillée comme vous l'affirmez. Etes-vous bien certaine que la porte était verrouillée ?

— Oh ! oui. D'ailleurs, la demoiselle suédoise a essayé devant moi de l'ouvrir.

— Reconstituons la scène si vous le voulez bien. Vous êtes couchée ; de votre lit, vous ne pouvez voir le verrou.

— Non, à cause de mon sac à éponge. Mon Dieu, il faudra que j'en achète un autre. La seule vue de ce sac me donne la chair de poule.

Poirot prit le sac et le suspendit à la porte de communication entre le compartiment de Mrs. Hubbard et le compartiment voisin.

— En effet, remarqua-t-il, le verrou est placé au-dessous de la poignée et se trouve masqué par le sac. De votre lit, vous ne pouviez vous rendre compte si le verrou était mis.

— C'est ce que j'essaie de vous faire comprendre !

— La demoiselle suédoise, debout entre vous et cette porte,

mania la poignée et vous assura que la porte était verrouillée.

— C'est exact.

— Elle a pu se tromper, madame. Ce verrou n'est en somme qu'un loquet ; il est nécessaire de le mettre dans la position « fermé », si l'on tient à empêcher le voyageur du compartiment contigu d'entrer. Il est possible que Miss Ohlsson ait manœuvré la poignée, mais le verrou étant poussé dans l'autre compartiment, elle aura cru que de votre côté il l'était également.

— Ce serait vraiment stupide de sa part.

— Madame, la bonté et l'intelligence ne vont pas toujours de pair.

— Evidemment.

— A propos, en vous rendant à Smyrne, avez-vous suivi le même itinéraire qu'au retour ?

— Non, j'ai pris le bateau jusqu'à Stamboul où un ami de ma fille, Mr. Johnson, un homme charmant – je voudrais bien que vous le connaissiez – vint à ma rencontre et me fit visiter la ville, qui m'a bien déçue, entre parenthèses. Quant aux mosquées, où il fallait fourrer ses souliers dans des espèces de sandales… Où en étais-je donc ?

— Vous parliez de Mr. Johnson.

— Ah ! oui ! Il me conduisit ensuite à un bateau des Messageries françaises en partance pour Smyrne, où mon gendre m'attendait au quai. Que va-t-il dire quand je lui raconterai tout cela dans ma prochaine lettre ? Ma fille prétendait que j'aurais moins d'ennuis en voyageant par chemin de fer. Comment pourrais-je décommander ma cabine sur le paquebot ? Oh ! c'est affreux !

Une fois de plus, Mrs. Hubbard était prête à fondre en larmes.

Poirot, qui commençait à s'impatienter, saisit ce moment pour lui dire :

— Après cette violente émotion, madame, il faut vous remonter un peu. On va commander au serveur du restaurant de vous apporter du thé et des biscuits.

— Le thé ne me dit pas grand'chose, gémit la brave dame. C'est une habitude anglaise.

— Du café, si vous préférez. Vous avez besoin d'un stimulant.

— Ce cognac m'a un peu tourné la tête. Je boirais volontiers une tasse de café.

— Tout d'abord, voulez-vous me permettre de jeter un coup d'œil dans vos valises… pour la forme ?

— Pourquoi ?

— Nous devons fouiller les bagages de tous les voyageurs. Sans vouloir vous rappeler un fait désagréable… votre sac à éponge…

— Grand Dieu ! vous avez raison. Je ne tiens nullement à faire une autre découverte comme celle-là.

Mrs. Hubbard ne voyageait qu'avec un minimum de bagages : un carton à chapeau, une petite valise et un sac de voyage bien bourré.

Cette visite n'eût guère demandé plus de deux minutes si Mme Hubbard n'avait insisté pour qu'on admirât les photographies de « ma fille » et de deux gamins plutôt laids :

— Les enfants de ma fille. N'est-ce pas qu'ils sont mignons ?

XV

LES BAGAGES DES VOYAGEURS

Ayant proféré quelques compliments mensongers, et assuré Mrs. Hubbard qu'il allait lui faire apporter du café, Poirot prit congé et sortit en compagnie de ses deux amis.

— Nous voici bredouilles, remarqua M. Bouc. Où allons-nous fouiller à présent ?

— A mon avis, le plus simple serait de procéder par ordre en suivant le couloir… Commençons par le numéro 16… L'aimable Mr. Hardman.

Mr. Hardman, en train de fumer un cigare, les reçut avec la meilleure grâce du monde.

— Entrez, je vous en prie, messieurs… du moins si vous pouvez tenir tous trois dans un espace aussi restreint.

M. Bouc expliqua le but de leur visite et le détective new-yorkais approuva cette initiative.

— Parfait. Je me demande pourquoi vous ne l'avez pas fait plus tôt. Voici mes clefs, messieurs, et si vous désirez fouiller mes poches, ne vous gênez pas. Voulez-vous que je descende mes valises ?

— Le conducteur s'en chargera. Michel !

Le contenu des valises de Mr. Hardman fut rapidement passé en revue. Peut-être s'y trouvait-il une quantité trop considérable de liqueurs…

Mr. Hardman cligna de l'œil.

— La douane visite rarement les bagages aux frontières… du moins si on ne fait que traverser le pays. Jusqu'ici je n'ai eu aucun ennui.

— Mais à la frontière française ?

— Avant d'arriver en France, je verserai ce qui restera de ces bouteilles dans un flacon étiqueté : *Lotion capillaire.*

— Vous n'êtes point partisan de la prohibition, monsieur Hardman, observa M. Bouc en riant.

— Ma foi, j'aurais tort de dire que la prohibition m'ait empêché de boire. Vous connaissez ce qu'on appelle en Amérique le « speakeasy » ou cabaret clandestin.

— Non, je voudrais bien aller en Amérique, dit Poirot.

— On vous y apprendrait quelques méthodes un peu modernes. L'Europe a besoin de s'éveiller, elle dort à moitié.

— Certes, j'admire l'Amérique, le pays du progrès, mais j'avoue préférer mes compatriotes aux femmes américaines. La jeune fille belge ou française surpasse en charme et en finesse celle des autres nations.

Hardman se tourna un instant vers la fenêtre pour contempler la neige.

Il clignota des yeux.

— Cette neige vous éblouit, remarqua-t-il. Vraiment, je commence à en avoir plein le dos de cette panne et de ce crime ! Que faire pour tuer le temps ? J'aimerais inventer une occupation quelconque.

— Voilà bien l'esprit remuant de l'Amérique, prononça Poirot avec un sourire.

Le conducteur replaça les valises et ils s'en allèrent dans le compartiment suivant. Le colonel Arbuthnot, assis dans un coin, fumait sa pipe en lisant une revue. Poirot lui exposa le motif de leur visite. Le colonel ne souleva aucune difficulté : il avait deux grands sacs de voyage en cuir où tout était rangé avec un ordre tout militaire.

— Le reste de mon attirail me suit par bateau, expliqua-t-il.

En moins de trois minutes, l'inspection fut terminée. Poirot remarqua un paquet de cure-pipes.

— Vous employez toujours cette même marque ?

— Autant que possible.

— Ah !

Ces cure-pipes étaient identiques à celui que Poirot avait ramassé dans le compartiment de Ratchett.

Le docteur Constantine en fit la remarque lorsqu'ils se retrouvèrent dans le couloir.

— Tout de même, dit Poirot, je ne puis croire à la culpabilité de cet homme.

Le compartiment voisin était celui de la princesse Dragomiroff. Dès qu'ils frappèrent à la porte, la vieille dame répondit de sa voix grave et bien timbrée :

— Entrez !

M. Bouc, plein de déférence, prit la parole et expliqua ce qu'ils désiraient.

— Je n'y vois pas d'inconvénient, messieurs. Les clefs sont entre les mains de ma femme de chambre qui va vous aider.

— Confiez-vous habituellement vos clefs à votre femme de chambre, madame ? demanda Poirot.

— Oui, monsieur.

— Et si à l'une des frontières les douaniers demandaient à visiter vos bagages au milieu de la nuit ?

La vieille dame haussa les épaules :

— C'est peu probable. Mais si le fait se produisait, le conducteur irait prendre les clefs chez ma femme de chambre.

— Vous avez une confiance absolue en cette femme ?

— Je vous répète encore que je ne prends à mon service que des gens sur qui je puis compter.

— Il vaut souvent mieux, en effet, employer une personne simple et honnête qu'une femme de chambre mieux stylée… par exemple, quelque jolie Parisienne.

Les yeux noirs et perspicaces de la princesse Dragomiroff se fixèrent sur les yeux du détective.

— Qu'insinuez-vous par là, monsieur Poirot ?

— Rien, madame, rien du tout.

— Si, si ! Vous pensez que je devrais avoir à mon service une élégante Parisienne ?

— Cela semblerait peut-être plus naturel, madame.

— Hildegarde m'est entièrement dévouée, et le dévouement ne s'achète pas, monsieur Poirot, déclara la princesse en appuyant sur les mots.

L'Allemande apporta le trousseau de clefs. Sa maîtresse lui ordonna, dans sa langue maternelle, d'ouvrir les valises et d'aider ces messieurs dans leurs recherches. Pendant ce temps, debout dans le couloir, elle regarda méditativement la neige. Poirot s'approcha d'elle, laissant à M. Bouc le soin de fouiller les bagages.

— Eh bien, monsieur Poirot, vous ne vous inquiétez donc pas du contenu de mes valises ?

— Oh ! madame, ce n'est là qu'une formalité.

— Est-ce bien sûr ?

— Oui, du moins en ce qui vous concerne.

— Pourtant j'ai bien connu Sonia Armstrong et je l'affectionnais beaucoup. Vous pensez sûrement que je n'aurais pas voulu souiller mes mains en tuant cet ignoble Cassetti ? Sans doute avez-vous raison.

Elle garda le silence un instant, puis elle reprit :

— Savez-vous comment j'aurais aimé traiter ce monstre ? J'aurais voulu réunir tous mes domestiques et leur donner l'ordre de le rouer de coups jusqu'à ce que mort s'ensuive et de jeter son cadavre à la voirie. Voilà comment les choses se passaient en Russie dans ma jeunesse, monsieur.

Poirot l'écoutait attentivement sans proférer une parole.

Brusquement la princesse se tourna vers lui.

— Vous ne dites rien, monsieur Poirot !

À quoi songez-vous donc ? Il la regarda bien en face.

— Je songe, madame, que votre force réside plutôt dans votre volonté que dans vos bras.

Elle abaissa les yeux vers ses bras minces, gainés de longues

manches noires et terminés par des mains jaunes pareilles à des serres d'oiseau.

— C'est vrai… je ne possède aucune force physique. Je ne sais si je dois m'en féliciter…

Brusquement, elle réintégra son compartiment, où sa femme de chambre remettait tout en ordre.

La princesse coupa court aux excuses de M. Bouc.

— Inutile, monsieur. Un crime a été commis, certaines mesures doivent nécessairement être prises.

Elle les salua et ils s'éloignèrent.

Les portes des deux compartiments suivants se trouvaient fermées. M. Bouc se gratta la tête.

— Diable ! c'est fâcheux ! Ces jeunes Hongrois voyagent avec des passeports diplomatiques et leurs bagages sont exempts de toute visite douanière.

— Il s'agit ici d'un assassinat, observa Poirot.

— Je le sais, mon ami. Mais il faut à tout prix éviter les complications…

— Ne vous tracassez pas. Le comte et la comtesse se montreront tout aussi raisonnables que la princesse Dragomiroff.

— La princesse est une grande dame. Ceux-ci appartiennent au même rang social, mais le comte n'a pas l'air commode. Avez-vous vu comme il s'est comporté quand vous avez insisté pour interroger sa femme ? Cette fois, il va nous envoyer promener. Si nous les laissions tranquilles ? Après tout, ces gens-là n'ont sans doute rien à voir avec le crime ? Pourquoi m'attirer des ennuis inutilement ?

— Je ne partage pas votre avis, dit Poirot. Je suis certain que le comte ne suscitera pas de difficultés. Essayons.

Sans laisser à M. Bouc le temps de protester, Poirot frappa à la porte n°13.

— Entrez ! répondit une voix de l'intérieur.

Assis près de la porte, le comte lisait un journal. La comtesse, pelotonnée dans un coin opposé, un oreiller derrière la tête, sembla s'arracher du sommeil.

— Pardon, monsieur le comte, dit Poirot, excusez notre intrusion. Nous procédons à la visite de tous les bagages des voyageurs… M. Bouc me fait remarquer que, muni d'un passeport diplomatique, vous pouvez refuser de vous soumettre à cette formalité.

Le comte réfléchit un moment.

— Je vous remercie. Toutefois, je ne tiens nullement à profiter de cette faveur, et je désire qu'on inspecte mes bagages comme ceux des autres voyageurs.

Il se tourna vers sa femme.

— J'espère, Eléna, que vous n'y voyez aucun inconvénient ?

— Aucun, répondit la comtesse sans hésiter.

M, Bouc effectua un examen rapide et superficiel dans le second compartiment tandis que Poirot semblait dissimuler son embarras par des remarques de ce genre :

— Madame, l'étiquette de cette valise est encore humide.

Il montrait à la comtesse une mallette en maroquin bleu, avec des initiales surmontées d'une couronne.

La comtesse ne releva point cette observation. Toute cette affaire, c'était visible, l'horripilait.

Immobile dans son coin, elle regardait la neige à travers la vitre.

Poirot termina son inspection en ouvrant le petit placard au-dessus du lavabo et d'un coup d'œil en vérifia le contenu : une éponge, un pot de crème, de la poudre et un flacon dont l'étiquette annonçait : *trional.*

Après un échange de remerciements et des excuses, M. Bouc et M. Poirot se retirèrent.

Le compartiment de Mrs. Hubbard, le compartiment où gisait le cadavre de la victime et le compartiment de M. Poirot venaient ensuite.

Puis ce fut le tour des secondes classes.

Le premier compartiment des secondes était occupé par Mary Debenham, plongée dans la lecture d'un livre, et Greta Ohlsson, qui, profondément endormie, se réveilla en sursaut à l'entrée des enquêteurs.

Poirot répéta son explication. La Suédoise parut très agitée, alors que Mary Debenham conservait son calme.

— Si vous me le permettez, dit Poirot en s'adressant à la Suédoise, commençons d'abord par vos bagages. Ensuite, vous serez bien aimable d'aller auprès de la dame américaine. Vous la trouverez dans la seconde voiture. Elle est tellement bouleversée par sa tragique découverte que nous l'avons fait changer de compartiment. Je lui ai fait porter du café, mais je crois que votre compagnie lui sera plus salutaire.

La brave femme, n'écoutant que son bon cœur, courut aussitôt vers l'Américaine. Du reste, sa valise n'étant point fermée à clef, sa présence n'était nullement nécessaire.

Son maigre bagage fut vite passé en revue. Evidemment, elle n'avait pas encore remarqué la disparition du morceau de toile métallique dans son carton à chapeau.

Miss Debenham avait posé son livre et observait Poirot. Quand il l'en pria, elle lui remit ses clefs et, comme il ouvrait une des valises, elle lui dit :

— Monsieur Poirot ; pourquoi avez-vous éloigné cette femme ?

— Pour qu'elle aille soigner cette pauvre Américaine, mademoiselle.

— Un excellent prétexte… mais ce n'est qu'un prétexte.

— Je ne saisis pas, mademoiselle.

— Mais si, vous me comprenez parfaitement.

Elle sourit.

— Vous vouliez me voir seule, n'est-ce pas ?

— Vous me prêtez des intentions mademoiselle…

— Que vous avez déjà en tête. Ne soutenez pas le contraire.

— Mademoiselle, un proverbe français dit…

— « Qui s'excuse s'accuse. » C'est bien ce que vous alliez dire ? Avec un brin d'observation et de bon sens, j'ai deviné que vous me soupçonniez de savoir quelque chose sur ce crime… cet assassinat d'un homme que je ne connais ni d'Eve ni d'Adam.

— Vous vous faites des idées, mademoiselle…

— Non, non, je sais ce que je dis. Et il me semble qu'au lieu de gaspiller votre temps, vous feriez mieux d'arriver tout droit au fait.

— Ah ! vous préférez qu'on vous parle sans ambages ! Eh bien, je suis votre conseil et vous prie de m'expliquer le sens de certaines paroles que j'ai entendues par surprise au cours du voyage. À la gare de Konya, j'étais descendu pour me dégourdir les jambes, lorsque votre voix et celle du colonel me parvinrent dans la nuit. Vous disiez : « Pas maintenant. Plus tard, quand tout ceci sera terminé et loin derrière nous. » Que signifiaient ces propos, mademoiselle ?

Elle répondit d'un ton très calme :

— Vous imaginez-vous qu'il s'agissait d'un… meurtre ?

— Je vous le demande, mademoiselle.

Elle soupira et s'absorba un instant dans ses pensées.

— Excusez-moi, monsieur, dit-elle enfin, mais je ne puis vous donner le sens de cette phrase. Je vous affirme sur l'honneur que j'ai vu ce Mr. Ratchett pour la première fois dans le train.

— Alors, vous refusez de me donner une explication ?

— Si vous le prenez ainsi : oui, je refuse. Ces paroles avaient trait à… à un devoir que j'avais entrepris.

— Et ce devoir est rempli à présent ?

— Comment cela ?

— Oui ou non, est-il rempli ?

— Qu'est-ce qui vous porte à le croire ?

— Mademoiselle, permettez-moi de vous rappeler un petit incident. Avant d'arriver à Stamboul, le train a subi un léger retard, et vous, d'ordinaire si calme et si raisonnable, vous avez perdu votre sang-froid en l'occurrence.

— Je ne voulais pour rien au monde manquer la correspondance.

— C'est votre explication, mais comme je vous l'ai fait remarquer, l'Orient-Express part tous les jours de Stamboul, et eussiez-vous même manqué la correspondance, votre retard n'eût été que de vingt-quatre heures.

Miss Debenham témoigna quelque impatience.

— Vous ne semblez pas vous rendre compte que des amis peuvent vous attendre à Londres et qu'un jour de retard bouleverse tous vos projeta et vous cause d'innombrables ennuis.

— Ah ! vous vous inquiétiez parce que des amis vous attendaient à Londres ! Vous ne vouliez pas les décevoir ?

— Evidemment !

— C'est pour le moins curieux.

— Que voyez-vous là de curieux ?

— Le train, à présent, a également du retard… un retard considérable… et, circonstance aggravante, impossible de prévenir vos amis par câble. Pourtant, cette fois vous acceptez le contretemps avec un flegme admirable.

Mary Debenham rougit et se mordit la lèvre.

— Vous ne répondez pas, mademoiselle ?

— J'ignorais que vous attendiez une réponse.

— Expliquez-moi ce changement d'attitude, mademoiselle.

— Ne croyez-vous pas que vous faites bien des histoires à propos de rien, monsieur Poirot ?

— Cela provient sans doute d'une déformation professionnelle. Nous autres, détectives, nous voulons que les gens placés dans des circonstances critiques réagissent toujours de la même façon. Nous ne tenons pas suffisamment compte des sautes d'humeur.

Mary Debenham jugea préférable de ne rien dire.

— Connaissez-vous bien le colonel Arbuthnot, mademoiselle ?

Poirot s'imagina que ce changement de conversation ne déplaisait point à la jeune fille :

— Je l'ai rencontré pour la première fois au cours de ce voyage.

— Savez-vous s'il connaissait déjà Ratchett ?

Elle secoua négativement la tête.

— Je suis certaine que non.

— Pourtant, mademoiselle, nous avons trouvé un cure-pipe dans le compartiment de la victime, et, parmi les voyageurs, le colonel est le seul à fumer la pipe.

Il l'observait attentivement, mais elle ne trahit ni surprise ni émotion et se contenta de dire :

— C'est absurde ! Le colonel Arbuthnot est le dernier homme au monde capable de commettre un pareil crime !

Poirot partageait à tel point cet avis qu'il allait le dire, mais il se ravisa.

— Permettez-moi de vous rappeler, mademoiselle, que vous connaissez seulement depuis peu le colonel.

Elle haussa les épaules.

— Oui, mais je sais suffisamment à quoi m'en tenir sur son compte.

Poirot demanda d'une voix douce :

— Alors, mademoiselle, vous persistez à refuser l'explication de cette phrase : « Quand tout ceci sera terminé » ?

Elle répondit d'un ton glacial :

— Je n'ai plus rien à dire.

— Qu'à cela ne tienne. Je le découvrirai bien seul.

Il salua et quitta le compartiment, en refermant la porte derrière lui.

— Etait-ce bien prudent, mon cher ami ? lui demanda M. Bouc. Vous avez mis cette péronnelle sur ses gardes et, par là même, le colonel.

— Mon cher, pour attraper un lapin vous faites entrer un furet dans le terrier ; si le lapin s'y trouve, il s'enfuit. Voilà ma tactique.

Ils pénétrèrent ensuite dans le compartiment d'Hildegarde Schmidt.

La femme de chambre les reçut avec déférence, mais sans la moindre émotion.

Poirot jeta un rapide coup d'œil au contenu de la mallette ouverte sur la banquette, puis il fit signe au contrôleur de descendre la grande valise du porte-bagages.

— Vos clefs, mademoiselle, s'il vous plaît ?

— Elle n'est pas fermée à clef, monsieur.

Poirot libéra les moraillons et souleva le couvercle.

— Ah ! vous souvenez-vous de ce que j'avais prédit, mon ami ? dit-il à M. Bouc. Regardez plutôt.

Sur le dessus de la valise s'étalait, plié en hâte, un uniforme d'employé des wagons-lits.

— *Ach !* s'écria l'Allemande, cela ne m'appartient pas ! Ce n'est pas moi qui l'ai fourré là-dedans ! Je n'ai pas ouvert cette valise depuis notre départ de Stamboul ! Je vous le jure, messieurs ! Vous pouvez me croire !…

Le visage bouleversé, elle regardait les visiteurs.

Poirot lui prit doucement le bras et la rassura.

— Nous vous croyons sur parole. Ne vous inquiétez pas. Aussi sûr que vous êtes un excellent cordon-bleu, ce n'est pas vous qui avez rangé cet uniforme dans cette valise. Vous faites très bien la cuisine, n'est-ce pas ?

Prise au dépourvu, la femme répondit :

— Oui, mes patronnes m'ont toujours complimentée. Je…

Mais, l'air effaré, elle s'arrêta soudain, la bouche ouverte.

— C'est très bien, dit Poirot. Calmez-vous. Je vais vous expliquer moi-même ce qui s'est passé. Cet individu, le même que vous avez croisé, vêtu de l'uniforme des wagons-lits, sortait du compartiment de la victime et comptait n'être remarqué de personne. Qu'avait-il à faire ? Se débarrasser de son uniforme qui dès lors était pour lui un danger.

Poirot jeta un coup d'œil au docteur Constantine et à M. Bouc qui l'écoutaient attentivement.

— Mais il neige. Et la neige dérange tous ses plans. Où cacher ces vêtements ? En passant devant une porte ouverte, il voit qu'il n'y a personne à l'intérieur du compartiment… C'est sans doute celui de la femme qu'il a rencontrée dans le couloir. Il s'y glisse, enlève son uniforme sous lequel il est habillé et le fourre en hâte dans la valise placée sur le porte-bagages.

— Et ensuite ? demanda M. Bouc.

— A nous de le deviner, dit Poirot.

Il déplia la tunique : il y manquait un bouton, le troisième. Poirot plongea sa main dans la poche et en retira un de ces passe-partout employés par les conducteurs pour ouvrir les compartiments.

— Voici comment l'assassin a pu ouvrir les portes fermées, observa M. Bouc. Les questions que vous avez posées à Mrs. Hubbard étaient inutiles… Cette clef en main, notre homme a pu s'introduire sans difficulté chez Mr. Ratchett en supposant que la chaîne de sûreté n'était pas accrochée. Après tout, s'il était assez malin pour se procurer un uniforme des wagons-lits, pourquoi pas également un passe-partout ?

— En effet, pourquoi pas ?

— Nous aurions dû nous en douter. Rafraîchissez-vous un peu la mémoire. Michel ne nous a-t-il pas dit que lorsqu'il vint répondre au coup de sonnette de Mrs. Hubbard la porte donnant sur le couloir était fermée au verrou ?

— Oui, monsieur, confirma le conducteur ; voilà pourquoi je croyais que la dame avait rêvé.

— Le mystère commence à s'éclaircir, continua M. Bouc. Le meurtrier avait certainement l'intention de refermer la porte de communication, mais il a pu m'entendre remuer dans le lit et il a pris peur.

— Il ne nous reste plus qu'à trouver le peignoir rouge, observa Poirot.

— Oui, et les deux derniers compartiments sont occupés par des hommes.

— Nous les fouillerons tout de même.

— D'autant plus que je me souviens nettement de ce que vous

avez dit.

Hector MacQueen se prêta volontiers à la visite de ses bagages.

— Je ne demande pas mieux, dit-il avec un amer sourire. J'en ai assez d'être tenu pour le plus suspect parmi les voyageurs ! Si le hasard vous fait découvrir un testament par lequel le vieux me lègue tout son argent, mon affaire est claire, hein ?

M. Bouc le considéra d'un œil soupçonneux.

— Je plaisante, poursuivit MacQueen. Il ne m'a sûrement pas laissé un radis. Ma connaissance de trois langues étrangères, le français, l'allemand et l'italien, lui était précieuse, voilà tout ! Lorsqu'on ne sait parler que le bon américain, on est bien embarrassé hors de son pays.

Il s'exprimait plus nerveusement que de coutume. Malgré ses efforts pour paraître naturel, on sentait que cette inquisition lui était odieuse.

— Rien ! déclara enfin Poirot, pas même un legs compromettant.

MacQueen soupira d'aise.

— Me voilà rassuré cette fois ! dit-il joyeusement. Vous venez de m'enlever un rude poids !

Dans le dernier compartiment, l'inspection des bagages du grand Italien et du domestique n'amena aucune découverte.

Les trois enquêteurs, debout à l'extrémité du wagon, s'entre-regardaient.

— Et maintenant ? demanda M. Bouc.

— Retournons au wagon-restaurant, suggéra Poirot. Nous avons interrogé les voyageurs, examiné les bagages ; il ne nous reste plus à présent qu'à faire travailler nos méninges.

Il fourra sa main sans sa poche, prit son étui à cigarettes, le trouva vide.

— Je vous rejoins dans un instant, dit-il. Je vais chercher des cigarettes. Cette affaire devient inextricable. Qui diantre portait le peignoir rouge ? Où se trouve-t-il ? Quelque chose m'échappe. Le criminel a tout embrouillé à plaisir. Mais nous allons reprendre la discussion sur ce que nous savons jusqu'ici. Excusez-moi un moment.

D'un pas rapide, il se rendit à son propre compartiment. Il prit une de ses valises qui contenait sa provision de cigarettes.

Il la posa à terre et l'ouvrit.

Il resta un moment immobilisé par la surprise.

Soigneusement plié sur le dessus de la valise, il voyait un peignoir de soie rouge orné de dragons brodés.

— Et voilà ! murmura Poirot. On me lance un défi ! Eh bien, je l'accepte !

TROISIÈME PARTIE
HERCULE POIROT S'ASSEOIT ET RÉFLÉCHIT

I

LEQUEL… OU LESQUELS ?

M. Bouc et le docteur Constantine conversaient ensemble lorsque Poirot les rejoignit dans le wagon-restaurant. M. Bouc paraissait très abattu.

— Le voilà ! s'écria-t-il en apercevant Poirot.

Puis il ajouta, une fois son ami assis :

— Si vous retrouvez le coupable, mon cher, je croirai aux miracles.

— Cette affaire vous tourmente à ce point ?

— Oui. D'autant qu'on ne sait plus par quel bout la prendre.

— Je suis bien de cet avis, approuva le médecin. À dire vrai, monsieur Poirot, je ne vois pas du tout ce que nous allons faire maintenant.

Poirot alluma une de ses minuscules cigarettes et répondit, l'air rêveur :

— Pour moi, voici où réside l'intérêt de notre affaire. Privés de tous moyens d'investigation habituels, nous ne pouvons contrôler les déclarations des voyageurs. Ayons recours à notre propre intelligence.

— Tout cela est très joli, objecta M. Bouc. Encore faudrait-il posséder quelques données exactes qui nous serviraient de point de départ.

— N'avons-nous pas le témoignage des voyageurs et celui de nos yeux ?

— L'interrogatoire des voyageurs ne nous a pas appris grand'chose.

— Pardon, il nous a renseignés sur plusieurs points.

— Ah ! bah ? Je ne m'en suis guère aperçu.

— Vous n'avez sans doute pas écouté attentivement.

— Eh bien, éclairez ma lanterne.

— Prenons le premier témoignage recueilli : celui du jeune MacQueen. À mon sens, il a laissé échapper une phrase très significative.

— Au sujet des lettres de menaces ?

— Non, mais il nous a révélé que Mr. Ratchett voyageait beaucoup et se trouvait gêné par son ignorance des langues étrangères. MacQueen a même ajouté qu'il lui servait d'interprète plutôt que de secrétaire.

Poirot observa le visage de ses deux auditeurs.

— Quoi ? Vous ne saisissez pas encore ? Oh ! c'est impardonnable… Il est allé jusqu'à dire qu'on éprouvait mille ennuis hors de son pays lorsqu'on ne connaissait que le bon américain.

— Et après ?… s'exclama M. Bouc, toujours perplexe.

— Ah ! il faut donc encore vous mettre les points sur les « i » ! Eh bien, voici : Mr. Ratchett ne parlait pas le français. Cependant, quand le conducteur est venu, appelé par son coup de sonnette, une voix a répondu en français qu'on avait fait erreur. En outre, cette voix s'est exprimée dans un français très usuel, non pas celui qu'emploient les gens qui n'ont que des notions rudimentaires de cette langue : « Ce n'est rien. Je me suis trompé. »

— Mais oui ! s'écria le docteur Constantine. Nous aurions dû nous en apercevoir ! Je conçois maintenant votre répugnance à admettre l'heure indiquée par la montre comme étant celle du crime. À une heure moins vingt-trois minutes, Ratchett était déjà mort…

— Et son meurtrier répondait à sa place…, acheva M. Bouc.

— N'anticipons pas, dit Poirot ; toutefois, nous pouvons affirmer sans crainte qu'à une heure moins vingt-trois quelqu'un d'autre que Ratchett se trouvait dans le compartiment et que ce quelqu'un était français ou parlait très couramment le français.

— Vous ne péchez point par manque de prudence, mon vieux.

— Qui va lentement va sûrement. Rien ne me prouve de façon formelle que Ratchett était mort à cette minute-là.

— Vous avez tout de même été réveillé par un cri ?

— Oui, c'est exact.

— Cette nouvelle découverte ne nous avance guère, déclara M. Bouc sentencieusement. Vous avez entendu du bruit dans le compartiment voisin. À ce moment, il ne s'agissait pas de Ratchett, mais plutôt de l'assassin qui lavait ses mains tachées de sang, remettait de l'ordre autour de lui et brûlait la lettre compromettante. Puis, le calme revenu dans le wagon, le meurtrier mit la chaînette à la porte extérieure de Ratchett, ouvrit la porte communiquant avec le compartiment de Mrs. Hubbard et se sauva par là. En somme c'est bien ce que nous pensions… avec cette différence que Ratchett a été tué une demi-heure plus tôt et les aiguilles de la montre mises sur une heure et quart pour préparer un alibi.

— Un alibi sans valeur, observa Poirot. Les aiguilles de la montre marquent 1 h 15… heure précise à laquelle le meurtrier a quitté le théâtre du crime.

— C'est ma foi vrai, acquiesça M. Bouc, un peu décontenancé. Que vous indique cette montre arrêtée à 1 h 15 ?

— Si les aiguilles ont été dérangées – je dis *si* – l'heure à laquelle on les a arrêtées doit signifier quelque chose. En ce cas, on serait tout

naturellement porté à suspecter tous ceux qui fourniraient un alibi à l'heure indiquée, savoir 1 h 15.

— Ce raisonnement me paraît péremptoire, opina le docteur.

— Il convient également d'établir l'heure où l'assassin pénétra dans le compartiment. À quel moment eut-il l'occasion d'y entrer ? À moins d'accuser le vrai conducteur de complicité, le faux conducteur n'a pu s'introduire dans le wagon que pendant l'arrêt du train à Vincovci. Après le départ du train de cette station, le conducteur, assis à sa place habituelle, surveillait tout le couloir. Alors qu'aucun des voyageurs n'eût prêté attention à un employé des wagons-lits, le conducteur, lui, aurait nécessairement remarqué la présence de cet intrus. Or, pendant l'arrêt du train à Vincovci, le conducteur était descendu sur le quai : l'autre avait donc la voie libre.

— Et d'après vos premières conjectures, le coupable ne peut être qu'un des voyageurs. Lequel ?

Poirot esquissa un sourire.

— J'ai pris des notes. Si vous voulez bien les consulter, elles rafraîchiront vos souvenirs.

Le docteur et M. Bouc examinèrent ensemble une liste où chaque voyageur figurait dans l'ordre où avait eu lieu son interrogatoire :

HECTOR MACQUEEN. Citoyen américain. Couchette N°16. Première classe.
Mobile Aucun provenir de ses rapports avec la victime.
Alibi De minuit à 2 heures du matin. (De minuit à 1 h 30, alibi confirmé par le colonel Arbuthnot, et de 1 h 15 à 2 heures, par le conducteur.)
Témoignage accusateur Aucun.
Circonstances suspectes Aucune.

PIERRE MICHEL. Employé. Citoyen français.
Mobile Aucun.
Alibi De minuit à 2 heures du matin : vu par H.P. dans le couloir au moment où une voix se faisait entendre du compartiment de Ratchett, à 12 h 37. De 1 heure du matin à 1 h 16, alibi certifié par les deux autres conducteurs.
Témoignage accusateur Aucun.
Circonstances suspectes L'uniforme des wagons-lits découvert dans les bagages de Hildegarde Schmidt plaide en faveur de cet homme, car on s'en est servi en vue de jeter le soupçon sur lui.

EDWARD MASTERMAN. Sujet anglais. Couchette N°4. Seconde classe.
Mobile Aucun provenir de ses rapports avec la victime dont il était le valet de chambre.
Alibi De minuit à 2 heures du matin, alibi confirmé par Antonio Foscarelli.

Témoignage accusateur
Circonstances suspectes
Parmi les voyageurs, il est seul de la taille voulue pour porter une des valises de wagons-lits trouvé dans les bagages de la femme de chambre. D'autre part, il est peu probable qu'il parle couramment le français.

MRS. HUBBARD
Nationalité américaine Couchette N°3. Première classe.
Mobile.
Alibi minuit à 2 heures du matin : aucun.
Témoignage accusateur
Circonstances suspectes
Observations :
L'histoire de l'homme dans son compartiment est confirmée par le témoignage de Hardman et celui de la femme Schmidt.

GRETA OHLSSON
Nationalité suédoise.
Couchette N°10. Seconde classe.
Mobile.
Alibi minuit à 2 heures du matin : alibi ratifié par Mary Debenham.
Nota :
Dernière personne qui ait vu Ratchett en vie.

PRINCESSE DRAGOMIROFF
Nationalité française.
Couchette N°14. Première classe.
Mobile. Intimement liée avec la famille Armstrong, elle est la marraine de Sonia Armstrong.
Alibi minuit à 2 heures du matin : alibi certifié par le conducteur et la femme de chambre.
Témoignage accusateur
Circonstances suspectes

COMTESSE ANDRENYI
Nationalité hongroise. Passeport diplomatique.
Couchette N°13. Première classe.
Mobile.
Alibi minuit à 2 heures du matin : alibi confirmé par le conducteur, sauf entre 1 heure et 1 heure 15.

COMTESSE ANDRENYI
Nationalité hongroise. Couchette N°12.
Mobile.
Alibi minuit à deux heures du matin : a pris du trional et a dormi. Certifié par son mari. Flacon de trional dans son placard.

COLONEL ARBUTHNOT
Nationalité anglaise. Couchette N°15. Première classe.
Mobile.
Alibi minuit à 2 heures du matin : a parlé avec MacQueen jusqu'à 1 h 30. Rentra dans son compartiment et ne le quitta plus (certifié par

MacQueen et le conducteur).
Témoignage accusateur
Circonstances suspectes

CYRUS HARDMAN. Couchette N°16. Première classe.
Mobile. Mobile connu.
Alibi. Minuit à 2 heures du matin : n'a pas quitté son compartiment (confirmé par MacQueen et le conducteur).
Témoignage accusateur
Circonstances suspectes

ANTONIO FOSCARELLI (origine italienne). Couchette N°5. Seconde classe.
Mobile. Mobile connu.
Alibi. Minuit à 2 heures du matin : alibi confirmé par Edward Masterman.
Témoignage accusateur
Circonstances suspectes : l'arme choisie par l'assassin pourrait convenir à son tempérament. (Voir M. Bouc).

MARY DEBENHAM. Couchette N°11. Seconde classe.
Mobile.
Alibi. Minuit à 2 heures du matin : alibi confirmé par Greta Ohlsson.
Témoignage accusateur
Circonstances suspectes : *Conversation surprise par H. P. et que Miss Debenham se refuse à expliquer.*

HILDEGARDE SCHMIDT. Couchette N°8. Seconde classe.
Mobile.
Alibi. Minuit à 2 heures du matin : alibi confirmé par le conducteur et la princesse Dragomiroff. Elle alla se coucher. Vers 0 h 38, fut réveillée par le conducteur et se rendit auprès de la princesse Dragomiroff.

REMARQUES. – *La déposition des voyageurs corrobore l'attestation du conducteur sur ce point que nul n'a pénétré dans le compartiment de Mr. Ratchett ou n'en est sorti entre minuit et 1 heure (heure à laquelle le conducteur est allé dans la voiture suivante) et de 1 h 15 à 2 heures.*

— Ce document, expliqua Poirot, n'est qu'un simple résumé de l'interrogatoire, disposé de cette façon pour plus de compréhension.

M. Bouc le lui rendit en faisant une grimace :

— Heuh… Ce n'est guère éblouissant.

— Peut-être estimez-vous ce questionnaire plus à votre goût ?

Avec un léger sourire, Poirot tendit une autre feuille de papier.

II

DIX QUESTIONS

Cette feuille portait comme en-tête :

EXPLICATIONS NÉCESSAIRES

1° *À qui appartient le mouchoir marqué d'un « H » ?*
2° *Qui a laissé tomber le cure-pipe ? Le colonel Arbuthnot ?*
3° *Qui portait le peignoir rouge ?*
4° *Qui était l'homme ou la femme déguisé en employé des wagons-lits ?*
5° *Pourquoi les aiguilles de la montre marquaient-elles 1 h 15 ?*
6° *Le crime a-t-il été commis à cette heure-là ?*
7° *Ou plus tôt ?*
8° *Ou plus tard ?*
9° *Pouvons-nous certifier que Ratchett a été frappé par plus d'une personne ?*
10° *Quelle autre explication donner à ses nombreuses blessures ?*

— Eh bien, amusons-nous à résoudre ces rébus, dit M. Bouc, enchanté de ce petit questionnaire. Commençons par le mouchoir. Procédons avec ordre et méthode.

— A la bonne heure ! déclara Poirot, l'air satisfait.

M. Bouc poursuivit d'un ton dogmatique :

— L'initiale H se rapporte à trois personnes : Mrs. Hubbard, Miss Debenham, qui a pour second prénom Hermione, et la femme de chambre, Hildegarde Schmidt.

— Eh bien ! laquelle des trois ?

— Il est difficile de se prononcer. Cependant, j'opterais pour Miss Debenham. Nous ignorons si on ne l'appelle pas par son second prénom ; de plus, elle est déjà sujette à caution. Cette conversation que vous avez surprise et qu'elle refuse d'expliquer me paraît louche.

— Moi, je penche pour l'Américaine, annonça le docteur Constantine. C'est un mouchoir de luxe et les Yankees, tout le monde le sait, ne regardent pas à la dépense.

— Ainsi, tous deux vous écartez la femme de chambre ? demanda Poirot.

— Oui, elle-même a affirmé que ce mouchoir devait appartenir à

une dame fort riche.

— Examinons la seconde question : Qui a laissé tomber le cure-pipe ? Le colonel Arbuthnot ou quelqu'un d'autre ?

— Ça, c'est plus compliqué, dit M. Bouc. Un Anglais ne tue pas un ennemi à coups de couteau. J'abonde dans votre sens sur ce point et j'incline à croire qu'une autre personne a abandonné le cure-pipe dans le compartiment de la victime pour faire suspecter l'officier anglais.

— Comme vous l'avez déjà dit, monsieur Poirot, intervint le docteur, deux négligences, c'est trop. La perte du mouchoir a été involontaire, aussi personne ne veut admettre la propriété de ce carré de batiste, tandis que celle du cure-pipe a été feinte, et le colonel Arbuthnot reconnaît franchement qu'il fume la pipe et emploie ce genre de cure-pipe.

— Vous raisonnez à merveille, approuva Poirot.

— Question numéro 3. Qui portait le peignoir rouge ? poursuivit M. Bouc. Je n'en ai pas la moindre idée. Et vous, docteur Constantine ?

— Moi non plus.

— Donc, ici, avouons-nous battus. Espérons que la question suivante aura plus de succès. Qui était l'homme ou la femme déguisé en employé des wagons-lits ? Eliminons d'abord ceux que leur haute taille met hors de cause : Hardman, le colonel Arbuthnot, Foscarelli, le comte Andrenyi et Hector MacQueen, Mrs. Hubbard, Hildegarde Schmidt et Greta Ohlsson ne possèdent pas la sveltesse voulue. Il nous reste le valet de chambre, Miss Debenham, la princesse Dragomiroff et la comtesse Andrenyi… Tous quatre ont fourni un alibi valable ! Greta Ohlsson, d'une part, et Antonio Foscarelli, de l'autre, ont juré que Miss Debenham et le valet de chambre n'ont pas quitté leur compartiment. Hildegarde Schmidt affirme que la princesse était dans le sien et le comte Andrenyi nous a dit que sa femme, après avoir pris un somnifère, s'est endormie. Il semble donc qu'aucune des personnes présentes dans le train n'a commis ce crime… ce qui est absurde !

— Comme disait notre vieil ami Euclide, murmura Poirot.

— Le coupable est sûrement l'une de ces quatre dernières personnes, trancha le docteur. À moins que l'assassin, venu du dehors, n'ait trouvé une cachette… mais nous avons déjà démontré l'invraisemblance de cette hypothèse.

M. Bouc passa à la cinquième question de la liste :

— Pourquoi les aiguilles de la montre marquaient-elles 1 h 15 ? J'y vois deux explications : ou bien le meurtrier a avancé les aiguilles de la montre sur cette heure-là pour se créer un alibi et n'a ensuite pas pu quitter le compartiment en temps voulu parce qu'il a entendu quelque bruit, ou bien… Une seconde !… Il me vient une idée…

Les deux autres attendirent respectueusement que M. Bouc mît sa pensée au point.

— Je la tiens ! s'écria-t-il enfin. Ce n'est pas le meurtrier déguisé en conducteur qui a manipulé la montre ! Mais le personnage appelé par nous le deuxième assassin… le gaucher… en d'autres termes, la femme au peignoir rouge. Elle arrive trop tard et déplace les aiguilles de la montre pour établir son alibi.

— Bravo ! s'écria le docteur Constantine. Voilà qui est bien imaginé.

— En un mot, conclut Poirot, elle frappe Ratchett dans l'obscurité sans se douter qu'il est déjà mort ; elle soupçonne que l'homme a une montre dans la poche de son pyjama, elle la prend, à l'aveugle, déplace les aiguilles et cogne violemment la montre pour en briser le ressort.

M. Bouc l'observa froidement.

— Auriez-vous une meilleure solution à nous proposer, mon cher ?

— Pour le moment… non. Toutefois, il me semble que ni l'un ni l'autre de vous deux n'avez remarqué un détail de la plus haute importance relatif à cette montre.

— S'agit-il de la réponse à la question numéro 6 ? s'enquit le docteur. À cette question : le meurtre a-t-il été commis à 1 h 15, heure indiquée par la montre ? – je réponds : *Non.*

— Moi de même, appuya M. Bouc. Etait-ce plus tôt ? Je dis : *Oui.* Et vous, docteur ?

Le docteur Constantine acquiesça d'un signe de tête, et ajouta :

— Cependant, monsieur Bouc, on pourrait aussi bien répondre par l'affirmative à la question suivante : le meurtre a-t-il été commis plus tard ? Sans doute M. Poirot partage-t-il cet avis, encore qu'il ne veuille pas se compromettre. Le premier assassin est venu avant 1 h 15 et le deuxième après 1 h 15. Il serait intéressant de savoir lequel des voyageurs est gaucher.

— Je n'ai pas complètement négligé cette particularité, observa Poirot. Vous avez pu remarquer que j'ai prié chacun des voyageurs d'apposer sa signature et d'inscrire son adresse. L'expérience n'a pas été concluante parce que nombre de sujets font certains actes de la main droite et d'autres de la main gauche ; par exemple, quelques-uns écrivent de la main droite et jouent au tennis de la main gauche. Néanmoins, toutes les personnes convoquées ont pris la plume de la main droite, à l'exception de la princesse Dragomiroff qui, elle, a refusé d'écrire.

— Impossible d'accuser la princesse, dit M. Bouc.

— Je doute qu'elle soit de force à porter un coup de la main gauche, observa le docteur Constantine. Les coups, certains du moins,

ont été infligés avec une violence inouïe.

— … Au-dessus de la force féminine.

— Peut-être pas… mais du moins au-dessus des forces d'une vieille femme. Or la princesse Dragomiroff semble faible et de santé délicate.

— N'oublions pas l'influence du moral sur le physique, rappela Poirot. La princesse Dragomiroff est douée d'une personnalité et d'une volonté étonnantes. Pour l'instant, passons à un autre sujet.

— Aux questions 9 et 10 : Pouvons-nous certifier que Ratchett a été frappé par plus d'une personne, et quelle autre origine donner à ses nombreuses blessures ? En tant que médecin, je prétends qu'il y a eu au moins deux assassins. Il serait fou de supposer qu'un homme eût appliqué des coups tantôt faibles et tantôt violents de la main droite, puis de la main gauche, et, après un répit d'une demi-heure, eût infligé de nouvelles blessures à un cadavre !

— En effet, dit Poirot. Selon vous, l'intervention d'un second meurtrier semble plus vraisemblable ?

— Trouvez-moi, je vous prie, une meilleure hypothèse.

— Je ne cesse d'y penser, soupira Poirot en se renversant dans son fauteuil.

— A présent, ajouta-t-il en se frappant le front, c'est là qu'il faut chercher. Nous avons tout étudié, et classé avec ordre et méthode les faits recueillis. Les voyageurs sont venus ici l'un après l'autre et ont répondu à nos questions. Nous savons tout ce que nous pouvons apprendre… *du dehors*.

Il adressa un sourire affectueux à M. Bouc.

— Mon cher ami, vous m'avez souvent plaisanté sur ce procédé qui consiste à s'asseoir et à réfléchir pour faire sortir la vérité du puits… Eh bien, je vais en ce moment mettre cette théorie en pratique, et vous allez tous deux m'imiter. Fermons les yeux et concentrons nos pensées…

« Ratchett a été tué par un ou plusieurs des voyageurs. Lequel… ou lesquels ?

III

QUELQUES DÉTAILS SUGGESTIFS

Un bon quart d'heure s'écoula dans un complet silence.

M. Bouc et le docteur Constantine s'efforcèrent de se conformer aux instructions de Poirot. À travers un dédale de témoignages contradictoires, ils essayèrent de discerner la vraie piste.

Voici à peu près le cours des pensées de M. Bouc :

« Evidemment, il faut réfléchir. Jusqu'ici, je ne fais guère autre chose… Poirot suspecte la jeune Anglaise d'être mêlée à ce meurtre. Pour ma part, je n'y crois nullement… Il paraît impossible d'accuser l'Italien… Regrettable. Le domestique anglais n'avait probablement aucune raison de mentir en certifiant que l'autre n'a pas quitté le compartiment. Tout cela est fort ennuyeux. Je me demande quand le train pourra repartir. On doit songer à nous envoyer du secours. Les indigènes de ce pays ne se pressent guère… et la police yougoslave va faire des embarras au sujet de ce crime. Ce n'est pas tous les jours qu'une telle aubaine lui arrive…

Et le cerveau de M. Bouc s'égarait dans ces sentiers rebattus des centaines de fois.

Le docteur Constantine songeait :

« Quel drôle de corps, ce petit détective belge ! Un génie ou un détraqué ? Découvrira-t-il la solution du mystère ? Impossible ! Quant à moi, je ne m'y reconnais plus… Peut-être que tous ces gens ont menti… Voilà qui ne va pas éclairer notre lanterne. Je ne m'explique pas toutes ces blessures sur le cadavre… Un bandit américain tue avec son revolver… L'Amérique… ce pays du progrès… J'aimerais à le visiter. En rentrant chez moi, il faut que je voie Démétrius Zagone. Il a voyagé en Amérique et il a des idées modernes… Je me demande ce que fait Zia en ce moment. Si jamais ma femme apprend que…»

Et ainsi de suite…

Hercule Poirot ne bougeait pas : il semblait dormir.

Soudain, après un quart d'heure d'immobilité complète, il remua lentement les sourcils, exhala un léger soupir, et murmura entre ses dents :

— Pourquoi pas ? S'il en est ainsi, tout s'explique.

Il ouvrit les yeux – des yeux verts comme ceux d'un chat – et dit à ses deux compagnons :

— J'ai réfléchi. Et vous ?

Perdus dans leurs rêveries, les deux autres sursautèrent.

— Moi aussi, répondit M. Bouc, quelque peu embarrassé. Malheureusement, je n'aboutis à rien. Dépister le coupable, cela vous regarde ; c'est votre métier et non le mien, mon bon ami.

— Et moi aussi, j'ai concentré mes pensées sur cet assassinat, déclara le docteur sans sourciller. Je suis arrivé à plusieurs conclusions dont aucune ne me satisfait.

Poirot hocha la tête d'un air qui semblait vouloir dire : « Je m'y attendais. »

Il se redressa sur son siège, bomba la poitrine, caressa sa moustache et s'exprima comme un conférencier dans une salle de réunion.

— Mes amis, j'ai repassé une à une dans mon esprit les dépositions des voyageurs et j'y trouve une explication, encore confuse, mais qui répond assez nettement à la situation telle que nous la connaissons. Avant d'affirmer que cette solution est la bonne, il me reste à opérer certaines constatations.

« Tout d'abord, permettez-moi d'exposer devant vous quelques remarques dignes, je crois, de considération.

« A cette même place, lors de notre dernier déjeuner dans le wagon-restaurant, M. Bouc me fit observer que des personnes de toutes conditions et de toutes nationalités se trouvaient réunies dans le train : phénomène plutôt rare à cette époque de l'année où l'Orient-Express roule ordinairement presque vide. Par surcroît, un des voyageurs inscrits ne se présenta pas au départ. J'attire également votre attention sur d'autres détails : la position du sac à éponge de Mrs. Hubbard, le nom de la mère de Mrs. Armstrong, la façon de travailler du détective Hardman, le prénom de la princesse Dragomiroff, la tache de graisse sur le passeport hongrois et la déposition de MacQueen au sujet du papier carbonisé ramassé dans le compartiment de Ratchett. Il prétend que c'est Ratchett lui-même qui a brûlé ce papier.

Les deux hommes dévisageaient Poirot sans rien comprendre.

— Voyons, reprit le détective, tout cela ne vous dit rien ?

— Rien du tout, répondit franchement M. Bouc.

— Et à vous, monsieur le docteur ?

— Je ne vois pas où vous voulez en venir.

M. Bouc, se rabattant sur l'objet tangible cité par son ami, fouilla dans le paquet de passeports et en tira celui du comte et de la comtesse Andrenyi. Il l'ouvrit.

— C'est bien de cette tache-là qu'il s'agit ?

— Oui : elle est encore toute fraîche et remarquez où elle se trouve placée.

— Au début du nom de la comtesse… plus exactement sur la

première lettre du prénom. J'avoue toutefois que je ne saisis pas encore…

— Vous allez comprendre. Revenons au mouchoir trouvé sur le lieu du crime. Comme nous l'avons dit tout à l'heure, trois voyageuses ont la lettre « H » pour initiale : Mrs. Hubbard, Miss Hermione Debenham et Hildegarde Schmidt, la femme de chambre de la princesse Dragomiroff. Examinons maintenant ce mouchoir sous un autre aspect. Ce mouchoir très fin, délicatement brodé à la main, est un objet de luxe très coûteux acheté probablement à Paris. Laquelle des voyageuses, sans tenir compte de l'initiale, serait susceptible de se payer des mouchoirs aussi chers ? Pas Mrs. Hubbard, cette brave femme aux toilettes sans prétention ; ni Miss Debenham : cette catégorie d'Anglaises se sert de jolis mouchoirs de toile fine et non de ces ridicules petits carrés de batiste qui valent jusqu'à deux cents francs ; quant à la femme de chambre, c'est au-dessus de ses moyens. Mais dans le train il reste deux autres femmes à qui ce mouchoir pourrait appartenir. Examinons si la lettre H se rattache à l'une d'elles. Prenons d'abord la princesse Dragomiroff…

— Dont le prénom est Natalia, objecta M. Bouc d'un ton sarcastique.

— Précisément. La princesse étant hors de cause, voyons le cas de la comtesse Andrenyi. Là, ce qui nous frappe…

— Dites plutôt ce qui *vous* frappe…

— Si vous voulez. Ce qui me frappe donc, c'est que sur son passeport le prénom est maquillé par une tache de graisse. On pourrait croire à un simple accident. Mais remarquez ce prénom : Eléna. L'H majuscule a pu être transformé en un E et couvrir l'e minuscule qui suit… Une tache de graisse faite à l'endroit propice dissimule cette transformation.

— Héléna ! s'exclama M. Bouc. Ça, c'est une idée !

— Bien sûr. Je cherche ensuite une confirmation, même infime, à mes soupçons et je la découvre séance tenante. Une des étiquettes collées sur la mallette de la comtesse est légèrement humide et se trouve actuellement placée précisément sur la première initiale de son nom. Cette étiquette a été décollée et replacée à un endroit différent.

— Vous commencez à me convaincre, dit M. Bouc. Mais la comtesse Andrenyi…

— A présent, messieurs, considérons l'affaire sous un angle nouveau. Comment ce crime devait-il se présenter aux yeux de la police ? Ne perdons pas de vue que la neige a bouleversé tous les plans de l'assassin. Imaginons un instant qu'il n'ait pas neigé et que le train ait poursuivi normalement sa course. Qu'arrivait-il ?

« Le meurtre eût probablement été découvert à la frontière italienne. Les voyageurs fournissent les mêmes témoignages à la

police : Mr. MacQueen produit les lettres de menaces, Mr. Hardman débite son histoire, Mrs. Hubbard ne manque pas de dire qu'un homme a traversé son compartiment ; le bouton est découvert. J'imagine toutefois que deux détails eussent été différents : l'homme se fût introduit dans le compartiment de Mrs. Hubbard un peu avant une heure… et l'on eût ramassé l'uniforme des wagons-lits dans un des cabinets de toilette.

— Vous dites ?

— Je dis que le meurtre était conçu pour faire croire à un assassin venu du dehors qui, son crime commis, se serait enfui ; on aurait supposé qu'il était descendu à Brod, où le train devait arriver à 0 h 58. Quelqu'un ayant croisé un conducteur inconnu dans le couloir, l'uniforme placé en évidence eût dénoncé clairement la tactique du criminel. De cette façon, nul soupçon ne pesait sur les voyageurs. Voilà comment l'affaire devait se présenter aux yeux du bon public.

« Mais la panne du train bouleverse toutes les prévisions. C'est sans doute la raison qui obligea l'homme à demeurer si longtemps à côté de sa victime. Abandonnant enfin tout espoir de voir le convoi reprendre sa marche, il songe à modifier son plan, car désormais on saura que l'assassin n'a pas quitté le wagon.

— Bon, je comprends tout cela, dit M. Bouc, mais que fait le mouchoir dans cette affaire ?

— J'y reviens par une voie détournée. Tout d'abord, sachez que les lettres de menaces n'étaient qu'un piège tendu à la police. Elles auraient aussi bien pu être copiées dans n'importe quel roman policier. Nous devons nous poser cette question : « Ces lettres ont-elles intimidé Ratchett ? » Il semblerait que non. D'après ses instructions données à Hardman, il craignait un ennemi personnel dont il connaissait parfaitement l'identité, du moins si nous croyons à la sincérité de Hardman. Mais Ratchett reçut certainement une lettre d'un caractère tout différent… celle qui avait trait au bébé Armstrong et dont nous avons trouvé un fragment dans son compartiment. Elle était destinée à lui signifier le motif pour lequel sa vie était menacée, s'il ne l'avait déjà deviné. Cette lettre ne devait pas tomber entre les mains de la police ; aussi le meurtrier s'empressa-t-il de la détruire. Voilà le second obstacle à la réussite de son plan : le premier était la neige et le second, notre reconstitution de ce billet carbonisé.

« La précaution prise par l'assassin de brûler ce papier signifie qu'un des voyageurs est si intimement lié à la famille Armstrong que la découverte du billet suffisait à diriger sur lui les soupçons.

« Arrivons maintenant aux deux autres pièces à conviction, sans tenir compte du cure-pipe, dont nous avons déjà suffisamment parlé. D'abord le mouchoir. Cet objet compromet les voyageurs portant l'initiale H, et a dû tomber par mégarde sur le lieu du crime.

— Très juste, déclara le docteur Constantine, et cette personne, s'apercevant de la perte de son mouchoir, s'empresse de maquiller son prénom.

— Vous allez vite en besogne, mon cher docteur. J'aurais garde de conclure aussi rapidement.

— Existe-t-il une autre conclusion ?

— Certes. Admettons, par exemple, que vous veniez de commettre un crime et que vous cherchiez à jeter les soupçons sur quelqu'un d'autre. Vous savez qu'il y a dans le train une femme, amie intime de la famille Armstrong… Supposons qu'alors vous laissiez choir près de la victime un mouchoir appartenant à cette femme… On l'interrogera, on parlera de ses relations avec la famille Armstrong… et voilà… Il y aura un mobile et une pièce accusatrice.

— En ce cas, observa le médecin, la personne désignée, étant innocente, n'essaierait pas de dissimuler son identité.

— Vraiment ? Vous croyez cela ? Mon ami, je connais la nature humaine. Devant la subite menace de se voir accusée de meurtre, la femme la plus innocente perd la tête et se livre aux actes les plus absurdes. La tache de graisse sur le passeport et le déplacement des étiquettes ne prouvent donc nullement la culpabilité de la comtesse Andrenyi, mais démontrent que la comtesse tient, pour une raison personnelle, à dissimuler en partie son identité.

— Quel peut être le lien qui l'unit à la famille Armstrong ? Elle n'a jamais été en Amérique.

— Elle prétend. Elle parle mal l'anglais et exagère son apparence orientale. Néanmoins, je me fais fort de découvrir de qui elle est la fille. La mère de Mrs. Armstrong était Linda Arden, une célèbre tragédienne… admirable dans ses créations des pièces de Shakespeare. Rappelez-vous, dans *Comme il vous plaira,* la forêt d'Arden et Rosalinde. C'est ce qui lui inspira son nom de théâtre : Linda Arden, patronyme sous lequel elle connut la gloire dans le monde entier. Son vrai nom pouvait être aussi bien Goldenberg… Ses ancêtres provenaient peut-être de l'Europe centrale et la fameuse actrice avait sans doute dans les veines un peu de sang israélite. La population américaine est formée de tant de nationalités diverses ! Messieurs, la jeune sœur de Mrs. Armstrong, encore adolescente à l'époque du drame, est Héléna Goldenberg, la fille cadette de Linda Arden, qui épousa le comte Andrenyi, attaché d'ambassade, pendant le séjour de celui-ci à Washington.

— La princesse Dragomiroff nous a pourtant dit qu'elle avait épousé un Anglais ?

— Oui, un Anglais dont elle ne se souvient même pas du nom. C'est invraisemblable ! La princesse Dragomiroff a pour l'artiste Linda Arden une profonde amitié, elle devient même la marraine d'une de

ses filles… et elle oublierait aussi vite le nom de mariage de l'autre enfant ? Hypothèse invraisemblable ! Je crois pouvoir affirmer que la princesse a menti. Elle sait qu'Héléna voyage dans ce train et elle l'a vue. Aussitôt qu'elle apprend l'identité de Ratchett, elle songe qu'Héléna sera soupçonnée. Lorsque nous lui posons quelques questions au sujet de la jeune sœur de Mrs. Armstrong, elle y répond évasivement, ne se souvient pas très bien, mais sait seulement qu'Héléna a épousé un Anglais… déclaration aussi éloignée que possible de la vérité.

À ce moment, un des serveurs du restaurant entra et, s'approchant du groupe, s'adressa à M, Bouc :

— Faut-il servir le dîner, monsieur ? Voilà un moment déjà qu'il est prêt.

M. Bouc interrogea Poirot du regard :

— Certainement, dit le détective, qu'on serve le dîner.

L'employé s'éloigna. Bientôt sa cloche retentit dans le couloir et il éleva la voix :

— Premier service. Le dîner est servi !

IV

LA TACHE DE GRAISSE SUR UN PASSEPORT HONGROIS

Poirot dîna à la même table que M. Bouc et le médecin grec.

Les voyageurs réunis dans le wagon-restaurant observaient un morne silence. La loquace Mrs. Hubbard elle-même semblait peu encline au bavardage. Elle murmura en s'asseyant :

— Je ne me sens pas le courage de manger.

Cependant elle goûta de tous les plats qui lui furent présentés, encouragée en cela par la brave Suédoise, qui prenait d'elle un soin tout spécial.

Avant le début du repas, Poirot avait tiré par la manche le maître d'hôtel et lui avait glissé quelques mots à l'oreille. Le docteur Constantine devina l'objet des instructions discrètes du petit Belge en constatant que le comte et la comtesse Andrenyi se trouvaient toujours servis après les autres et qu'à la fin du dîner ils durent attendre leur addition, en sorte qu'ils furent les derniers à quitter le wagon-restaurant.

Quand enfin ils se levèrent et se dirigèrent vers la porte, Poirot les suivit.

— Pardon, madame, vous laissez tomber votre mouchoir.

Il lui tendit le carré de batiste au monogramme brodé.

Elle le prit, l'examina, puis le rendit.

— Vous vous trompez, monsieur, ce mouchoir n'est pas à moi.

— Vous en êtes certaine ?

— Absolument certaine, monsieur.

— Pourtant, madame, il porte votre initiale, la lettre H.

Le comte fit un geste d'impatience. Poirot n'y prêta aucune attention. Il ne quittait pas des yeux le visage de la comtesse.

Soutenant tranquillement le regard du détective, la comtesse Andrenyi répliqua :

— Pas du tout, mes initiales sont E.A.

— Excusez-moi, madame. Vous vous nommez Héléna – et non Eléna… Héléna Goldenberg, la fille cadette de Linda Arden, Héléna Goldenberg, la sœur de Mrs. Armstrong.

Un silence mortel s'ensuivit. Le comte et la comtesse avaient pâli. Au bout d'une minute, Poirot leur dit d'un ton plus aimable :

— Inutile de nier. C'est bien la vérité, n'est-ce pas, madame ?

Le comte bondit, furieux.

— Monsieur, de quel droit ?…

La comtesse l'interrompit, portant sa petite main vers la bouche de son mari.

— Je vous en prie, Rudolph, laissez-moi parler. À quoi sert de nier ? Mieux vaudrait nous asseoir et en finir avec cette histoire.

La voix de la comtesse se transforma soudain ; elle conservait encore sa riche tonalité orientale, mais devenait plus nette et plus incisive. Pour la première fois, la comtesse Andrenyi parlait comme une Américaine.

Le comte gardait le silence. Il obéit à l'invitation de sa femme, et tous deux s'assirent en face de Poirot.

— Monsieur, je suis en effet Héléna Goldenberg, la jeune sœur de Mrs. Armstrong.

— Ce n'est pourtant pas ce que vous m'avez dit ce matin, madame.

— Non.

— En résumé, votre déposition et celle de votre mari ne forment qu'un tissu de mensonges.

— Monsieur ! s'exclama le comte.

— Gardez votre sang-froid, Rudolph. M. Poirot ne ménage pas ses paroles mais ce qu'il dit est exact.

— Je me félicite de ce que vous reconnaissiez les faits avec cette franchise. Je vous prie maintenant de me donner vos raisons pour avoir ainsi modifié l'orthographe de votre prénom sur votre passeport.

— Cette affaire ne concerne que moi, intervint le comte.

Héléna dit avec calme :

— Monsieur Poirot, vous connaissez parfaitement ma raison… nos raisons d'agir ainsi. L'homme qu'on a tué cette nuit est l'assassin de ma petite nièce, ma sœur et mon beau-frère sont morts de chagrin à cause de lui. Il m'a enlevé trois personnes qui m'étaient on ne peut plus chères au monde.

Sa voix vibrait de passion. Elle était véritablement la fille de l'illustre tragédienne qui avait ému jusqu'aux larmes les publics les plus divers.

Elle poursuivit d'un ton plus calme :

— De tous les voyageurs, je possédais sans nul doute le meilleur motif pour tuer cet individu.

— Et vous ne l'avez pas tué, madame ?

— Je vous le jure, monsieur Poirot, et mon mari peut le jurer avec moi. Malgré tout mon désir, je n'ai pas levé la main sur cet homme.

— Messieurs, je vous donne ma parole d'honneur que cette nuit ma femme n'a pas quitté son compartiment, déclara le comte. Comme

je vous l'ai déjà dit, elle absorba une petite dose de somnifère et s'endormit presque aussitôt. Elle est entièrement innocente de ce crime.

Poirot considéra l'un après l'autre le comte et la comtesse Andrenyi.

— Je vous le jure sur mon honneur ! répéta le comte.

Poirot hocha la tête.

— Vous n'avez pourtant pas craint de maquiller le prénom sur le passeport.

— Monsieur Poirot, s'écria le comte, songez à ma situation. Pouvais-je supporter l'idée de voir ma femme traînée devant les tribunaux pour une affaire de meurtre ? Je la savais innocente, mais, vu sa parenté avec la famille Armstrong, elle eût été immédiatement suspectée. On l'aurait interrogée… et, qui sait ? peut-être arrêtée. Puisque la malchance avait voulu que nous voyagions dans le même train que Ratchett, quelle autre décision pouvais-je prendre ? Je l'avoue, monsieur, je vous ai menti… Mais je le répète en toute vérité : ma femme n'a pas quitté son compartiment de toute la nuit dernière !

Son ton de sincérité n'admettait point de contradiction.

— Je ne mets pas en doute votre parole, monsieur, lui dit Poirot. Vous descendez, je le sais, d'une noble et ancienne famille. Il serait très fâcheux pour vous de voir votre femme mêlée à une affaire policière, je vous l'accorde. Mais comment expliquer la présence du mouchoir de votre femme dans le compartiment de la victime ?

— Encore une fois, je vous l'assure, monsieur, ce mouchoir n'est pas à moi.

— Malgré l'initiale H ?

— Oui, monsieur. J'ai des mouchoirs ressemblant à celui-là, mais je n'en possède aucun exactement de ce modèle. Je perds l'espoir de vous convaincre, mais je ne me lasserai pas de répéter : ce mouchoir ne m'appartient pas.

— Il a pu être placé là par le coupable pour vous faire soupçonner.

La comtesse ébaucha un sourire :

— Vous voulez à tout prix m'arracher un aveu. Eh bien, non, monsieur Poirot, pour la troisième fois, ce mouchoir n'est pas à moi.

— S'il n'est pas à vous, pour quelle raison avez-vous truqué votre passeport ?

Cette fois, le comte répondit :

— Ayant entendu dire qu'un mouchoir avait été trouvé dans le compartiment de Ratchett portant l'initiale H, nous avons discuté ce point avant notre interrogatoire. Je fis entrevoir à Héléna que si on découvrait que son prénom commençait par un H, elle serait immédiatement harcelée par toutes sortes de questions alors qu'il était

si simple de transformer Héléna en Eléna.

— Monsieur le comte, vous avez le tempérament d'un criminel d'envergure, observa Poirot d'un ton sec. Vous possédez une grande ingéniosité naturelle et, pour dérouter la police, une conscience à l'abri de tous scrupules.

— Oh ! non ! non ! monsieur Poirot, c'est à cause de moi seulement qu'il a recouru à de tels procédés ! J'avais peur… terriblement peur, expliqua la comtesse. L'idée qu'on pouvait réveiller de nouveau tout ce passé m'affolait… En outre, je redoutais d'être incriminée et jetée en prison. Monsieur Poirot ! ne comprenez-vous pas mes angoisses ?

Elle plaidait de sa voix riche et nuancée, la voix de la fille de Linda Arden, la tragédienne admirable.

Poirot la considéra d'un air grave.

— Si vous voulez que je vous croie, madame – et remarquez bien que je ne me refuse pas à le faire – il faut absolument que vous secondiez mes efforts.

— Que je seconde vos efforts ?

— Oui, le mobile du crime réside dans le passé, dans ce drame qui anéantit votre famille et attrista votre enfance. Parlez-moi de cette époque, que j'y découvre un lien entre les deux affaires.

— Que vous dire ? Tous les témoins sont morts, tous morts : Robert, Sonia… et ma petite Daisy chérie. Elle était si mignonne, avec ses jolies boucles ! Nous raffolions tous d'elle !

— Il y eut une autre victime, madame. Nous pourrions la qualifier de victime indirecte.

— Oui, cette malheureuse Suzanne ! Je l'avais oubliée. La police la harcela de questions. La justice était convaincue qu'elle avait renseigné les assassins… En tout cas, ce fut bien involontairement. Elle avait, paraît-il, bavardé et donné des détails sur les promenades de Daisy. La pauvre fille a perdu la tête, elle s'imaginait qu'on la rendait responsable de la mort de l'enfant. C'est horrible !

Toute frémissante d'émotion, elle cacha son visage entre ses mains.

— De quelle nationalité était cette jeune fille ?

— Elle était française.

— Son nom de famille ?

— C'est stupide, je ne m'en souviens plus… Nous l'appelions tous Suzanne. Une jolie fille toujours souriante, très dévouée à la petite Daisy.

— Elle remplissait les fonctions de bonne d'enfant, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Et qui était la nurse ?

— Une infirmière des hôpitaux, du nom de Stingelberg. Elle

soignait Daisy et ma sœur avec beaucoup de dévouement.

— Madame, je vous prie de bien réfléchir avant de me répondre. Avez-vous vu dans ce train des personnes de connaissance ?

Elle le regarda bien en face.

— Moi ? Non, personne.

— Et la princesse Dragomiroff ?

— Elle ? Je la connais, bien sûr. Je pensais que vous vouliez dire… une personne de l'époque du drame.

— Oui, madame, c'est bien ce que je vous demande. Réfléchissez bien. Les années passent et les gens peuvent transformer leur physionomie.

Héléna s'absorba un instant dans ses pensées, puis elle dit :

— Non… personne.

— Vous-même, en ce temps-là, vous étiez une très jeune fille. Aviez-vous quelqu'un pour surveiller vos études et s'occuper de vous ?

— Oh ! oui. J'avais une espèce de gouvernante qui servait en même temps de secrétaire à Sonia… une femme aux cheveux rouges.

— Comment s'appelait-elle ?

— Miss Freebody.

— Jeune ou vieille ?

— Je la trouvais très vieille, mais elle ne devait pas dépasser trente-cinq ans.

— Qu'y avait-il encore dans la maison ?

— Seulement des domestiques.

— Et vous êtes certaine, madame, absolument certaine de n'avoir reconnu personne dans le train ?

— Personne, monsieur, je n'ai reconnu personne !

V

LE PRÉNOM DE LA PRINCESSE DRAGOMIROFF

Lorsque le comte et sa femme eurent quitté le wagon-restaurant, Poirot se tourna vers ses deux compagnons :

— Qu'en dites-vous ? Henri ? Nous avançons.

— Voilà du beau travail, lui répondit chaleureusement M. Bouc. Quant à moi, je n'aurais jamais songé à suspecter le comte et la comtesse Andrenyi. Leur innocence me paraissait indiscutable et pourtant c'est elle qui a commis le crime ! C'est lamentable ! J'espère qu'on ne la condamnera pas à mort. Elle a des circonstances atténuantes… quelques années de prison… et ce sera tout.

— Vous la croyez réellement coupable ?

— Bien sûr. Vous en doutez ? Je pensais que vos manières rassurantes n'avaient pour but que de calmer ses inquiétudes jusqu'au moment où nous serons délivrés de cette neige et où la police officielle prendra l'affaire en main.

— Vous ne croyez pas à la parole du comte ? N'a-t-il pourtant pas juré sur l'honneur que sa femme était innocente ?

— Mon cher, il ne pouvait agir autrement. Il adore sa femme et veut à tout prix la sauver. Il ment… mais il ment en grand seigneur, voilà tout.

— Et moi, je m'imaginais qu'il disait la vérité !

— Perdez cette illusion. Voyons ! le mouchoir ne confirme-t-il pas mes présomptions ?

— Ne précipitons pas les choses. En ce qui concerne ce mouchoir, deux hypothèses se présentent.

— Tout de même…

M. Bouc s'interrompit. La porte venait de s'ouvrir et la princesse Dragomiroff entra dans le wagon-restaurant. Elle vint droit vers les trois hommes qui se levèrent aussitôt.

Sans prêter attention aux deux autres, elle s'adressa à Poirot.

— Monsieur, je crois que vous avez un mouchoir à moi.

Poirot jeta à ses compagnons un regard triomphant.

— Est-ce celui-ci, madame ?

Il montra le petit carré de batiste.

— Oui, c'est cela même. Voici mon initiale dans ce coin.

— Pourtant, madame, s'écria M. Bouc, cette lettre est un H et, si je ne me trompe, votre prénom est… Natalia.

Elle le dévisage froidement.

— C'est exact, monsieur. Mes mouchoirs sont toujours marqués en caractères russes : un N s'écrit H en russe.

M. Bouc en demeura un instant abasourdi. Cette vieille dame indomptable avait décidément le don de le mettre mal à l'aise. Il murmura :

— Mais… ce matin vous ne nous avez pas dit que ce mouchoir vous appartenait.

— Me l'avez-vous demandé ? répondit la princesse d'un ton sec.

— Veuillez prendre un siège, madame, dit Poirot.

Elle poussa un soupir.

— Puisque vous y tenez !

Elle s'assit.

— Messieurs, ne discutons pas à perte de vue. Vous allez à présent me demander comment il se fait que mon mouchoir se trouvait auprès de l'homme assassiné ? Je vous répondrai donc que je n'en sais rien moi-même.

— Vraiment ?

— Je vous l'affirme.

— Excusez-moi, madame, mais jusqu'à quel point pouvons-nous ajouter foi à vos paroles ?

Poirot parlait à voix lente. La princesse eut un air dédaigneux.

— Est-ce parce que j'ai omis de vous dire qu'Héléna Andrenyi était la sœur de Mrs. Armstrong ?

— De fait, vous nous avez trompés sciemment.

— Certes, et je le referais encore s'il le fallait. Sa mère était mon amie. Messieurs, je crois en la fidélité qu'on doit à ses amis, sa famille et sa caste.

— N'estimez-vous pas de votre devoir d'aider la justice ?

— Dans cette affaire, je considère que la justice – du moins la vraie justice – a été remplie.

Poirot se pencha vers elle.

— Comprenez la pénible situation où vous me placez, madame. Dois-je vous croire au sujet de ce mouchoir ? Ou essayez-vous simplement de défendre la fille de votre amie ?

— Oh ! je devine votre pensée, dit-elle. Il vous sera facile de vérifier ce que j'avance. Je vous donnerai l'adresse de la maison de Paris où je fais faire mes mouchoirs. Vous lui montrerez celui-là et elle vous confirmera que je le lui ai commandé voilà un an. Ce mouchoir est bien à moi.

Elle se leva.

— Désirez-vous me poser d'autres questions ?

— Votre femme de chambre a-t-elle reconnu ce mouchoir quand je le lui ai montré, ce matin ?

— Sans doute. Elle l'a vu et n'a rien dit. Cela prouve sa loyauté envers moi.

Avec une légère inclination de tête, elle s'en alla.

— Voilà l'explication, murmura Poirot. J'avais bien remarqué une légère hésitation chez la femme de chambre quand je lui ai demandé si elle connaissait la propriétaire de ce mouchoir. Elle ne savait au juste si elle devait répondre oui ou non. Comment juxtaposer ces faits autour de mon idée principale ? Ma foi, tout m'a l'air de s'arranger assez bien.

— Ah ! s'écria M. Bouc, quelle vieille femme terrible !

— Aurait-elle pu tuer Ratchett ? demanda Poirot au médecin.

Celui-ci hocha la tête.

— Certains coups… ceux, par exemple, qui ont pénétré dans la masse musculaire, n'auraient jamais pu être frappés par une personne physiquement aussi faible.

— Mais les autres coups ?

— Les moins violents, oui.

— Je songe à l'incident de ce matin, quand je dis à la princesse que sa force résidait plutôt dans sa volonté que dans son bras. Je lui tendais là un piège. Je voulais savoir si elle regarderait son bras droit ou son bras gauche. Elle les considéra tous deux, mais laissa échapper une étrange réflexion : « Non, je n'ai guère de force dans les bras ; je ne sais si je dois m'en féliciter ou le déplorer. » Cette curieuse remarque vint confirmer mon opinion personnelle sur le crime.

— Cela ne nous apprend rien au sujet des coups frappés de la main gauche.

— Non. À propos, avez-vous remarqué que la pochette de veston où le comte Andrenyi met son mouchoir se trouve à droite ?

M. Bouc hocha la tête. L'esprit occupé par les surprenantes révélations fournies par la dernière demi-heure de l'enquête, il murmura :

— Des mensonges… toujours des mensonges… je demeure confondu devant le nombre de mensonges que nous avons entendus depuis ce matin !

— Il nous en reste encore d'autres à découvrir, riposta Poirot d'un ton guilleret.

— Vous croyez, mon cher ami.

— Le contraire me décevrait.

— Une telle duplicité m'effraie, alors qu'elle semble vous égayer, constata M. Bouc avec reproche.

— J'en tire un énorme avantage. Lorsque je place celui qui a menti devant la vérité, il avoue son mensonge, souvent par pure surprise. Pour produire cet effet, il suffit de deviner juste. C'est le seul moyen que nous possédions de mener à bien cette enquête. Je prends

une à une les dépositions des voyageurs et je me dis : si un tel ment, sur quel point fait-il une entorse à la vérité et pour quelle raison ? Cette tactique nous a bien réussi en ce qui concerne la comtesse Andrenyi. Essayons-la sur d'autres.

— Et si votre supposition est fausse, mon cher ami ?

— Du coup, la personne est dégagée de tout soupçon.

— Ah ! vous procédez par élimination ?

— Précisément.

— Qui va maintenant se faire prendre à nos filets ?

— Nous allons mettre à l'épreuve le colonel Arbuthnot.

VI

DEUXIÈME INTERROGATOIRE DU COLONEL ARBUTHNOT

Le colonel, visiblement ennuyé de se voir appelé à nouveau dans le wagon-restaurant, entra.

— Eh bien ? demanda-t-il sèchement.

Il s'assit.

— Excusez-moi de vous déranger une seconde fois, lui dit Poirot, mais il reste certains points sur lesquels vous pourrez nous éclairer.

— Vous croyez ? Moi pas.

— Commençons par ce cure-pipe.

— Eh bien ?

— C'est un des vôtres ?

— Je n'en sais rien. Je n'y inscris pas mon matricule.

— Colonel Arbuthnot, sachez que vous êtes le seul voyageur du train Stamboul-Calais qui fume la pipe.

— En ce cas, ce cure-pipe m'appartient probablement.

— Savez-vous où il a été ramassé ?

— Je n'en ai pas la moindre idée.

— Près du lit de la victime.

Le colonel leva les sourcils.

— Pourriez-vous nous expliquer la présence de cet objet à pareil endroit ?

— Si vous insinuez que je l'ai moi-même laissé choir dans le compartiment de Ratchett, j'aime mieux vous dire tout de suite que vous vous trompez.

— Etes-vous allé à un moment quelconque dans ce compartiment ?

— Je n'ai jamais adressé la parole à cet individu.

— Vous ne lui avez jamais parlé et vous ne l'avez pas tué ?

Les sourcils du colonel se levèrent plus haut encore.

— Si je l'avais assassiné, je ne m'empresserais pas de vous l'apprendre… Mais je ne l'ai pas assassiné.

— Peuh… après tout, cela n'a aucune importance.

— Plaît-il ?

— Je répète que cela n'a aucune importance.

— Oh !

Arbuthnot, interloqué et mal à l'aise, regardait Poirot.

— Parce que, continua le détective, le cure-pipe figure à l'arrière-plan de mes préoccupations. Je pourrais vous citer neuf autres excellentes raisons de sa présence auprès du cadavre.

Arbuthnot ouvrit de grands yeux.

— En réalité, je vous ai fait appeler pour vous parler d'un sujet tout différent, poursuivit Poirot. Miss Debenham vous a peut-être dit que j'ai surpris des bribes de conversation entre elle et vous à la gare de Konya ?

Le colonel ne répondit point.

— Elle vous disait textuellement : « Pas maintenant. Quand tout cela sera terminé et loin derrière nous. » Savez-vous à quoi se rapportaient ces paroles ?

— Monsieur Poirot, je refuse de répondre à cette question.

— Pourquoi ?

— Je préfère que vous vous adressiez à Miss Debenham elle-même.

— Je l'ai déjà fait.

— Et elle a refusé de s'expliquer ?

— Oui.

— En ce cas, j'estime que mon silence se justifie amplement à vos yeux.

— Vous ne voulez pas violer le secret d'une femme ?

— Interprétez-le comme il vous plaira.

— Miss Debenham m'a révélé que cet entretien avait un caractère tout à fait personnel.

— Cette déclaration ne vous satisfait pas ?

— Non, parce que Miss Debenham est très suspecte.

— Vous plaisantez ?

— Pas le moins du monde.

— Quelle preuve avez-vous contre elle ?

— N'a-t-elle pas été dame de compagnie et gouvernante chez les Armstrong à l'époque de l'enlèvement de la petite Daisy Armstrong ?

Il y eut une minute de silence.

Poirot hocha doucement la tête.

— Vous voyez, colonel, nous en savons plus long que vous ne le supposez. Si Miss Debenham est innocente, pourquoi nous a-t-elle caché ce fait ? Pourquoi m'a-t-elle affirmé qu'elle n'avait jamais été en Amérique ?

Le colonel s'éclaircit la voix.

— Vous vous trompez, peut-être ?

— Non, je suis sûr de ce que j'avance. Pourquoi Miss Debenham m'a-t-elle menti ?

Le colonel haussa les épaules.

— Demandez-le-lui. Pour moi, je crois que vous faites fausse

route.

Poirot éleva la voix et appela un des serveurs.

— Priez la dame anglaise du numéro 11 de bien vouloir venir ici.

— Bien, monsieur.

L'employé s'éloigna. Les quatre hommes demeurèrent assis sans mot dire. Le visage rude et impassible du colonel Arbuthnot semblait taillé dans le bois.

Le serveur revint bientôt.

— La dame arrive tout de suite, monsieur.

— Merci.

Une minute ou deux plus tard, Mary Debenham entrait dans le wagon-restaurant.

VII

L'IDENTITÉ DE MARY DEBENHAM

Mary Debenham apparut, la tête rejetée en arrière d'un air de défi. Ses cheveux noirs découvrant son front, la fierté de son masque, tout dans son aspect altier rappelait la figure de proue d'un navire fendant vaillamment les flots d'une mer démontée. En ce moment-là, elle était d'une beauté impressionnante.

Ses yeux se posèrent d'abord sur Arbuthnot.

Puis elle dit à Poirot :

— Vous désirez me voir ?

— Mademoiselle, je voudrais savoir pour quel motif vous m'avez menti ce matin ?

— Moi ? Je vous ai menti ? Je ne sais ce que vous voulez dire !

— Vous m'avez caché le fait qu'à l'époque du drame qui frappa les Armstrong, vous viviez au sein de cette famille. Vous m'avez affirmé que vous n'aviez jamais été en Amérique.

Il la vit sur le point de fléchir, mais elle se ressaisit :

— Oui, c'est vrai.

— Non, mademoiselle, c'est faux.

— Vous ne me comprenez pas. Je dis que c'est vrai que je vous ai menti.

— Ah ! vous l'admettez ?

Ses lèvres esquissèrent un sourire.

— Certainement, puisque vous m'avez démasquée.

— Enfin, cette fois vous êtes franche, mademoiselle !

— Je suis bien obligée de l'être !

— Voulez-vous me permettre de vous demander les raisons de vos… réticences ?

— Il me semble qu'elles sautent aux yeux, monsieur Poirot.

— Pas aux miens, mademoiselle.

D'une voix calme, un peu dure, elle ajouta :

— Je dois gagner ma vie.

— Eh bien ?

Elle regarda Poirot bien en face.

— Vous ignorez donc la difficulté qu'éprouve une jeune fille à se procurer un emploi et à le conserver ? Vous imaginez-vous qu'une dame de la société anglaise confiera ses filles à une gouvernante dont le nom aura été mêlé à une histoire de meurtre et dont peut-être les

photographies auront été reproduites dans les journaux ?

— Pourquoi pas… si cette gouvernante n'est point coupable ?

— Il ne s'agit pas de culpabilité, mais de publicité ! Jusqu'ici, monsieur Poirot, j'ai assez bien réussi dans la vie. J'ai trouvé des situations agréables et bien rétribuées. Je n'allais pas risquer mon avenir, surtout sans nul résultat appréciable pour vous.

— Permettez-moi de vous dire, mademoiselle, que je suis le meilleur juge en la matière.

Elle haussa les épaules.

— Vous auriez, par exemple, pu m'aider à identifier les voyageurs.

— De quelle façon ?

— Il est inadmissible, mademoiselle, que vous n'ayez point reconnu la comtesse Andrenyi, la jeune sœur de Mrs. Armstrong, votre élève de New York.

— La comtesse Andrenyi ? Non ! Si extraordinaire que cela paraisse, je ne l'aurais pas reconnue. Voilà trois ans, elle n'était encore qu'une fillette. La comtesse, il est vrai, me rappelait une figure de connaissance… mais je n'arrivais pas à y fixer un nom. À présent, elle a un type oriental si prononcé que je n'aurais jamais deviné en la comtesse Andrenyi ma petite écolière américaine. Du reste, je ne l'ai regardée qu'incidemment au wagon-restaurant, et j'ai plutôt remarqué sa toilette que son visage, ajouta-t-elle en souriant.

Puis elle poussa un soupir et conclut :

— J'avais assez de mes propres préoccupations.

— Alors, vous ne me révélerez pas votre secret, mademoiselle ? demanda Poirot d'une voix persuasive.

— Je ne le puis… Non, c'est impossible…

Et soudain, sans le moindre avertissement, elle éclata en sanglots et cacha sa tête entre ses bras.

Le colonel se leva et, l'air gauche, vint se placer à côté d'elle.

— Je… écoutez-moi…, balbutia-t-il.

Il s'arrêta et se retourna furieux contre Poirot :

— Je vais vous briser les os, espèce de brute ! hurla-t-il, hors de lui.

— Monsieur ! protesta M. Bouc.

Arbuthnot se retourna vers la jeune fille.

— Mary… pour l'amour de Dieu…

Elle se redressa :

— Ce n'est rien. Me voilà remise. Monsieur Poirot, vous n'avez plus besoin de moi ? Sinon, vous viendrez me chercher. Oh ! que je suis ridicule de m'être ainsi laissée aller !

Elle sortit précipitamment. Avant de la suivre, Arbuthnot se retourna une dernière fois vers Poirot.

— Miss Debenham n'a rien à voir dans cette histoire… rien du tout, vous m'entendez ! Si vous la tourmentez encore, vous aurez affaire à moi.

Il s'en alla à grandes enjambées.

— J'adore voir un Anglais sortir de ses gonds. Une fois déchaînés, ces gens-là sont on ne peut plus comiques. Plus ils ressentent d'émotion, moins ils conservent de sang-froid et de mesure.

Pour l'instant, M. Bouc, ravi d'admiration pour son ami, ne s'intéressait que médiocrement aux réactions émotives des Anglais.

— Mon cher, vous êtes épatant, vous possédez un don de divination formidable !

— C'est inouï comme vous savez lire dans le passé des gens, dit Constantine avec enthousiasme.

— Oh ! cette fois, je ne mérite guère de compliments. La comtesse Andrenyi m'avait pour ainsi dire mis au courant.

— Comment ? Pas possible ?

— Rappelez-vous : je l'ai interrogée sur sa gouvernante ou la dame de compagnie de sa sœur. Je m'étais dit, en effet, que si Mary Debenham entrait pour une part dans le drame, elle devait avoir rempli une de ces fonctions dans la famille Armstrong.

— Oui, mais la comtesse Andrenyi nous a donné le signalement d'une personne tout à fait différente.

— C'est exact… une grande femme, d'âge mur, à la chevelure rouge… en réalité, tout le contraire de Miss Debenham. Mais invitée à fournir à l'improviste le nom de cette personne, elle se laissa prendre par une inconsciente association d'idées. Elle cita le nom d'une certaine Miss Freebody, vous en souvenez-vous ?

— Oui. Et alors ?

— Eh bien, vous le savez sans doute, il existe à Londres une maison qui, jusqu'à ces dernières années, a conservé l'enseigne : *Debenham et Freebody*. Le nom de Debenham lui trottant par la tête, la comtesse s'est aussitôt raccrochée au premier nom qui s'offrit à elle et Freebody se présenta naturellement à son esprit.

— Encore un mensonge ! Dans quelle intention ?

— Toujours par sentiment de loyauté. Dans l'espoir d'embrouiller encore les cartes.

— Ma foi, déclara M. Bouc, tous les voyageurs de ce train sont-ils donc des menteurs ?

— Nous n'allons pas tarder à le savoir, lui répondit Poirot.

VIII

DE SURPRISES EN SURPRISES

— A présent, rien ne peut m'étonner, annonça M. Bouc. Rien ! Si on devait m'apprendre que tous les voyageurs de ce train faisaient partie de la maison Armstrong, je n'en éprouverais aucune surprise.

— Voilà une profonde réflexion, mon ami. Désirez-vous connaître à présent ce que votre bête noire, l'Italien, va nous présenter pour sa défense ?

— Vous songez à nous exposer une de ces mirifiques trouvailles dont vous possédez le secret ?

— Vous devinez juste !

— Que de complications dans la genèse de ce crime !

— Mais non, docteur, tout y est très naturel.

— Si vous trouvez cela naturel…

Les mots manquaient à M. Bouc pour exprimer sa pensée et il leva comiquement les bras en un signe de désespoir.

Poirot avait déjà envoyé chercher Antonio Foscarelli.

Le grand Italien arriva, l'air inquiet.

— Que me voulez-vous ? Je n'ai rien à vous dire… rien… absolument rien !

Et il assena un coup de poing sur la table.

— Mais si, vous avez quelque chose à nous dire, objecta Poirot d'un ton décidé. La vérité !

— La vérité ?

Il lança un coup d'œil embarrassé vers Poirot. Toute son assurance et sa verve lui faisaient faux bond.

— Il est très possible que je la connaisse déjà. Mais nous tiendrons compte de votre spontanéité à tout avouer.

— Vous parlez comme les policiers américains. Avouez ! Voilà tout-ce qu'ils savent dire : Avouez !

— Tiens ! vous avez donc l'expérience de la police de New York ?

— Non ! non ! Jamais ! Elle n'a rien trouvé à me reprocher, mais ce n'est pas faute d'avoir cherché !

— Vos démêlés avec la police remontent à l'époque du drame qui frappa la famille Armstrong, n'est-ce pas ? Vous étiez le chauffeur de la maison ? dit Poirot.

Le détective vrillait ses yeux dans les yeux de l'Italien. L'énorme

gaillard se dégonfla comme un ballon sous l'effet d'une piqûre d'épingle.

— Puisque vous savez tout… pourquoi m'interroger ?

— Pourquoi m'avez-vous menti, ce matin ?

— Pour des raisons personnelles. Je n'ai aucune confiance dans la police yougoslave. Ces gens-là détestent les Italiens et ils m'auraient tout de suite accusé.

— Peut-être pas à tort ?

— Non, non ! Je n'ai rien à voir avec le crime de cette nuit. Je n'ai pas quitté mon compartiment une seconde. L'Anglais à la figure longue comme un jour sans pain vous le confirmera. Ce n'est pas moi qui ai tué Ratchett… Cet infâme pourceau… Vous ne possédez aucune preuve contre moi.

Poirot griffonna quelques mots sur une feuille de papier. Il releva les yeux et prononça tranquillement :

— C'est bien. Vous pouvez vous retirer.

Foscarelli hésita, l'air perplexe.

— Comprenez bien que ce n'est pas moi… que je ne pouvais être mêlé à…

— Je vous ai dit de vous en aller.

— C'est un coup monté ! Vous cherchez à me perdre ! Tout cela pour cette fripouille qui aurait dû passer sur la chaise, électrique ! Pourquoi l'a-t-on laissé s'enfuir ? Si c'eût été moi… on ne m'aurait pas raté !

— Mais il ne s'agissait pas de vous… Cet enlèvement d'enfant ne vous concernait nullement.

— Hein ? Que dites-vous ? Cette petite Daisy était la joie de la maison ! Elle m'appelait Tonio, montait dans la voiture et voulait à toute force tenir le volant avec ses petites mains ! Tout le monde l'adorait ! Ah ! la petite chérie !

Sa voix s'adoucissait et des larmes brillaient dans ses yeux. Brusquement, il fit demi-tour et sortit.

— Pietro ! appela Poirot.

Le maître d'hôtel arriva en courant.

— Allez chercher le numéro 10… la dame suédoise.

— Bien, monsieur.

— Encore ! s'exclama M. Bouc. Ah ! non, c'en est de trop, mon cher !

— Il faut aller jusqu'au bout, dussions-nous en fin de compte découvrir que tous les voyageurs ont un mobile pour tuer Ratchett. Après quoi, nous identifierons définitivement le coupable.

— La tête me tourne, gémit M. Bouc, accablé.

Greta Ohlsson fut introduite avec égards par le maître d'hôtel.

Fondant en larmes, elle se laissa tomber sur le siège en face de

Poirot et sanglota dans un vaste mouchoir.

— Mademoiselle, ne vous alarmez pas, je vous en supplie, calmez-vous.

Poirot lui tapota doucement l'épaule.

— Nous ne vous demandons qu'un brin de sincérité. Vous étiez la nurse de la petite Daisy Armstrong ?

— Oui… c'est vrai, gémit la pauvre fille. C'était un ange… un ange descendu du ciel !… Son petit cœur débordait de bonté et de tendresse… Et dire qu'elle nous a été volée par ce monstre… il l'a tuée… Et la pauvre mère… et l'autre enfant… qui n'a même pas vécu ! Vous ne sauriez comprendre ! Non, il est impossible que vous vous rendiez compte. Si vous aviez comme moi assisté à tout ce drame… ce matin, j'aurais dû vous apprendre la vérité en ce qui me concerne… mais j'avais tellement peur ! Et en même temps je me réjouissais tant à la pensée de la mort du bandit ! Je songeais qu'enfin il ne torturerait plus d'autres enfants…

« Ah ! je ne puis continuer… les paroles me manquent…

Elle sanglotait convulsivement.

Poirot lui tapota encore l'épaule :

— Là, là, je comprends… Je comprends vos sentiments… Votre interrogatoire est terminé. Il suffit que vous ayez reconnu ce que je sais déjà. Oui, oui, je vous comprends, ma chère demoiselle !

Incapable de rien ajouter à travers ses sanglots, Greta Ohlsson se leva et gagna la porte à tâtons, comme une aveugle. En sortant, elle se heurta contre un homme qui entrait.

C'était Masterman, le valet de chambre.

Il alla droit vers Poirot et s'exprima d'une voix entièrement dénuée d'émotion :

— J'espère ne pas vous déranger, monsieur, mais j'ai cru bon de venir tout de suite vous apprendre la vérité. Pendant la guerre, je fus l'ordonnance du colonel Armstrong qui, ensuite, me prit comme valet de chambre à New York. Je m'excuse de vous avoir caché ce détail. Je pense, monsieur, que vous ne soupçonnez pas Tonio d'avoir commis le crime de cette nuit. Le pauvre ne ferait pas de mal à une mouche. Et je jure qu'il n'a pas quitté le compartiment de toute la nuit. Il n'a donc pu tuer Ratchett. Tonio est Italien, certes, mais il n'a rien de commun avec ces bandits dont on parle dans les romans.

Il fît une pause.

Poirot le regarda longuement :

— C'est tout ce que vous avez à dire ?

— C'est tout, monsieur.

Il y eut un silence. Comme Poirot n'ajoutait rien, Masterman salua et quitta le wagon-restaurant d'une allure aussi discrète qu'il y était entré.

— Voilà qui est plus prodigieux qu'un roman policier, déclara le docteur Constantine.

— Je partage votre avis, appuya M. Bouc. Sur les douze voyageurs de ce wagon, neuf sont convaincus d'avoir été mêlés, à un titre quelconque, à l'affaire Armstrong. Qu'allons-nous apprendre maintenant ? Ou plutôt qui allons-nous démasquer ?

— En réponse à votre question, voici notre confrère américain, Mr. Hardman, lui dit Poirot.

— Vient-il, lui aussi, faire des aveux ?

Avant que Poirot ait pu répondre à son ami, l'Américain atteignait la table et, en s'asseyant, prononça d'une voix nasillarde :

— Que se passe-t-il donc dans ce train ? Ne dirait-on pas un asile d'aliénés ?

Poirot cligna des yeux :

— Etes-vous bien sûr, monsieur Hardman, de n'avoir pas été jardinier chez Armstrong ?

— Ils n'avaient pas de jardin.

— Ou bien maître d'hôtel ?…

— Je n'ai pas les belles manières que comporte cet emploi. Non, à aucun titre je n'ai habité la maison Armstrong… mais je commence à croire que je constitue une exception dans ce train. Dites-moi, pouvez-vous m'expliquer ce phénomène ?

— C'est curieux, en effet, acquiesça Poirot avec un sourire.

— Dites plutôt que c'est inconcevable ! déclara M. Bouc.

— Possédez-vous sur l'assassinat de Ratchett une opinion personnelle ?

— Non, monsieur. J'avoue n'y rien comprendre et je me perds en conjectures. Il va de soi que ces gens-là ne peuvent être tous incriminés, mais je serais bien embarrassé de nommer le coupable dans la bande. Comment diable vous y êtes-vous pris pour découvrir le pot aux roses ? Voilà ce qui m'intrigue.

— J'ai tout simplement réfléchi.

— Laissez-moi vous dire que vous êtes un malin. Oui… un rude malin ! Je suis prêt à le proclamer devant le monde entier !

Mr. Hardman se pencha en arrière et regarda Poirot avec admiration :

— Excusez-moi, mais personne ne s'en douterait en vous voyant. Je vous tire mon chapeau, monsieur Poirot.

— Vous êtes trop aimable, monsieur Hardman.

— Pas du tout. Je m'incline devant votre supériorité.

— Ce problème n'est pas entièrement résolu, dit Poirot. Nous ne tenons pas encore le nom du meurtrier de Ratchett.

— Néanmoins, tant de finesse de votre part me dépasse. Sans parler de moi-même, il y a encore deux personnes sur lesquelles vous

n'avez rien deviné jusqu'ici : la vieille dame américaine et la femme de chambre. Sans doute les tenez-vous hors de tout soupçon ?

— A moins que nous ne puissions les comprendre dans notre collection en qualité de… lingère et cuisinière de la famille Armstrong.

— Rien au monde ne peut me surprendre désormais ! s'exclama Mr. Hardman, résigné. Il me semble que je vis parmi des fous.

— Ah ! mon cher Poirot, vous poussez le jeu un peu trop loin, objecta M. Bouc.

Poirot se tourna vers lui :

— Vous n'y comprenez rien ? Voyons, dites-moi un peu, savez-vous qui a tué Ratchett ?

— Et vous ? riposta M. Bouc.

— Oui, dit Poirot. Je le sais depuis un moment déjà. C'est si simple que cela saute aux yeux. Je m'étonne que vous ne le voyiez pas. Et vous, monsieur Hardman ?

Le détective hocha la tête :

— Ma foi, non, je ne puis dire qui est l'assassin.

Après quelques secondes de silence, Poirot se tourna vers Mr. Hardman :

— Voudriez-vous avoir l'obligeance de réunir ici tous les voyageurs, monsieur. Hardman ? Deux solutions se présentent à mon esprit et je voudrais les exposer devant tout le monde.

IX

POIROT EXPOSE SES DEUX SOLUTIONS

Les voyageurs se rassemblèrent dans le wagon-restaurant et prirent place autour des tables. Tous les visages exprimaient l'attente et l'appréhension. La Suédoise continuait à pleurer et Mrs. Hubbard à la consoler.

— Allons, un peu de courage ! Tout va s'arranger. Ne vous laissez pas aller à vos nerfs. Si parmi nous il y a un assassin, on sait bien que ce n'est pas vous. Il faudrait être dément pour vous accuser d'un pareil crime ! Là… Asseyez-vous près de moi et tranquillisez-vous.

Poirot se leva.

L'employé des wagons-lits qui se tenait près de la porte demanda :

— Vous me permettez de rester, monsieur ?

— Certainement, Michel.

Poirot commença :

— Mesdames et messieurs, je m'exprimerai en anglais, puisque vous connaissez tous plus ou moins cette langue. Nous sommes ici pour rechercher la vérité sur l'assassinat de Samuel Edward Ratchett, *alias* Cassetti. Deux solutions possibles s'offrent à nous. Je vais les exposer devant vous et je prierai ensuite M. Bouc et le docteur Constantine, ici présents, de déterminer laquelle de ces deux solutions est la vraie.

« Vous connaissez tous les faits. Mr. Ratchett a été, ce matin, trouvé assassiné à coups de couteau. Nous savons qu'il vivait encore à 0 h 37 la nuit dernière, puisqu'à cette heure il parla au conducteur à travers la porte. Sur cette montre brisée découverte dans la poche du pyjama de la victime, les aiguilles marquaient 1 h 15. Le docteur Constantine, qui examina le cadavre, situe la mort entre minuit et deux heures du matin. À minuit et demi, ainsi que vous le savez tous, le train est bloqué par la neige. Donc, après cette heure, il est impossible à quiconque de quitter le train.

« Mr. Hardman, membre d'une agence de détectives de New York (plusieurs têtes se tournèrent vers Mr. Hardman) nous certifie que personne n'aurait pu passer devant son compartiment, le n°16, sans être aperçu par lui. Force nous est de conclure que le meurtrier se cache parmi les voyageurs de la voiture Stamboul-Calais.

« Telle était du moins notre hypothèse.

— Comment ? balbutia M. Bouc, interloqué.

— Toutefois, je vais vous en soumettre une autre tout à fait simple. Mr. Ratchett, menacé par un de ses ennemis, donne à Mr. Hardman le signalement de cet individu et lui dit que l'attentat, s'il doit avoir lieu, se produira probablement durant la seconde nuit du voyage.

« Je vous ferai observer, mesdames et messieurs, que Mr. Ratchett en savait peut-être plus long qu'il n'en a révélé. Or, à Vincovci, le colonel Arbuthnot et Mr. MacQueen, descendus un instant sur le quai, ont laissé la porte ouverte. Un individu, ayant endossé sur ses vêtements un uniforme de la Compagnie des Wagons-Lits et muni d'un passe-partout de conducteur, monte dans le compartiment de Mr. Ratchett profondément endormi sous l'influence d'un narcotique. L'assassin le frappe à plusieurs reprises avec une grande violence et quitte le compartiment par la porte communiquant avec celui de Mrs. Hubbard.

— C'est bien cela, approuva l'Américaine.

— En passant, l'homme glisse le couteau dont il s'est servi dans le sac à éponge de Mrs. Hubbard et, sans s'en apercevoir, il perd un bouton de sa tunique. Il se faufile hors du compartiment et longe le couloir. En hâte, il se débarrasse de son uniforme dans un compartiment vide et le fourre dans une valise.

« Quelques minutes plus tard, avant que le train se remette en marche, il descend, toujours par la porte voisine du wagon-restaurant.

Les assistants l'écoutaient, attentifs, en proie à des émotions diverses.

— Et que dites-vous de la montre ? demanda Mr. Hardman.

— Tout s'explique parfaitement : Mr. Ratchett a oublié de retarder sa montre marquant toujours l'heure orientale, en avance d'une heure sur celle de l'Europe centrale. Mr. Ratchett a été assassiné à minuit et quart, et non à une heure et quart.

— Votre raisonnement ne tient pas ! s'écria M. Bouc. À une heure moins vingt-trois, quelqu'un a parlé dans le compartiment de Ratchett : c'était lui ou son meurtrier.

— Pas nécessairement. Une troisième personne est peut-être entrée pour parler à Ratchett et l'a trouvé mort. Elle a sonné pour prévenir le conducteur, puis a compris la situation et, craignant d'être incriminée, elle a répondu en laissant croire qu'elle était Ratchett.

— C'est possible, acquiesça M. Bouc.

Poirot observait Mrs. Hubbard :

— Qu'alliez-vous dire, madame ?

— Je ne sais plus. Croyez-vous que moi aussi j'ai oublié de retarder ma montre ?

— Non, madame. Vous avez sans doute entendu l'homme passer, mais inconsciemment… et plus tard, en proie à un cauchemar, vous avez cru qu'il y avait un homme dans votre compartiment. Vous vous êtes réveillée en sursaut et avez sonné.

— C'est encore possible, admit Mrs. Hubbard.

La princesse Dragomiroff observait Poirot :

— Monsieur, comment expliquez-vous le témoignage de ma femme de chambre ?

— Cela paraît très simple, madame. Votre femme de chambre reconnaît comme étant le vôtre le mouchoir que je lui présente, mais elle s'efforce de détourner les soupçons de votre personne. Elle a rencontré l'homme, mais bien plus tôt, quand le train stationnait encore en gare de Vincovci. Elle prétend l'avoir vu plus tard, toujours avec la vague idée de vous fournir un solide alibi.

La princesse inclina gracieusement la tête :

— Vous prévoyez tout, monsieur. Je vous admire…

Un silence suivit.

Puis tout le monde sursauta : le docteur Constantine assenait sur la table un violent coup de poing.

— Non, non et non ! Vos explications ne me satisfont nullement ! Elles pèchent en une douzaine de points. Le crime n'a pas été commis de cette façon… Vous le savez aussi bien que moi, monsieur Poirot.

Le détective lança un coup d'œil au médecin.

— Je vois bien qu'il me faudra revenir à ma première hypothèse. Mais n'abandonnez pas celle-ci trop vite. Peut-être l'adopterez-vous tout à l'heure.

Poirot se retourna vers son auditoire.

— Il existe, du crime, une autre explication aussi plausible. Voici comment j'y suis parvenu.

« Après avoir recueilli toutes vos dépositions, je m'assis et fermai les yeux afin de mieux réfléchir. Certains points me paraissaient dignes d'attention, je les énumérai à mes deux collègues. J'en avais déjà élucidé quelques-uns, entre autres la présence d'une tache de graisse sur un passeport… Mais plusieurs demeuraient obscurs. Le plus important est la remarque que me fit M. Bouc au déjeuner, le lendemain de notre départ de Stamboul, à savoir que les voyageurs réunis dans ce train sont de nationalités et de classes sociales étrangement variées.

« Le fait me parut assez bizarre et je me demandai s'il devait se reproduire fréquemment. Je me dis que oui… mais seulement aux Etats-Unis. Dans une famille américaine, on pourrait trouver à la fois un chauffeur italien, une gouvernante anglaise, une nurse suédoise, une femme de chambre française, et ainsi de suite… Cela me conduisit

à attribuer à chacun une fonction dans le drame de la famille Armstrong, tout comme un metteur en scène distribue les rôles de son scénario. J'obtins un résultat fort intéressant.

« J'examinai alors séparément la déposition de chaque personne et j'arrivai à de curieuses constatations. Prenons d'abord l'interrogatoire de Mr. MacQueen. La première entrevue se passa sans incident, mais la seconde fois que je le questionnai, il fit une remarque pour le moins étrange. Comme je lui apprenais la découverte d'un billet ayant trait à l'affaire Armstrong, il me dit : « Pourtant…» Puis, après une hésitation : « Je veux dire que le vieux avait tort de laisser traîner ce papier. »

« Je compris tout de suite qu'il s'était ravisé. Supposons qu'il eût achevé sa phrase : « Pourtant, ce papier a été brûlé ! » En ce cas, MacQueen avouait connaître l'existence de ce billet et sa destruction… en d'autres termes, il était ou le meurtrier ou le complice de celui-ci. Et d'un !

« Ensuite, le valet de chambre. Il affirmait que son maître avait coutume de prendre un narcotique lorsqu'il passait la nuit dans le train. Version assez vraisemblable, mais croyez-vous que Ratchett cherchait tant que cela à dormir la nuit dernière ? Le revolver placé sous son oreiller démontre le contraire. Ratchett voulait se tenir sur ses gardes. Si on lui a administré un narcotique, c'est à son insu. Qui est-ce, sinon MacQueen ou le valet de chambre ?

« Venons-en au témoignage de Hardman. Je crois tout ce qu'il a dit concernant sa propre identité, mais en ce qui regarde la méthode employée par lui pour veiller sur la sécurité de Mr. Ratchett, sa version ne tient pas debout. La seule manière efficace de protéger la vie de Ratchett était de passer la nuit dans son compartiment ou de se placer à un endroit d'où il pouvait surveiller sa porte. L'unique déduction qui ressort de sa déposition, c'est que personne en dehors des voyageurs déjà dans le wagon, ne pouvait avoir tué Ratchett, ce qui limitait le cercle des investigations à la voiture Stamboul-Calais. Ce détail me parut plutôt bizarre, et je songeai à ne point le négliger par la suite.

« Vous devez tous savoir maintenant que j'ai surpris des bribes d'une conversation entre Miss Debenham et le colonel Arbuthnot. Fait à retenir : le colonel l'appelait Mary et semblait être en rapports assez intimes avec elle. Cependant, le colonel affirmait avoir fait la connaissance de Miss Debenham dans le train. Mais je sais à quoi m'en tenir sur la mentalité d'un Anglais comme lui : même si le colonel avait reçu le coup de foudre, il eût procédé lentement et avec tout le décorum d'usage. J'en conclus que le colonel Arbuthnot et Miss Debenham se connaissaient de longue date et cherchaient à se faire passer pour étrangers l'un à l'autre.

« Passons maintenant à Mrs. Hubbard. Cette dame prétend que, de sa couchette, elle ne peut voir si la porte de communication est verrouillée ou non : elle prie Miss Ohlsson de s'en assurer pour elle. Parfait, si elle avait occupé les compartiments numéros 2, 12, 14, etc… Dans les numéros pairs, le verrou se trouve juste au-dessous de la poignée de la porte, mais dans les numéros impairs, comme le numéro 3 qu'occupait Mrs. Hubbard, le verrou, placé au-dessus de la poignée, ne pouvait être masqué par le sac à éponge. J'arrive donc à cette déduction que Mrs. Hubbard inventa cet incident de toutes pièces.

« Maintenant, laissez-moi vous dire un mot à propos de l'heure. La montre fut découverte… dans la poche du pyjama de Ratchett, endroit plutôt singulier, étant donné qu'à la tête du lit se trouve un crochet porte-montre. Dès lors, je fus convaincu qu'on avait déposé avec intention la montre de Ratchett dans sa poche après avoir déplacé les aiguilles. Le crime n'a donc pas été commis à une heure et quart.

« A-t-il été perpétré plus tôt, à une heure moins vingt-trois minutes pour préciser ? M. Bouc serait porté à le croire et donne comme explication le cri qui m'a réveillé à cette heure-là. Mais Ratchett, sous l'influence d'un narcotique, ne pouvait crier. Sans quoi il aurait été également capable de se défendre ; or on n'a constaté aucune trace de lutte.

« Je me souvins qu'à deux reprises MacQueen m'avait signalé que Ratchett ne parlait pas du tout le français : je compris alors que ce qui s'était passé à une heure moins vingt-trois minutes n'était qu'une comédie destinée à me donner le change. N'importe qui pouvait déceler le maquillage de la montre… d'un usage courant dans les romans policiers. On s'imaginait donc que je ne manquerais pas de voir clair sur ce point. Fier de ma perspicacité, j'aurais affirmé que Ratchett ignorant le français, la voix entendue à une heure moins vingt-trois minutes ne pouvait être la sienne et qu'il était déjà mort. Or, je suis convaincu qu'à une heure moins vingt-trois, Ratchett était encore plongé dans son sommeil artificiel.

« Toutefois, la farce faillit réussir. J'ouvris ma porte, je regardai dans le couloir et j'entendis distinctement la phrase prononcée en excellent français. Si je ne suis pas assez futé pour en deviner le sens, on me l'expliquera. MacQueen, au besoin, viendra me dire : « Excusez-moi, monsieur Poirot, ce n'est sûrement pas Mr. Ratchett qui a parlé. Il ignore absolument le français. »

« Quand donc a eu lieu le crime ? Et qui est l'assassin ?

« Selon moi – et je n'avance ici qu'une opinion personnelle –, le crime a été commis vers deux heures, heure extrême indiquée par le docteur Constantine.

« Qui a tué Ratchett ?…

Poirot fit une pause et considéra ses auditeurs. Il n'aurait pu se plaindre de leur manque d'attention. Tous les regards étaient braqués sur lui. Pendant un moment, le silence fut absolu.

Poirot continua d'une voix lente :

— Je fus surpris de la difficulté que j'éprouvais à rejeter l'entière culpabilité sur l'un quelconque des voyageurs, alors que, bizarre coïncidence, l'alibi de chacun se trouvait confirmé par le personnage qui, à mon avis, paraissait le moins qualifié. Ainsi, Mr. MacQueen et le colonel Arbuthnot ont, l'un pour l'autre, fourni de solides témoignages… Or, ces deux hommes me semblaient peu faits pour lier conversation entre eux au cours d'un voyage. De même, le valet de chambre anglais et l'Italien, la demoiselle suédoise et la jeune Anglaise.

« Soudain, une grande clarté se fit en moi. Tous étaient coupables. Que tant de gens, mêlés au drame de la famille Armstrong, voyagent dans le même train, ne pouvait être l'effet du hasard. Tout cela avait été concerté longtemps à l'avance. Je me remémorai une remarque du colonel au sujet de la sentence prononcée par un jury. Un jury se compose de douze membres… et Ratchett avait été frappé de douze coups. Cette fois, la réunion de personnages de tous rangs et de toutes nationalités dans le Stamboul-Calais, à une saison où ce train habituellement est presque vide, s'expliquait.

« Si Ratchett avait échappé à la justice américaine, sa culpabilité ne faisait pas l'ombre d'un doute. J'imagine alors un jury de douze membres qui le condamnent à mort et se voient obligés de se transformer en exécuteurs pour appliquer leur sentence. Sous cet angle, tout le mystère s'éclaircit.

« Un rôle nettement déterminé est assigné à chacun des voyageurs. Tout est prévu dans le moindre détail et sans risque aucun. Si le soupçon pèse sur l'un des membres de cette association de justiciers, les autres l'innocentent par leur témoignage et embrouillent les recherches. D'autre part, la prétendue surveillance de Hardman empêche que l'on accuse injustement quiconque du dehors.

« Cette solution met admirablement en lumière tous les épisodes du drame. La nature des blessures infligées par douze personnes différentes ; les lettres de menaces écrites simplement pour établir un témoignage – Ratchett en avait reçu de réelles que MacQueen avait détruites et auxquelles il avait substitué les autres –, l'histoire Hardman, chargé par Ratchett de le protéger…, un mensonge d'un bout à l'autre ; le signalement « petit homme brun à la voix de femme », ingénieuse invention puisqu'elle possède le mérite d'innocenter le conducteur de ce train et qu'elle pourrait s'appliquer aussi bien à un homme qu'à une femme.

« L'idée de frapper à coups, de couteau surprend tout d'abord, mais, à la réflexion, aucune autre arme ne convenait mieux en l'occurrence. Tous, forts et faibles, peuvent se servir d'un poignard et l'arme blanche est silencieuse. Je m'abuse peut-être, mais voici comment j'imagine la scène : chacun pénètre à son tour dans le compartiment obscur de Ratchett, en traversant le compartiment de Mrs. Hubbard, et frappe ! Aucun ne reconnaîtrait la blessure qu'il a faite et nul ne saurait dire qui a donné le coup mortel.

« La dernière lettre, que Ratchett découvre probablement sur son oreiller, a été brûlée avec soin. Rien ne révélant le rapport entre la famille Armstrong et l'homme assassiné, il n'existe pas de raison de suspecter aucun des voyageurs. On pourrait croire à un meurtrier venu du dehors et le « petit homme brun à la voix de femme » aurait, en effet, été aperçu descendant du train à Brod par un ou plusieurs voyageurs du Stamboul-Calais.

« Je ne vois pas exactement ce qui arriva quand les conspirateurs découvrirent que l'arrêt du train rendait impraticable cette deuxième partie de leur programme. Je suppose qu'ils tinrent rapidement conseil, et décidèrent d'agir à tout prix. Cette fois les soupçons pèseraient immanquablement sur un ou plusieurs d'entre eux, mais cette éventualité était déjà prévue et on y avait remédié. Il restait à dérouter davantage encore les enquêteurs. Dans ce dessein deux simulacres de « pièces à conviction » sont abandonnés sur le lieu du crime… l'un incriminant le colonel Arbuthnot qui possédait un alibi irrécusable et dont les relations avec la famille Armstrong étaient difficiles à établir. L'autre, le mouchoir, accusant la princesse Dragomiroff : étant donné son rang social, sa faiblesse physique et son témoignage soutenu à la fois par sa femme de chambre et le conducteur, on la considère comme hors de cause. Comme pour compliquer à plaisir la comédie, une femme en peignoir rouge passe sur la scène, et afin que je connaisse l'existence de cette femme, on frappe à ma porte. Je me lève pour jeter un coup d'œil au-dehors, je vois le peignoir disparaître au fond du couloir. Trois autres témoins, judicieusement choisis, l'ont vu également : le conducteur, Miss Debenham et MacQueen. Le plaisantin qui a eu l'idée de fourrer ce peignoir dans ma valise, pendant que je poursuivais l'interrogatoire, me paraît doué d'un réel sens de l'humour. J'ignore d'où vient ce vêtement, mais je soupçonne qu'il appartient à la comtesse Andrenyi : ses bagages ne renfermaient, en effet, qu'un élégant déshabillé de lingerie tout garni de dentelles et qui ne pouvait guère remplacer le peignoir.

« Ayant appris que la lettre soigneusement brûlée avait en partie échappé à une destruction complète et que le mot Armstrong avait pu être lu, MacQueen s'empressa de communiquer aux autres ce

renseignement. Désormais, la comtesse Andrenyi se tient sur ses gardes et c'est à ce moment que le comte songe à maquiller son passeport.

« L'un après l'autre, tous les voyageurs nient avoir connu la famille Armstrong. Sachant que je ne possède aucun moyen d'investigation immédiat, ils se figurent que je ne suivrai cette piste que si l'un d'eux éveille mes soupçons.

« Autre point à éclaircir : si mon hypothèse est juste – et je crois ne pas me tromper –, le conducteur du wagon-lit entre dans le complot. Mais, en ce cas, cela nous donne treize inculpés au lieu de douze. Contrairement à la formule habituelle : « Parmi cette foule, il s'agit de découvrir le coupable », je me trouve placé devant un groupe de treize personnes dont une, une seule, est innocente.

« J'arrive à cette conclusion pour le moins bizarre : la personne qui n'a point participé au crime est précisément celle qui paraît la plus suspecte, à savoir la comtesse Andrenyi. Lorsque le comte jura sur l'honneur que sa femme n'avait pas quitté son compartiment de toute la nuit, il le fit avec un tel accent de franchise que je ne pus douter de sa parole. Je compris alors que le comté avait, pour ainsi dire, pris la place de sa femme.

« Pierre Michel était donc complice. Pour quelle raison cet honnête employé, depuis tant d'années au service de la Compagnie, trempait-il dans ce crime ? Il me semblait impossible de découvrir un lien quelconque entre ce Français et la famille Armstrong. Tout à coup je me souvins que la bonne d'enfants était une Française… Et si c'était la propre fille de Pierre Michel ? Tout s'expliquerait… même l'endroit choisi pour commettre le crime.

« Y a-t-il d'autres personnes dont les relations avec la famille Armstrong demeurent incertaines ? J'inscris le colonel Arbuthnot comme un ami du colonel Armstrong… probablement ont-ils fait la guerre ensemble.

« Quant à la femme de chambre Hildegarde Schmidt, je devinai sa situation chez les Armstrong. Peut-être suis-je un peu gourmand, mais je flairai en elle une bonne cuisinière. Je lui ai tendu un piège et elle s'y est laissé prendre. « Je sais que vous êtes un excellent cordon-bleu », dis-je. Elle me répondit : « C'est vrai, mes patronnes m'ont toujours fait ce compliment. » À part moi, je songeai qu'en tant que femme de chambre, elle n'avait guère l'occasion de déployer ses talents culinaires.

« Ensuite vient Hardman. Selon toute apparence, il se classe tout à fait en dehors de la maison des Armstrong, et je l'imaginai dans la situation du fiancé de la jeune Française. Je fis devant lui allusion au charme des étrangères et aussitôt j'obtins la réaction désirée. Ses yeux s'embuent de larmes, il prétexte que la blancheur de la neige l'éblouit.

« Reste Mrs. Hubbard, à qui fut confié le rôle principal dans le drame. Occupant le compartiment qui communique avec celui de Ratchett, elle offre, plus que tout autre, prise aux soupçons et elle ne peut alléguer aucun alibi. Pour jouer aussi parfaitement le personnage un peu ridicule de la femme américaine en adoration devant ses enfants, il faut être une grande comédienne. Une telle artiste existait dans la famille Armstrong : la mère de Mrs. Armstrong, Linda Arden, l'artiste fameuse.

Poirot s'arrêta.

Alors, d'une voix merveilleuse de timbre et nuancée avec art, d'une voix qui ne ressemblait en rien à celle qu'on avait entendue au cours de la journée, Mrs. Hubbard avoua :

— Que voulez-vous ? Il me semble toujours jouer la comédie !

Et elle continua d'un air rêveur :

— Cette erreur stupide au sujet du sac à éponge démontre une fois de plus qu'on doit répéter son rôle jusqu'à la dernière minute. Nous avons fait une répétition générale dans le train en venant… Sans doute occupais-je un compartiment pair, et je n'ai pas songé, ensuite, à vérifier la place des verrous.

Elle changea légèrement de position et regarda Poirot bien en face.

— Monsieur Poirot, je vous admire. Toutes vos déductions sont exactes. Vous ne sauriez imaginer ce que fut la tragédie… en ce jour terrible… à New York. J'étais folle de désespoir… les domestiques étaient frappés de douleur… Le colonel Arbuthnot, l'ami intime de John Armstrong, se trouvait présent, bouleversé d'horreur et de colère.

— Armstrong m'a sauvé la vie pendant la guerre, déclara le colonel.

— Ce jour-là, dans notre indignation, dans notre chagrin, dans notre fureur – peut-être avions-nous perdu la tête, qu'en sais-je ? – nous décidâmes… le meurtrier ayant échappé au châtiment… de lui infliger nous-mêmes la peine suprême qu'il méritait. Nous étions douze… ou plutôt onze, le père de Suzanne habitant en France. Tout d'abord, nous voulions tirer au sort pour savoir qui exécuterait la sentence, mais, en fin de compte, nous nous rangeâmes à l'avis d'Antonio, le chauffeur ; Mary et Hector MacQueen ordonnèrent les détails de la mise en scène.

« La préparation de notre complot prit un temps considérable. Il nous fallut d'abord retrouver l'assassin, qui se cachait sous le nom de Ratchett. Hardman s'en chargea. Ensuite, Masterman et Hector réussirent à s'engager à son service. Le colonel Arbuthnot exigeant que le nombre douze fût respecté, nous confiâmes notre dessein au père de Suzanne. L'idée de venger sa fille unique qui s'était suicidée l'incita à se ranger à nos côtés. Le colonel Arbuthnot répugnait à l'idée de

frapper le coupable à coups de couteau, mais il comprit que cette méthode aplanissait bien des difficultés.

« Hector nous apprit que Ratchett comptait tôt ou tard se rendre à Paris par l'Orient-Express. Pierre Michel travaillant sur ce parcours, la chance nous favorisait et, de cette façon, le crime ne serait pas imputé à un innocent du dehors.

« Nous dûmes naturellement en parler au mari de ma fille, qui insista pour nous accompagner. Hector s'arrangea pour que Ratchett se décidât à voyager le jour où Michel serait de service. Notre intention était de louer tout le wagon-lit du train Stamboul-Calais ; malheureusement, un des compartiments était réservé à un directeur de la Compagnie. Quant à Harris, il n'existait pas ; il eût été dangereux de prendre un étranger dans le compartiment d'Hector. Et, à la dernière minute, vous-même vous êtes présenté…

Elle fit une pause.

— À présent, monsieur Poirot, reprit-elle, vous connaissez toute l'histoire. Qu'allez-vous décider ? Si vous devez faire un rapport officiel, ne pourriez-vous me rendre uniquement responsable ? J'aurais volontiers frappé moi-même ce monstre de douze coups ! Non seulement il a tué ma fille et la petite Daisy, et cet autre bébé qui aurait pu vivre, mais avant de nous enlever notre chère mignonne, il avait assassiné d'autres enfants et rien ne dit que, dans l'avenir, il n'eût pas récidivé. La société, sinon la légalité l'avait condamné, nous n'avons fait qu'exécuter la sentence. Je demande à répondre seule de cet acte… Pourquoi entraîner après moi tous ces braves cœurs : ce pauvre Michel… Mary et le colonel Arbuthnot ?… Ils s'aiment…

La voix de la tragédienne emplissait l'espace étroit du wagon… cette voix riche, profonde, pathétique, qui avait fait vibrer d'émotion tant d'auditoires enfiévrés.

Poirot interrogea son ami du regard.

— En tant que directeur de la Compagnie, quelle est votre opinion, monsieur Bouc ?

M. Bouc s'éclaircit la voix.

— Selon moi, mon cher ami, votre première supposition est la bonne… sans aucun doute. Quand la police yougoslave se présentera, nous lui remettrons un rapport rédigé dans ce sens. Etes-vous de cet avis, docteur ?

— Certainement. En ce qui concerne les constatations médicales, il me semble que… que j'ai fait une ou deux suggestions fantaisistes.

— Après cet exposé de mon point de vue personnel, j'ai l'honneur, mesdames et messieurs, de me dessaisir de cette affaire, acheva Poirot.

FIN